

# **Observatoire des jeunes écritures**

recueil de textes 1

# FEU DU CIEL

Marine Chartrain

Avec le soutien du dispositif de Prémises production et de la Chartreuse de Villeneuve-Lez -  
Avignon – Centre National des écritures du spectacle.

\*\*\*

*DINAH*

*CHARLIE*

*LANCELOT*

*MORGANE (alias Momo)*

*UNE FOULE*

*UNE JOURNALISTE et UN  
CAMERAMAN*

*SIMON*

\*\*\*

*Ils sont quelque part après le crépuscule.  
Tout se passe toujours sur la route qui longe l'ancienne ligne de chemin de fer.  
Tout se passe pendant l'hiver.*

## LES IRRADIÉES

*Sur la route qui longe l'ancienne ligne de chemin  
de fer,*

*Aux abords de la ville,*

*Une silhouette s'avance devant un garage  
automobile et lance un cocktail molotov.*

*Feu.*

*Charlie et Dinah marchent sur la route qui longe l'ancienne ligne de chemin de fer.  
Dinah placarde des affiches partout où elle peut.  
Charlie porte un seau rempli de colle.  
Sur les affiches, une photographie d'un jeune homme avec la mention : DISPARU DEPUIS LE  
15 JANVIER.  
Elles s'arrêtent devant L'AFFICHAGE PUBLIC. Là, des affiches de campagne électorale.*

CHARLIE : Fais gaffe, il y en a qui les collent avec du verre pilé.

*Dinah colle ses avis de recherche sur les affiches de campagne électorale.*

CHARLIE : Mes parents ne sont pas là ce week-end. Je ne sais pas trop où ils vont, je n'ai pas tout compris, je crois qu'ils vont chez un oncle à la montagne. Je ne savais même pas que j'avais de la famille à la montagne.

*Temps.*

Donc en fait j'ai la maison pour moi toute seule.

*Temps.*

Donc je me disais qu'on pourrait organiser une grosse fête samedi soir.

*Temps.*

Je me disais, on pourrait inviter Momo, par exemple, et toutes les autres filles du groupe de filles, aussi, elles ont l'air sympa, je veux dire, elles dégagent un truc, une énergie que j'aime bien.

*Silence.*

Je pourrais les inviter elles, et puis inviter des garçons aussi, pour avoir une sorte d'équité dans la fête. On pourrait inviter les basketteurs. Ils ont l'air cools, eux.

*Dinah ne dit rien. Elle est occupée à coller les avis de recherche.*

Si tu préfères rester tranquille, on peut rester tranquille et regarder des films qui font peur.

DINAH : Je ne sais pas, on verra.

CHARLIE : Ouais. Ouais. Bien sûr. On n'est pas obligé de décider maintenant.

*Des flocons de neige tombent.*

CHARLIE : Avec Momo on a pas mal discuté ce matin.

*Temps.*

CHARLIE : En fait, on se disait que ça serait bien de faire des relais. On pourrait s'alterner et tu ne serais pas toute seule à le chercher. Comme ça, tu pourrais te reposer, un peu.

*Temps.*

Je ne sais pas ce que t'en penses. En tout cas moi, j'ai trouvé ça hyper gentil de sa part de proposer son aide, comme ça, naturellement. Merde. T'as vu ? Il neige.

*Elles regardent la neige tomber.*

*Long silence.*

CHARLIE : Je me dis quand même, ça pourrait être bien de faire une fête avec tout le monde.

*Temps.*

Histoire de sociabiliser un peu.

Je veux dire, on est parties du principe que c'étaient toutes des connasses, mais peut-être que c'est pas vraiment le cas.

*Temps.*

La dernière fois...C'était le jour où tu n'étais pas là, j'ai mangé avec elles au self, elles m'ont demandé comment tu allais.

*Temps.*

Elles m'ont dit qu'elles trouvaient ça hyper dommage qu'on ne se soit jamais parlé avant. Qu'on reste chacune de notre côté.

Une des filles n'avait pas trop faim, elle m'a donné son yaourt.

*Temps.*

T'en penses quoi alors ?

DINAH : Hein ?

CHARLIE : Pour la fête ?

DINAH : La fête ?

CHARLIE : Oui. Pour une fois que j'ai la maison pour moi toute seule.

*Temps.*

CHARLIE : Enfin, si tu ne veux pas faire la fête on ne fera pas de fête. Y a pas de problème.

*Temps. Dinah colle les avis de recherche sur l'affichage public.*

CHARLIE : Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ?

DINAH : Maintenant ?

CHARLIE : T'as pas faim, toi ?

On pourrait manger un truc incroyable, se remplir le bide d'un truc incroyable.

*Silence.*

CHARLIE: Eh, Dinah...

Dinah...

DINAH : Quoi ?

CHARLIE : Qu'est-ce que t'as ?

DINAH : Rien.

*Temps.*

DINAH : Tu ne trouves pas que la neige est bizarre ?

CHARLIE : Quoi, la neige ?

C'est de la neige.

C'est juste de la neige qui tombe.

*Silence.*

*La neige tombe sur elles et sur la route.*

DINAH : On devrait retourner au parc.

CHARLIE : Tu veux retourner au parc ?

DINAH : On a peut-être raté quelque chose.

CHARLIE : On y est déjà passées tout à l'heure.

DINAH : On y est passées très vite.

CHARLIE : Je ne pense pas qu'il soit au parc à cette heure-ci, tu sais.

DINAH : Qu'est-ce que t'en sais ?

CHARLIE : Ça m'étonnerait qu'il y soit à cette heure-ci, honnêtement.

DINAH : Ça ne coûte rien d'aller jeter un dernier coup d'œil.

CHARLIE : Je pense qu'on devrait surtout manger un truc, là, rentrer, regarder un film et dormir.

DINAH : T'es fatiguée ?

CHARLIE : J'ai faim. Et on a fait quinze fois le tour de la ville.

DINAH : T'étais pas obligée de me suivre, tu sais.

CHARLIE : Quoi ?

DINAH : Je ne te force pas. T'es pas obligée de me suivre.  
Si t'en as marre.

CHARLIE : Je ne vais pas te laisser là, toute seule, au milieu de nulle part.

DINAH : Tu pourrais.

CHARLIE : N'importe quoi.

DINAH : Je peux continuer à chercher toute seule.

CHARLIE : Eh.

DINAH : Si t'es fatiguée.

CHARLIE : Je ne suis pas fatiguée.

DINAH : Non ?

CHARLIE : Non. C'est juste que je me disais...

DINAH : Qu'est-ce que tu te disais ?

CHARLIE : ...

DINAH : Qu'est-ce que tu te disais, Charlie ?

CHARLIE : *Qu'est-ce que tu te disais, Charlie ?*

DINAH : Ouais Charlie, qu'est-ce que tu te disais ?

CHARLIE : Je me disais qu'on pourrait passer une soirée tranquille, pour une fois.

DINAH : Tu crois que j'ai la tête à passer une soirée tranquille Charlie ?

CHARLIE : Pourquoi tu répètes mon prénom comme ça ?

*Temps.*

J'aimerais bien passer une soirée tranquille avec toi, c'est tout.

*Temps.*

On pourrait finir de regarder le film de la dernière fois... Tu sais, celui où la fille crame tout avec un lance-flammes.

*Temps.*

On n'a jamais vu la fin.

*Temps.*

T'as pas regardé la fin sans moi, hein ?

*Temps.*

Eh, Dinah, t'as pas fait ça ?  
T'as pas fait ça quand même ?

DINAH : Non. Bah non. Bien sûr que non.

*Temps.*

DINAH : Pour qui tu me prends ?

*Temps.*

CHARLIE : Alors, c'est oui ?

DINAH : Oui quoi ?

CHARLIE : Peut-être qu'on pourrait regarder la fin du film ce soir.

DINAH : Il est un peu tard pour regarder un film, non ?

CHARLIE : Je ne sais pas.

*Silence.*

CHARLIE : Tu ne sais pas ce qu'elle m'a raconté Momo ?

DINAH : Non.

CHARLIE : Elle m'a dit qu'elle avait un grand cousin, qui était parti du jour au lendemain sans rien dire à personne.

DINAH : ...

CHARLIE : Il a disparu et personne ne l'a plus jamais revu.

DINAH : Ah bon ?

CHARLIE : Oui et un jour, après des mois passés dans le silence il a téléphoné à la mère de Momo parce qu'il avait trop de galères.

DINAH : Trop de galères ?

CHARLIE : De thune, c'est ce qu'elle m'a dit. Alors ils ont un peu parlé au téléphone et c'est comme ça qu'ils ont su qu'il ne lui était rien arrivé de grave en fait, au cousin.

DINAH : ...

CHARLIE : Il était juste parti sur un coup de tête. Il avait juste décidé de...

DINAH : Ouais...

CHARLIE : Parce qu'il en avait marre d'être ici en fait. Mais il n'avait rien contre eux. C'était absolument pas contre eux. Il n'y avait rien de personnel. C'est ce que le cousin a expliqué au téléphone. Qu'il était pas du tout fâché contre eux, que c'était juste lui qui...

DINAH : Okay...

CHARLIE : Apparemment, il y en a beaucoup dans la région des comme ça qui disparaissent chaque année dans la pampa, pour changer complètement de vie ou... Enfin je ne sais pas juste pour disparaître.

DINAH : Pourquoi tu me racontes ça ?

CHARLIE : Je ne sais pas.

Je me suis rappelée de ça, tout d'un coup. De ce qu'elle m'avait raconté.

*Temps.*

Je me disais que peut-être vous pourriez en parler ensemble un jour.

*Silence.*

Je sais qu'au premier abord elle a l'air hyper froide, mais c'est juste un air qu'elle se donne. Pour se protéger.

DINAH : Je ne comprends vraiment pas ce que tu leur trouves à ces filles.

CHARLIE : Hmm.

DINAH : Tu ne te souviens pas de comment elles nous parlaient au début de l'année ?

CHARLIE : Ouais mais c'était au début de l'année, je veux dire, l'eau a coulé sous les ponts...

DINAH : Pourquoi tu veux absolument être amie avec elles ?

CHARLIE : Je ne veux pas absolument...

DINAH : Tu ne te souviens pas de comment elles étaient avec toi ?

CHARLIE : ...

DINAH : On dirait que tu t'es fait manger le cerveau.

CHARLIE : Non. Non pas du tout.

DINAH : Momo, elle t'a grignoté le cerveau en fait.

CHARLIE : Je me fais grignoter par personne.

DINAH : Non ?

CHARLIE : Non.

*Temps.*

Momo, elle essaye d'être sympa avec nous, c'est tout.

DINAH : Ouais.

CHARLIE : Quoi ?

DINAH : Rien.

CHARLIE : Faut pas que tu t'inquiètes autant pour lui, tu sais. Il est grand. Je veux dire c'est pas comme si...

DINAH : Comme si quoi ?

CHARLIE : Bah, tu sais.

DINAH : Non. Je ne sais pas, non.

CHARLIE : Je veux dire, il va bien. On le sait, ça, qu'il n'est pas, je veux dire... puisque Momo l'a vu hier et qu'il avait l'air d'aller bien.

DINAH : Momo l'a vu hier ?

CHARLIE : Mais oui. Je te l'ai dit tout à l'heure.

DINAH : Ah bon ?

CHARLIE : Je te l'ai dit quand on était au parc. Tu ne m'écoutais pas ?

DINAH : ...

CHARLIE : Tu ne m'écoutes pas en fait.

DINAH : Dans le parc, tu faisais que parler de tes rêves bizarres.

CHARLIE : Tu ne m'écoutes jamais en fait.

DINAH : Si tu m'avais dit un truc pareil je m'en serais souvenu je pense.

CHARLIE : C'est fou ça.

*Temps.*

DINAH : Et elle l'a vu où Momo ?

CHARLIE : Elle m'a dit qu'elle l'avait aperçu vers Carrefour, hier.

DINAH : Vers Carrefour ?

CHARLIE : Oui. Je te l'ai dit tout à l'heure mais tu n'écoutais pas.

DINAH : Mais si. Mais tu faisais que parler de tes rêves bizarres.

*Temps.*

DINAH : Qu'est-ce qu'il faisait vers Carrefour ?

CHARLIE : Je n'en sais rien, moi. Il était vers la station essence, elle m'a dit, Momo. Il rodait. Enfin, elle ne savait pas trop si c'était lui ou juste un type bizarre.

DINAH : Comment ça ?

CHARLIE : Elle a dit qu'elle avait vu un type avec un blouson rouge trainer autour de la station essence. Elle a dit qu'elle était presque sûre que c'était lui. Elle a dit qu'il avait l'air d'un zombie. Elle a dit : Il avait le regard vide d'un zombie.

DINAH : Comment ça un zombie ?

CHARLIE : Je ne sais pas moi. C'est juste ce que Momo m'a dit.

DINAH : Tout à l'heure on est passées devant Carrefour. Quand je lui ai montré la photo, le mec de la station essence n'a rien dit.

CHARLIE : Il doit en voir passer tous les jours des types comme ça tu sais.

DINAH : Des types comme ça ?

CHARLIE : Je veux dire il y a constamment du monde vers le centre commercial.

*Temps.*

Eh. Tu vas où ? Tu vas où comme ça ? Attends.

DINAH : Je vais à la station essence.

CHARLIE : Tu sais, c'était peut-être juste un clodo. Le type qu'elle a vu. Ce n'était sûrement pas lui. Eh, Dinah ?

DINAH : ...

CHARLIE : Dinah, arrête.

DINAH : Quoi ?

CHARLIE : Je ne te comprends plus, là.

DINAH : Quoi, qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

CHARLIE : Il fait tout le temps ça, non ? Partir dans des soirées, revenir des jours plus tard. Pourquoi tout d'un coup, ça te rend malade ?

DINAH : Ça fait dix jours.

CHARLIE : Oui, mais...

DINAH : Depuis dix jours, ce n'est pas normal.

*Temps.*

Il s'est passé quelque chose. Je le sais.

CHARLIE : Eh, tu sais ce que je pense, moi ?

DINAH : ...

CHARLIE : Peut-être que c'est juste une impression que tu as dans ta tête.

DINAH : Une impression ?

CHARLIE : Oui. C'est comme moi. Lorsque j'ai l'impression que tout va mal finir.

DINAH : T'es sérieuse là ?

CHARLIE : Alors qu'en fait c'est seulement une sensation, seulement des pensées parasites, tu comprends ? Une impression de catastrophe alors qu'en fait tout va bien.

DINAH : Je ne te parle pas de pensées parasites, là. Je te parle de mon frère.

CHARLIE : La catastrophe, elle est seulement dans la tête.

DINAH : Ça n'a rien à voir avec une sensation.

CHARLIE : Alors c'est quoi ?

DINAH : ...

CHARLIE : C'est quoi ?

DINAH : ...

CHARLIE : Pourquoi tu penses qu'il s'est passé quelque chose de grave ?

DINAH : ...

CHARLIE : Tu ne veux pas me dire ?

DINAH : Mon frère a disparu et on dirait que tout le monde s'en fout. On dirait que ça n'inquiète personne.

CHARLIE : C'est pas vrai. Tout le monde est hyper mobilisé. Tu ne te rends pas compte.

DINAH : Même mes parents, on dirait qu'ils s'en foutent.

CHARLIE : Dis pas ça.

DINAH : Mon père, il pense qu'à son travail. C'est comme si nous, on n'existait pas. Son fils est parti de la maison depuis dix jours et lui, il n'en a rien à foutre, lui, il flippe de perdre le garage et c'est tout. Savoir que son fils est dans la nature, ça ne l'inquiète pas.

CHARLIE : ...

DINAH : Parfois, j'ai envie d'aller à son travail et de foutre le feu. Comme la fille, là, de ton film. J'ai envie d'y aller et de tout cramer. Peut-être que là, il réagirait. Il se réveillerait. Il dirait quelque chose.

CHARLIE : Eh. Ça va aller, tu sais, je suis sûre que c'est pas si grave.

DINAH : Ouais.

*Temps.*

CHARLIE : Si tu veux tu peux dormir chez moi cette nuit. Je suis sûre que mes parents comprendront.

DINAH : ...

CHARLIE : Comme ça, tu pourras te reposer un peu.

DINAH : Oui.

CHARLIE : Et demain si jamais il n'est toujours pas revenu, on retournera à la station-service.

DINAH : Ouais.

CHARLIE : Eh, pleure pas. Pourquoi tu pleures ?

DINAH : ...

CHARLIE : Eh ! T'inquiète pas. On va finir par le trouver.

DINAH : Oui. Il est simplement en train de dessoûler quelque part.

CHARLIE : Oui voilà.

DINAH : Il va revenir.

CHARLIE : Faut que tu te reposes.

DINAH : Demain matin, il va revenir.

CHARLIE : Assieds-toi.

DINAH : Et tout sera comme avant.

CHARLIE : Assieds-toi là.

DINAH : Je m'assois.

CHARLIE : Oui, voilà.

DINAH : Je m'assois là. Je regarde les flocons de neige tomber un par un. Les flocons de neige tombent avec lenteur sur ma peau. Avant de disparaître, il passait toutes ses nuits dehors, je ne sais pas ce qu'il faisait de ses nuits, une fois il m'a dit qu'il partait en mission, il partait et j'ignore complètement en quoi consistaient ses missions. Il revenait au tout petit jour, il avait l'air d'un fantôme, le matin il ressemblait à un fantôme qui parle seul, il avait sur ses fringues des odeurs d'alcool et tout un tas d'autres choses, il allait dans ma chambre, je ne sais pas pourquoi c'est dans ma chambre qu'il venait mais il se glissait dans mon lit, il se collait contre moi, me parlait vaguement. Et je ne savais pas si c'était à moi qu'il parlait ou s'il se parlait à lui-même. Je ne comprenais pas tout. Il tremblait contre moi et tout autour de lui ça sentait la nuit froide. Il me chuchotait des tas de choses à l'oreille, des tas de choses invraisemblables. Il disait que **pour être heureux il faudrait que le monde brûle entièrement**, mais que ça, ce n'était pas possible, parce qu'alors il y aurait trop de choses à brûler, trop d'essence à déverser. Je ne réagissais pas, je faisais semblant de dormir encore, je crois qu'il me faisait peur, je crois que j'avais peur qu'il lui arrive quelque chose et qu'un matin il ne revienne pas. Tu ne trouves pas que la neige est bizarre ?

CHARLIE : Comment ça bizarre ?

DINAH : **La neige a une odeur de cendres**. La dernière fois que je l'ai vu, je ne dormais pas, je n'arrivais pas à dormir, j'étais vraiment inquiète. La dernière fois qu'il est venu dans mon lit - je ne savais pas que ça serait la dernière fois – Il s'agitait dans mon lit, j'ai dû lui dire d'arrêter de s'agiter comme ça, dans mon lit. Je n'arrivais pas à dormir à cause de lui. Il m'agrippait, là, je pensais que c'était encore un jeu. Et à un moment...

CHARLIE : T'as raison la neige est bizarre.

DINAH : ...Je l'ai poussé hors du lit. C'était un accident. Vraiment. Je ne voulais pas qu'il s'en aille. Ça ne me dérangeait pas qu'il soit là, à côté de moi, je voulais simplement qu'il me laisse dormir. Je n'avais pas dormi depuis longtemps.

CHARLIE : Attends. C'est pas de la neige.

DINAH : J'ai dit que j'étais désolée de l'avoir poussé, j'ai dit : Je suis désolée je ne voulais pas être si violente. Quand il s'est relevé, il avait l'air d'une autre personne. J'ai cru, à un moment qu'il allait parler, qu'il me dirait quelque chose d'important, mais non, aucun son n'est sorti de sa bouche. Il est resté là, simplement, là, comme un fantôme. Ses larmes ont lentement coulées sur ses joues. C'est pas de la neige.

CHARLIE : On dirait de la cendre.

*Elle tend les mains vers le ciel et récupère des flocons de neige dans ses mains.*

DINAH : ...

CHARLIE : C'est comme dans mon rêve, Dinah.

DINAH : C'est pas possible. Je me suis enroulée sous la couverture et j'ai fermé les yeux, comme pour m'endormir. J'ai pensé à tout ce qu'il y avait au fond de ma tête, car c'est quand je pense au fond de ma tête que je m'endors le mieux. Je me suis endormie. Et je ne sais pas quand il est parti. Je ne sais pas combien de temps il est resté là, près de la fenêtre. C'est quoi ce délire ?

CHARLIE : Dans le rêve il y avait des lambeaux de ciel qui tombaient sur nous.

DINAH : C'était juste un rêve, d'accord ?

CHARLIE : Regarde. C'est de la cendre qui tombe du ciel.

*Grand flash lumineux.*

*L'espace d'une seconde,  
On pourrait croire que le monde  
Eclate en morceaux.*

CHARLIE : C'est un rêve dans lequel je te parle et où tu n'écoutes pas. Nous sommes dans une fête, je ne sais pas ce qu'on fait là, car ici on ne connaît personne, à part toi, moi je ne connais personne. C'est un rêve dans lequel un garçon aux yeux rouges dit que lui s'il fume, ce n'est pas par plaisir, non c'est par médication. Parce que lui ça l'aide à faire passer la douleur. Je lui demande quelle douleur ? Quelle douleur ? Je répète.

**La douleur fantôme**, il répond.

C'est une fête.  
Une fête dans un rêve.

Un rêve dans lequel tu essaies de fumer, pendant qu'un garçon aux yeux rouges répète dans un nuage de fumée : Ce qui te fait le plus mal c'est ce qui te manque  
Il dit ça, et toi tu hoches la tête.

Et c'est là,

Au niveau de la voie ferrée que le ciel éclate tout d'un coup,

Tout le monde se met à courir mais toi tu ne bouges pas,

Non,

Toi tu t'agrippes à moi

Tu souris, un peu

Tu dis : Heureusement que tu es là, toi. Heureusement que je t'ai.

C'est ce que tu dis dans le rêve, Dinah.

*Elle regarde tout autour d'elle. Dinah n'est plus là.*

Eh, Dinah !

T'es où ? Dinah ?

## DANS LES CENDRES DU CIEL

*Simon marche sur la route qui longe  
l'ancienne ligne de chemin de fer.*

*Il porte un jerrican d'essence à bout  
de bras.*

*Un caméraman et une journaliste marchent sur la route.*

LA JOURNALISTE : On pourrait commencer comme ça.

Par un plan américain. Filme. D'ici, on verrait la ville en contre-bas. Filme. D'ici, on distinguerait cet agglomérat de barres d'immeubles aux fenêtres allumées, puis cet agglomérat de lotissements neufs, tout juste sortis de terre. On distinguerait le balayement incessant des lumières de phares. Filme ça. Cette minuscule galaxie, là, formée par le mélange de lumière de phares, de réverbères. On sentirait bien qu'il y aurait quelque chose qui grouillerait-là dedans, qui fourmillerait, mais d'ici on ne saurait dire quoi, exactement. A quoi ressemble toutes ses vies anonymes ? Et puis, les champs et puis l'autoroute, plus loin. Et puis, regardez, derrière moi. Filme. Et puis il y a le bois où l'on va se promener le dimanche où il fait beau. Il y a les champs de l'autre côté de la ville, les terrains abandonnés, et quelque part par-là, il y a les grands centres commerciaux. Filme-ça. Là-bas. La zone commerciale. C'est un de ces centres, là, dans un centre commercial, entre le MacDonald ouvert jusqu'à minuit sept jours sur sept et le grand Carrefour, que le drame a eu lieu. Là, il y aura écrit quelque chose sur le bandeau en bas de l'écran, il y aurait toutes les récentes déclarations et réactions des candidats aux élections. Viens. On descend sur la route.

*Ils descendent sur la route.*

Reste là. Je vais marcher vers toi. Je vais parler de la destruction de notre monde en marchant lentement vers toi. On ne pourrait pas penser une seconde, qu'ici, un drame tel puisse se produire. C'est vrai. Regardez. C'est un endroit si calme. Vu d'ici, c'est une ville tranquille. On ne pourrait pas penser une seconde, qu'ici, des scènes d'émeutes se produisent, chaque nuit.

LE CAMERAMAN : Attends, Julie.

LA JOURNALISTE : Quoi ? Attends quoi ? Je parle, là.

LE CAMERAMAN : Je ne me sens pas bien.

LA JOURNALISTE : Ça ne va pas ?

*Il s'arrête de filmer. Fouille dans sa sacoche. Sort de la Ventoline. Grande inspiration.*

LA JOURNALISTE : Ça va mieux ?

*Le caméraman reprend son souffle avec difficulté.*

LE CAMERAMAN : Il y a quelque chose dans l'air.

LA JOURNALISTE : Il faut qu'on reprenne, Antoine.

LE CAMERAMAN : Quelque chose de toxique.

LA JOURNALISTE : Il faut qu'on reprenne, Antoine, qu'on leur envoie les images au plus vite. On ne pourrait pas penser, qu'ici chaque soir, des scènes de pillage et de violence se répètent. A ce moment-là cut et zoom sur moi. Filme. Depuis le drame de mercredi qui a bouleversé toute l'opinion publique, nous assistons à de véritables scènes d'insurrection. La colère des habitants ne semble pas retomber. Quand on ira dans la ville, on prendra des images. Images des voitures brûlées. Des vitrines brisées. On verra. La façade du MacDonald, taguée. Je parlerai par-dessus les images. Blablabla. Le président de la république, candidat à sa propre

réélection, condamne fermement les violences urbaines et appelle à la responsabilité de chacun, pendant que le ministre de l'intérieur, lui aussi candidat, dénonce l'impunité des émeutiers et le manque de moyens criant de la police.

*On voit Charlie, seule, au téléphone, passer derrière la journaliste.*

CHARLIE : Eh, t'es où Dinah ? Ça fait une heure que je t'appelle ! Tout va bien ?

LA JOURNALISTE : Qui aurait pu prédire que les élections pouvaient peut-être se jouer sur un tel drame ? Qui, des deux candidats en tête des sondages, sortira son épingle du jeu ? Là. Tu me suis, et tu montres les cendres, qu'il y a, là, partout. Là, je dis : On se croirait presque dans un décor de guerre. Je ne sais pas comment vous expliquer ça, mais on sent bien que quelque chose ici, on sent bien que quelque chose est en train d'arriver. Que nous sommes là, à un tournant décisif. Blablabla. Ouais. Je pense que ça ira, comme intro, non ?

*Le caméraman lève le pouce.*

LA JOURNALISTE : Super. On passe à la suite alors. Il nous faut des images de la ville maintenant.

LE CAMERAMAN : T'as pas mal à la tête, toi ?

LA JOURNALISTE : Hein ?

LE CAMERAMAN : Ça me lance, là. Ça me fait comme une barre.

*Elle s'allume une cigarette. Elle fume.*

LA JOURNALISTE : T'as pas pris d'antihistaminique ?

LE CAMERAMAN : C'est à cause de toute cette poussière bizarre.

*Il récupère dans ses mains des cendres venues du ciel.*

LA JOURNALISTE : On ne peut pas déconner Antoine. Cette fois, on n'a pas le droit à l'erreur. Si on ne boucle pas ce reportage...

LE CAMERAMAN : Oui, je sais.

LA JOURNALISTE : C'est retour à la page des sports.

LE CAMERAMAN : Oui.

LA JOURNALISTE : Je veux pas y retourner.

LE CAMERAMAN : Je sais.

LA JOURNALISTE : Bon. Tu viens ?

LE CAMERAMAN : On ne prend pas la voiture ?

LA JOURNALISTE : Non. Vaut mieux la laisser là. On reviendra la chercher plus tard.

LE CAMERAMAN : T'es sûre ?

LA JOURNALISTE : Le cœur de la ville est à 20 minutes à pied. Allez.

*Plus loin sur la route.*

*Lancelot est dans sa voiture. Une Citroën AX.*

*Les cendres du ciel ne cessent de tomber sur la route qui longe l'ancienne ligne de chemin de fer. Elles tombent à certains endroits de l'asphalte et formeront petit à petit, un cercle de culture.*

*Lancelot sort de sa voiture. Du bout du pied, il dessine des lettres dans la neige. Il écrit :*

## **JE SUIS LA**

*Dinah se tient debout, dans l'obscurité, tout près des rails.*

*Elle observe Lancelot en silence.*

LANCELOT : Eh !

*Temps.*

Je sais que t'es là, hein. Je te vois. Tu me regardes depuis tout à l'heure. T'as besoin d'aide ?

*Temps. Dinah s'approche.*

*Ils s'observent.*

Dis, on se connaît ?

*Temps.*

J'ai l'impression de t'avoir déjà vu quelque part.

DINAH : Non. On ne se connaît pas.

LANCELOT : T'es sûre qu'on ne s'est pas déjà croisés, dans une soirée, ou...

DINAH : Je ne vais pas aux soirées moi.

LANCELOT : Ah.

DINAH : Les soirées d'ici sont toutes à chier. J'y vais pas. Alors c'est sûr qu'on ne s'est jamais croisés et qu'on ne se connaît pas.

LANCELOT : Ah. D'accord.

*Petit silence.*

LANCELOT : C'est pour eux que tu es là alors ?

DINAH : Qui ça, eux ?

LANCELOT : T'as vu la vidéo ? Ou quelqu'un t'en a parlé ?

DINAH : Quelle vidéo ?

LANCELOT : T'as vraiment pas de chance, cette nuit on ne les voit pas. A cause de toute cette pluie bizarre.

DINAH : ...

LANCELOT : Faudrait que tu viennes le matin, quand le ciel est dégagé. Tu verrais ça. C'est encore plus beau en vrai que dans les films, moi je trouve.

C'est vrai, dans les films, ils nous montrent toujours des grandes structures...

Mais bon.

C'est Hollywood.

C'est pour ça. Ils sont obligés d'en faire des tonnes.

Et puis, ils ne pouvaient pas savoir.

*Silence.*

LANCELOT : T'as pas l'air bien.

DINAH : Si. Ça va.

LANCELOT : Je comprends. La première fois, ça m'a fait un vrai choc à moi aussi. J'étais comme toi la première fois. Déboussolé, comme toi.

DINAH : En fait je cherche quelqu'un.

LANCELOT : J'étais en voiture l'autre soir. Je passais par-là, quand j'ai vu cette chose immense dans le ciel.

DINAH : Je cherche mon frère. On m'a dit qu'il traînait souvent par là. Il est plutôt grand. Dans les 1m80. Il se balade toujours avec sa veste rouge.

LANCELOT : Tu savais toi qu'au pentagone ils étaient au courant depuis les années 90 ?

DINAH : Une veste un peu comme la tienne.

LANCELOT : Et personne n'en parle.

DINAH : Je peux te demander quelque chose ?

LANCELOT : Oui. Vas-y. Je t'écoute.

DINAH : Tu l'as trouvée où cette veste ?

LANCELOT : Hein ?

DINAH : Cette veste que tu portes...C'est la tienne ?

LANCELOT : ...

DINAH : La veste, elle est à toi ?

LANCELOT : Oui. Pourquoi ?

DINAH : T'es sûr ?

LANCELOT : Bah ouais, je suis sûr. Si je la porte, c'est que c'est ma veste.

*Silence.*

DINAH : Donc elle est à toi ? Elle t'appartient ?

LANCELOT : C'est quoi le problème avec cette veste ?

DINAH : Je veux savoir où tu l'as trouvée. C'est tout.

LANCELOT : Pourquoi ? Elle t'intéresse ?

*Temps.*

C'est vraiment un coup de chance, en fait. Je l'ai trouvée là, au milieu de la route.

DINAH : C'était ici, sur cette route ?

LANCELOT : Elle était posée juste ici. Pliée. On aurait dit qu'elle m'attendait. Que quelqu'un l'avait laissée là pour moi.

DINAH : C'est la veste de Simon.

LANCELOT : Simon ?

DINAH : Oui Simon.

*Dinah sort de sa banane un avis de recherche.*

DINAH : C'est lui, là. Sur la photo. Il se balade toujours avec une veste rouge sur lui.

LANCELOT : Ouais.

DINAH : Il a disparu depuis le 15 janvier et...

LANCELOT : Oui, ça fait un moment que je vois sa photo traîner un peu partout en ville.

DINAH : ...

LANCELOT : Je ne savais pas que c'était encore d'actualité. Enfin, ce que je veux dire, ça fait longtemps qu'elles sont là. Je me disais qu'on avait fini par le retrouver ou...

DINAH : Non. Il n'est toujours pas revenu et personne ne sait où il est.

LANCELOT : Ah bon, personne ?

DINAH : Non. Personne.

LANCELOT : Pourquoi tu le cherches exactement ? T'as des problèmes ?

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : Si tu le cherches, c'est forcément que t'as un problème ou que t'es sur le point d'en avoir.

DINAH : Pourquoi tu dis ça ?

LANCELOT : Tout le monde sait que ce type traîne dans des histoires pas possibles.

DINAH : Ce type-là, comme tu dis, c'est mon frère.

LANCELOT : Ton frère ?

DINAH : Mon grand frère, oui.

LANCELOT : Simon c'est ton frère ?

DINAH : Oui. Je suis la sœur de Simon.

LANCELOT : Je ne savais pas qu'il avait une sœur, Simon.

DINAH : Tu le connais ?

LANCELOT : On peut dire ça ouais.

*Temps.*

*Il froisse l'avis de recherche dans sa main.*

LANCELOT : Je suis désolé. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu traîner par là.

*Temps*

Ça fait quelque temps que je ne l'ai pas vu. On ne se parle plus tellement.

*Temps.*

Voire plus du tout en fait. Alors je ne peux pas t'aider.

DINAH : Qu'est-ce que tu fais avec sa veste ?

LANCELOT : Je t'ai dit, je l'ai trouvée là, sur la route. Elle avait l'air abandonnée, alors je l'ai prise. Je savais pas du tout que c'était la sienne, moi.

DINAH : T'as pas une idée d'où il pourrait être ?

LANCELOT : T'es allée voir au parc ?

DINAH : Oui, j'y suis allée, déjà. Ils m'ont dit que ça faisait longtemps qu'ils ne l'avaient pas vu.

LANCELOT : T'es sûre que t'es la sœur de Simon ?

DINAH : Bah oui, plutôt.

LANCELOT : Simon, il m'a toujours dit qu'il était fils unique. Qu'il n'avait ni frère, ni sœur. Qu'il était seul. Qu'il se sentait seul.

DINAH : Ah bon ?

LANCELOT : D'un autre côté ça ne m'étonne pas qu'il soit capable de mentir sur ça. On n'est pas à un mensonge près avec lui.

*Temps.*

Tu sais des vestes comme ça, il y en a des centaines. Je ne pense pas que ce soit la sienne.

DINAH : Pourquoi tu dis ça ?

LANCELOT : C'est une veste plutôt commune, en fait.

DINAH : Pourquoi tu dis qu'on n'est pas à un mensonge près avec lui ?

LANCELOT : Tu sais très bien de quoi je veux parler. Je veux dire. Si t'es sa sœur. Tu sais comme il est. Ce mec, là, il ment comme il respire. Et puis il apporte que des problèmes.

DINAH : Ah bon, quoi comme problème ?

LANCELOT : T'as pas entendu toutes les histoires qu'on raconte sur lui ?

DINAH : Les gens ne savent pas de quoi ils parlent. Ils ne le connaissent pas. Pas comme moi je le connais. Ils se permettent de dire des choses horribles à son sujet alors qu'ils ne savent rien de lui.

LANCELOT : Les histoires qu'on raconte, elles ne viennent jamais de nulle part.

DINAH : Tu y étais toi, dans ces histoires ?

LANCELOT : Tu sais, je comprends que tu sois inquiète, si t'es sa sœur, mais...

DINAH : Non. Je pense pas que tu puisses comprendre ça. Toi tu t'en fous de lui. Tout le monde s'en fout de lui. Après tout, Simon, c'était qui pour toi ?

LANCELOT : ...

DINAH : Vas-y. Dis-le. C'était ton dealer ? Il te vendait de l'herbe ?

LANCELOT : Non. Mais non. Pas du tout.

DINAH : Toi, tu te défonces toute la nuit et tu t'en fous de ce qui lui arrive ensuite.

LANCELOT : Tu dis ça parce que j'ai les pupilles dilatées ?

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : J'ai les pupilles dilatées, c'est vrai mais c'est pas parce que je suis défoncé. C'est naturel. Je suis né comme ça.

*Temps.*

Il ne m'a jamais rien vendu Simon. On était simplement ami. On passait du temps ensemble et c'est tout. Je n'ai jamais rien fumé, moi.

DINAH : Je sais qu'il a une boîte.

LANCELOT : Une boîte ?

DINAH : Avec de l'herbe et des médicaments. Il me l'a avoué un jour.

LANCELOT : Ah bon ? Ecoute. Moi, comme je t'ai dit, ça fait deux ans que je ne lui ai pas adressé la parole à Simon. Je suis désolé pour ce qui lui est arrivé et j'espère vraiment que tu le retrouveras. Mais je suis un peu occupé, là, au cas où t'aurais pas remarqué.

DINAH : Occupé à quoi ?

LANCELOT : Ça ne te regarde pas.

*Temps.*

Tu ne peux pas rester là. Je ne rigole pas.

DINAH : ...

LANCELOT : Je te dis ça, vraiment pour ton bien.

DINAH : ...

LANCELOT : Ils sont juste au-dessus de nous. Tu peux pas rester là.

*Dinah reste immobile.*

LANCELOT : Eh. Je ne vais pas le répéter quinze fois. Je suis sérieux.

DINAH : T'es au courant pour les missions de mon frère ?

LANCELOT : T'es aussi butée que Simon, toi, c'est pas possible.

DINAH : Qu'est-ce que c'étaient, ses missions ?

LANCELOT : J'en sais rien, moi. J'y étais pas dans ces histoires.

DINAH : Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose ?

LANCELOT : Hein ?

DINAH : A mon frère ? Personne ne me dit rien. Tous ses amis. Tous ceux que je connais, ils ne savent rien. Ça fait des jours et des jours que personne ne l'a vu.

LANCELOT : Il est peut-être avec une fille.

DINAH : Comment ça ?

LANCELOT : Bah, oui. Peut-être qu'il a rencontré une fille et qu'il est avec elle. Dis, il y a un téléphone qui sonne et c'est pas le mien.

DINAH : C'est rien. C'est mon amie.

LANCELOT : Ton amie ?

DINAH : Ouais. Mon amie. Elle me cherche.

LANCELOT : Faut que tu répondes.

DINAH : Je répondrai plus tard.

LANCELOT : Pourquoi, plus tard ?

DINAH : Parce que j'ai pas envie de répondre maintenant.

LANCELOT : Ah. Je comprends.

DINAH : Tu comprends quoi ?

LANCELOT : Vous êtes en froid.

DINAH : Non. Non, pas du tout.

LANCELOT : Pourquoi tu ne lui réponds pas, alors ?

*Temps.*

LANCELOT : Si c'est ton amie tu devrais répondre. Faut toujours répondre à ses amis. C'est important.

DINAH : Je suis sûre que c'est la veste de mon frère que tu portes.

LANCELOT : Quoi ?

DINAH : C'est sa veste. Je la reconnais. Il y a le même trou dans la manche.

LANCELOT : Je ne l'ai jamais vu porter cette veste, Simon. Ça ne lui ressemble vraiment pas de porter ça. Et puis ça n'aurait pas de sens, qu'il l'ait laissée là, comme si...

*Silence.*

DINAH : Comme si, quoi ?

*Lancelot regarde le ciel.*

DINAH : Qu'est-ce que t'as ?

LANCELOT : Ton frère...

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : ...

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : Ton frère, je crois savoir où il est.

*Simon s'arrête au milieu de la route.*

*Une voiture passe. Elle lui fait des appels de phare.*

*Simon reste immobile.*

*Klaxon.*

*Des flocons de neige tombent sur ses épaules.*

*Il regarde le ciel.*

*Quelque part sur la route qui longe l'ancienne ligne de chemin de fer. Au niveau du rond-point.  
La foule est réunie autour d'un braséro.  
Charlie s'avance à leur rencontre.*

CHARLIE : Excusez-moi !

*Personne ne lui répond.*

CHARLIE : Pardon ?

*C'est comme si on ne la voyait pas.*

CHARLIE : En fait, je cherche quelqu'un. C'est mon amie. Dinah.

*Elle s'approche de la foule.*

Elle s'appelle Dinah. C'est ma meilleure amie.

*Quelqu'un la bouscule.*

Ah, pardon. Elle ressemble à une fille en colère. On dirait qu'il y a toujours un fond de colère qui traîne en elle, mais la plupart du temps elle n'est pas vraiment énervée. C'est juste sa façon de regarder. Vous l'avez vu ?

*On ne l'écoute pas.*

Je ne sais pas où elle est...La dernière fois que je l'ai vu c'était par ici. On était sur la route et il y a eu ce...

*On la bouscule.*

Cette chose-là. Pardon. Ça fait trois jours que je n'ai pas de nouvelle. C'est pour ça, je...

Je suis un peu inquiète.

Est-ce que vous l'avez vu ?

*Il y a un début de fanfare.*

CHARLIE : Elle s'appelle Dinah. Si vous la voyez, faut pas la laisser toute seule, d'accord ? Si vous la voyez, faut pas... On ne sait pas ce qu'on...On ne sait pas ce qui...

*Un chant de colère émerge.*

Elle est un peu perdue en ce moment, vous comprenez ?

*Un homme lui tend un hot-dog.*

CHARLIE : Ah. Merci.

*Le chant de colère monte et accompagne la fanfare.*

*Charlie va s'asseoir plus loin sur une chaise de camping qui est posée là. Elle mange son hot-dog et pleure.*

*Tout autour d'elle, ça chante.*

MORGANE : Charlie ?

*Temps.*

MORGANE : Mais merde alors ! Mais Charlie ! C'est toi ! Olalala ! Ça fait tellement plaisir de te voir.

CHARLIE : Ah, Momo !

MORGANE : Tu ne sais pas comment ça me fait plaisir. Je commençais à flipper ici. Mais qu'est-ce que tu fais là, toi ?

*Morgane serre Charlie dans ses bras.*

MORGANE : Tu ne devrais pas manger ça, tu sais, leur viande est dégueulasse.

*Il y a des éclats de voix.*

MORGANE : Elle n'est pas avec toi ta copine ?

CHARLIE : Non. Justement. Je n'ai aucune nouvelle d'elle, elle ne répond pas au téléphone. Après le grand flash lumineux dans le ciel, elle a disparu.

MORGANE : De quoi tu parles ?

CHARLIE : C'était un peu après que cette poussière bizarre ait commencée à tomber.

MORGANE : Ah, mais c'est rien, ça, c'est des hélicoptères qui tournent au dessus de la ville... Ils surveillent la ville au cas où il y aurait des débordements, c'est un papi de la fanfare qui m'a dit ça. C'est à cause de ce qu'il s'est passé mercredi.

CHARLIE : Qu'est-ce qu'il s'est passé mercredi ?

MORGANE : Quoi, t'es pas au courant ?

CHARLIE : Au courant de quoi ?

MORGANE : C'est fou, tu ne suis rien toi. Tu ne regardes pas la télé ?

CHARLIE : Non. Ma mère ne veut pas que je regarde les infos.

MORGANE : C'est à cause du mec qui s'est fait buter mercredi.

CHARLIE : Quel mec ?

MORGANE : On a retrouvé son corps près de la zone commerciale. Il était totalement défiguré. Apparemment on n'a même pas encore réussi à l'identifier.

CHARLIE : Quoi ?

MORGANE : Apparemment, c'est des types qui se sont embrouillés vers les magasins. Des agents de sécurité sont intervenus et ça a vraiment mal fini. Du genre, vraiment mal.

CHARLIE : Ah ouais ?

MORGANE : Ouais. Je ne connais pas les tenants, les aboutissants mais les mecs de la sécurité ont carrément péché les plombs. Ils lui ont carrément explosé la tête contre le sol, les mecs.

CHARLIE : Ah ouais, c'est chaud.

MORGANE : Les agents de sécurité c'est vraiment des cow-boys, faut pas rigoler avec eux.

*Derrière, dans la foule, des manifestants jettent un portrait dans le feu.*

MORGANE : C'est fou ce hasard quand même. Je veux dire, c'est fou qu'on se soit retrouvées là, quand même. Tu fais quoi ici ?

CHARLIE : Je cherche Dinah.

MORGANE : A vrai dire, moi non plus, je ne sais pas non plus comment je me suis retrouvée ici. A la base, je comptais aller à une soirée.

*Temps.*

Si tu veux, tu peux venir d'ailleurs, tu es la bienvenue.

CHARLIE : C'est-à-dire que j'aimerais bien retrouver Dinah avant.

MORGANE : Ah oui. Dinah. Vous êtes vraiment inséparables, toutes les deux. C'est vrai, je ne vous vois jamais l'une sans l'autre. Ça fait bizarre, de te voir sans elle.

*Temps.*

Elle a l'air sympa.

CHARLIE : Oui.

MORGANE : Elle n'est pas un peu lesbienne, d'ailleurs ?

CHARLIE : Quoi ?

MORGANE : Je suis sûre qu'elle est lesbienne. J'ai le flair pour ça.

CHARLIE : En fait, on ne parle pas vraiment de ça ensemble.

MORGANE : Ah bon ? C'est ton amie et t'es pas au courant ?

CHARLIE : On n'a pas vraiment ce genre de conversation.

MORGANE : Mais vous parlez de quoi alors ? Moi je peux parler de tout avec mes amis, j'ai aucun tabou.

CHARLIE : Ah bon ?

*A ce moment-là, les deux journalistes s'approchent du groupe.*

LA JOURNALISTE : A ce moment-là, nous partons à la rencontre des manifestants. Nous sommes très bien accueillis, nous ne sentons aucune animosité pour le moment, nous devons

le dire il y a une ambiance conviviale, très joyeuse, aussi, étonnement. Excusez-moi ! Bonjour !  
On peut vous poser des questions ?

CHARLIE : Euh oui, bien sûr, oui. C'est pour quelle chaîne ?

MORGANE : Non. Mais non. Pardon, mais nous on ne fait pas partie du mouvement, pardon mais on n'a rien à voir avec eux. Alors on ne peut pas répondre à vos questions...Faudrait plutôt aller parler aux gens, là-bas.

*Les journalistes partent interroger les manifestants.*

MORGANE : Tu voulais nous faire passer pour des bouffonnes devant la France entière ou quoi ?

CHARLIE : Ça va. Ils voulaient juste nous poser quelques questions.

MORGANE : Franchement, si je n'étais pas intervenue, on serait passées pour des bouffonnes.

*Temps.*

Bon. Et du coup, tu me disais...C'est ok pour demain soir ?

CHARLIE : Oui. Mes parents sont d'accord.

MORGANE : Super. Et Dinah ?

CHARLIE : Quoi Dinah ?

MORGANE : Est-ce qu'elle sera là ?

CHARLIE : J'en sais rien. C'est vraiment bizarre en fait. Je ne sais pas ce qu'il se passe avec elle. La dernière fois qu'on s'est vues, elle est partie sans dire au revoir.

MORGANE : Ah bon ?

CHARLIE : On était sur la route, un peu plus loin au niveau de la voie ferrée, et tout d'un coup, elle est partie, comme ça, sans rien dire. Et depuis plus de nouvelle. Ça fait trois jours.

MORGANE : Attends. Elle ne t'a pas dit au revoir ?

CHARLIE : Non.

*Pendant que Momo parle, on voit des manifestants indiquer aux journalistes comment entrer dans la ville. Les journalistes vont repartir.*

MORGANE : Ah, je ne supporte pas les gens comme ça. Pour moi, c'est un manque de respect total. Partir, comme ça sans dire au revoir, pour moi, c'est pire qu'un crachat au visage, et je pèse mes mots. Ta Dinah, là, elle ne te respecte pas, c'est un red flag ambulant cette fille. C'est vrai. Elle est hyper toxique. A chaque fois que tu me parles d'elle, il y a toujours un problème. A un moment faut dire stop. Tu peux pas continuer à te faire piétiner comme ça. T'es pas une serpillère. Moi, on me fait ça, mais, c'est radical, c'est Ciao, direct. Je ne rigole pas. Tu devrais même plus lui parler. Eh Charlie, regarde-moi. Regarde-moi bien dans les yeux. T'es pas une serpillère. Franchement, ça ne sert à rien de se prendre la tête pour quelqu'un qui ne te dit même pas au revoir.

CHARLIE : Non, mais je ne me prends pas la tête, c'est juste que ça m'inquiète...

MORGANE : Franchement, tu ne devrais pas. Moi si j'étais toi, je lui donnerais même plus l'heure à cette fille.

*Temps.*

MORGANE : Tu sais, je te dis tout ça pour ton bien, Charlie. C'est parce que je t'aime bien. Je te trouve vraiment cool comme fille. T'es cool. Et je crois que les gens cools, ils n'ont pas le temps pour les prises de tête. Et je crois que toi et moi on est du côté des gens cools.

*Silence.*

*Tout autour ça s'agite. Les manifestants enfilent des gilets jaunes. C'est la marche qui commence. Banderole déployée : POLICE PARTOUT JUSTICE NULLE PART. Tambour et chant de colère.*

*Elles regardent le cortège passer et restent seules.  
Silence.*

MORGANE : T'as pas envie de fumer, toi ?

CHARLIE : Hein ?

MORGANE : J'ai envie de me retourner la tête. De plus penser à rien. De plus penser à ce monde de merde.

CHARLIE : C'est pas possible, ça.

MORGANE : Quoi ?

CHARLIE : De penser à rien. Ce n'est pas possible. Même en fermant les yeux, même en essayant de se concentrer fort pour faire le vide, il y aura toujours une pensée parasite pour venir dans ta tête.

MORGANE : T'es drôle. Tu sais rouler ?

CHARLIE : Quoi ?

MORGANE : Je vais t'apprendre.

*Juste au-dessus de l'ancienne ligne de  
chemin de fer.*

*Quelque part au niveau du ciel.*

*Léger scintillement.*

LANCELOT : J'étais un peu plus loin sur la route. C'était il y a quelques jours.  
Très tôt le matin.  
J'étais dans la voiture et j'ai vu quelqu'un s'avancer dans ma direction.

DINAH : C'était lui ?

LANCELOT : Je n'ai pas réussi à voir qui c'était, à cause de toute cette poussière dans l'air. Au début je pensais que c'était une mauvaise blague. Je pensais que c'était un gamin qui me faisait une blague. Le type venait de par-là, il marchait dans ma direction et faisait des grands gestes. Comme ça. Il hurlait : **Est-ce que c'est moi ou les étoiles me poursuivent ?** Il hurlait comme ça, des tas de choses à la face de la nuit. Impossible de savoir s'il riait ou s'il pleurait. Moi je pensais que c'était une sorte de blague, ou bien encore un de ces illuminés. Mais ensuite...

*Il s'interrompt.*

DINAH : Ensuite quoi ?

LANCELOT : ...

DINAH : Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

LANCELOT : Il a levé les bras vers le ciel et...

*Il s'interrompt. Temps.*

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : Il y a eu ce grand flash de lumière. Tout d'un coup, dans le ciel, il y a eu cette chose lumineuse, qui a glissé sur lui et l'a avalé.

DINAH : Comment ça, avalé ?

LANCELOT : Avalé, oui. Englouti. Je ne sais pas comment expliquer ça mais cette chose-là est descendue à son niveau et l'a enveloppé. C'est à ce moment-là que j'ai pris mon téléphone et que j'ai commencé à filmer. Tu peux regarder, si tu veux.

*Il sort de sa poche son téléphone portable. Elle regarde la vidéo.*

LANCELOT : Je l'ai mis en ligne ce matin. Ça commence à faire le buzz. J'ai déjà reçu des commentaires négatifs, comme quoi, c'était du fake. Alors que, non. C'est pas du tout trafiqué.

*Temps.*

LANCELOT : Tu vois, la qualité est un peu merdique, mais...

DINAH : Oui, c'est merdique.

LANCELOT : Mais tu vois, la forme, là.

DINAH : On ne voit pas grand-chose sur ta vidéo.

LANCELOT : Je tremble un peu, c'est pour ça. Mais regarde, c'est clair, quand même.

DINAH : On ne voit pas du tout qui c'est.

LANCELOT : Il y a cette chose, là, qui l'avale complètement. C'est comme si elle l'enveloppait et l'instant d'après, plus rien. Le type n'est plus là. Il a disparu.

DINAH : Pourquoi tu me montres ça ?

LANCELOT : Eh bien, je pensais...Je pensais que peut-être...

*Il s'interrompt.*

DINAH : Peut-être que quoi ?

LANCELOT : Rien. Oublie.

DINAH : Tu penses me faire gober quoi, au juste avec ta vidéo ?

LANCELOT : Tu me prends pour un menteur ?

DINAH : C'est juste que ça me paraît un peu fou.

LANCELOT : Si je suis un menteur, c'est quoi, ça, alors ?

*Elle regarde le ciel.*

DINAH : Mon père m'a dit que c'était lié à un phénomène météorologique et que ce n'est pas grave du tout.

LANCELOT : Il est météorologue ton père ?

DINAH : Non, il est garagiste. En tout cas ça ne ressemble pas du tout à un vaisseau spatial.

LANCELOT : Tu as déjà vu un vaisseau spatial ?

DINAH : Non.

LANCELOT : Alors comment tu sais que ce n'est pas un vaisseau spatial ?

DINAH : Tu ne crois pas que si c'était vraiment un vaisseau spatial, on serait déjà tous au courant ?

LANCELOT : T'es vraiment trop naïve, toi. Tu penses que les gouvernements laisseraient fuiter une information pareille. Réfléchis cinq secondes.

DINAH : ...

LANCELOT : Imagine, si tout le monde était au courant. Le séisme que ça serait. C'est pour ça. Ils ne disent rien. Ils ont trop peur que tout le monde pète les plombs en apprenant un truc pareil.

DINAH : Ouais, surement.

LANCELOT : Je sais ce que j'ai vu. Ce type, là...

DINAH : C'est pas Simon sur la vidéo.

*Temps.*

C'est pas possible que ça soit lui. Ça se voit que c'est pas lui.

*Temps.*

C'est pas contre toi. Mais je n'y crois pas une seconde à ton histoire.

*Temps.*

Je ne crois pas du tout que ça soit lui sur la vidéo.

LANCELOT : J'ai trouvé la veste à cet endroit.

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : La veste. Je l'ai retrouvé dans cette zone, là.

DINAH : Attends. Quoi ?

LANCELOT : Je savais pas du tout que c'était la sienne de veste. Je te le jure. Quand il a disparu, j'ai couru jusqu'ici. Elle était là. Dans la neige sale.

DINAH : On ne voit rien du tout sur ta vidéo. Ça pourrait être n'importe quoi en train de cramer.

LANCELOT : De toute façon c'est toujours pareil.

Quand tu racontes ce genre d'histoire on te prend au mieux pour un débile, au pire pour un complotiste.

T'as beau avoir des photos, des preuves concrètes, un témoignage solide, ça ne les intéresse pas. Non, eux, ils préfèrent parler de leur élection à la con.

Me regarde pas comme ça.

C'est la vérité.

Suffit d'ouvrir les yeux. De regarder un peu ce qu'il se passe, pas vrai ?

*Temps.*

A part sur quelques forums, pour l'instant, c'est sorti nulle part.

On n'en parle pas.

Avec les élections, on n'en parle pas.

Tout le monde fait comme si ça n'existait pas.

Mais ils savent.

Tout le monde est au courant et fait semblant.

*Dinah marche dans les cendres du ciel.*

DINAH : Tu as dit que tu avais trouvé la veste ici ?

LANCELOT : Oui. Regarde. Ils sont descendus jusqu'à ce niveau et l'ont avalé. Il y a encore des marques dans la neige. Toute la neige a brûlée, là. Tu vois ? Moi j'étais là-bas.

DINAH : Il doit y avoir une explication.

LANCELOT : De toute façon dis-toi qu'il fallait bien qu'ils tombent sur nous un jour.

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : Il y a 300 milliards d'étoiles présentes rien que dans notre galaxie. Pas besoin d'être Einstein pour faire le calcul.

DINAH : C'est-à-dire ?

LANCELOT : 300 milliards, ouais. Tu peux vérifier sur ton téléphone.

DINAH : ...

LANCELOT : Ça fait 300 milliards de possibilités qu'une planète comme la nôtre tourne autour d'une étoile comme la nôtre, 300 milliards de chances que la vie se développe, qu'elle devienne intelligente, et forme une civilisation, que la civilisation soit avancée, technologiquement prête pour entamer un voyage de la sorte. Ça fait quand même pas mal de probabilités quand t'y penses. Parce que dans le tas de toutes ces vies avancées il y en a forcément une qui a eu l'idée d'explorer l'univers. On ne peut quand même pas être les seuls à avoir eu l'idée.

DINAH : Ouais surement.

LANCELOT : Tu vois, c'est simplement de la logique. Cette chose, là, dans le ciel, elle n'est pas là par hasard. Rien n'arrive jamais par hasard dans la vie, tu comprends ?

DINAH : C'était pas lui, sur la vidéo.

LANCELOT : Eh, tu sais quoi. Tu devrais rentrer chez toi. Ça commence à tomber pas mal, là. Moi je suis là. Je vais rester là. Si jamais il se passe quelque chose, je te le dirai ok ?

DINAH : ...

LANCELOT : Je veux dire, s'il y a du nouveau.

DINAH : D'accord.

*Elle ne bouge pas.*

LANCELOT : Tu veux que je te raccompagne ? J'ai une voiture. Je suis garé, pas très loin.

DINAH : Non. Ça ira.

*Elle ne bouge pas.*

LANCELOT : S'il se passe quelque chose, je te le dirai, je te le jure.

DINAH : Merci.

*Temps.*

En fait c'est d'accord.

Je veux bien que tu me raccompagnes.

*Au milieu de la nuit  
Une voiture prend feu*

*La journaliste et le caméraman marchent avec difficulté dans les cendres du ciel. Ils n'arrêtent pas de tousser. Leurs cheveux et leurs visages sont couverts de cendres.*

LE CAMERAMAN : Tu l'as garé où la voiture ?

LA JOURNALISTE : Ici. Par ici, je crois.

LE CAMERAMAN : Tu crois ou t'es sûre ?

LA JOURNALISTE : Je crois que je suis sûre.

LE CAMERAMAN : Non, mais sérieux ? C'est quoi cette ville de merde ?

*La journaliste et le caméraman marchent avec difficulté dans les cendres du ciel.*

LA JOURNALISTE : Eh Antoine...

LE CAMERAMAN : Quoi ?

LA JOURNALISTE : Tu crois vraiment que ça ressemble à ça, la fin du monde ?

LE CAMERAMAN : Quoi ?

LA JOURNALISTE : Toutes ces cendres qui tombent.

LE CAMERAMAN : Je t'avais dit qu'on aurait dû y aller en voiture. Ça aurait été plus simple.

LA JOURNALISTE : Si c'est vraiment ça l'apocalypse, franchement je suis déçue.

LE CAMERAMAN : Quoi ?

LA JOURNALISTE : Si c'est vraiment ça, la fin du monde : de la cendre qui colle à la peau.

*Le caméraman tousse.*

LA JOURNALISTE : Si c'est vraiment ça l'apocalypse en tout cas, sache que je suis heureuse de passer ce moment avec toi.

*Petit temps.*

LA JOURNALISTE : Vraiment. Je veux dire, heureusement que t'es là.

LE CAMERAMAN : Tu sais Julie, tes petites phrases, là. Tu peux te les mettre là où je pense.

LA JOURNALISTE : Quoi ?

LE CAMERAMAN : Tes jolies phrases, là, ça ne me fait plus rien.

LA JOURNALISTE : Pardon ?

LE CAMERAMAN : Tout ce que tu me dis, là. Ça ne m'atteint plus.

LA JOURNALISTE : Eh, je voulais juste être sympa. C'est tout.

LE CAMERAMAN : Je suis devenu imperméable à tout ça. Alors si tu comptais revenir...

LA JOURNALISTE : C'est pas du tout ce que...

LE CAMERAMAN : Il fallait y penser avant. Parce que là, c'est trop tard. Cette fois je suis vraiment passé à autre chose.

LA JOURNALISTE : Comment ça, t'es passé à autre chose ?

LE CAMERAMAN : Je veux juste qu'on ait une relation professionnelle et que ça s'arrête au professionnel.

LA JOURNALISTE : Ça veut dire quoi passer à autre chose ?

*Le caméraman vacille.*

LA JOURNALISTE : Eh, ça va ?

*Il crache de la cendre.*

LA JOURNALISTE : Merde. Antoine ! Ça va ? Merde. Il faut filmer ça.

LE CAMERAMAN : Quoi ?

LA JOURNALISTE : Il faut filmer. Regardez. La poussière entre dans nos poumons.

LE CAMERAMAN : Attends. Julie. Attends.

LA JOURNALISTE : Filme. Filme la cendre qui tombe du ciel. Filme-moi dans la cendre. Filme, nos corps bientôt ensevelis. Mes vêtements recouverts de cette étrange particule. Il devient vraiment difficile de...

*Elle tousse.*

LA JOURNALISTE : Nous ne savons pas du tout ce qu'il se passe, nous n'avons aucune information à ce propos, j'imagine qu'à l'heure où vous regarderez ce reportage, les choses se seront clarifiées, mais je dois vous dire qu'un sentiment d'effroi commence à nous envahir, ici.

LE CAMERAMAN : Julie. Je n'en peux plus.

LA JOURNALISTE : Je ne sais pas si vous m'entendez bien... C'est très compliqué pour moi de vous parler. Filme. Pour tout vous dire, nous ne savons pas comment nous allons sortir d'ici.

LE CAMERAMAN : Julie, je n'y arrive plus.  
J'arrive plus à...

*Il tousse. Il attrape la Ventoline. Elle est vide. Il tousse encore.  
Le caméraman s'accroupie dans la neige sale. Il n'arrive plus à respirer.*

LE CAMERAMAN : J'y arrive plus.

*Il s'allonge dans la neige.*

LA JOURNALISTE : Qu'est-ce que tu fais ?

LE CAMERAMAN : Je n'en peux plus. Je n'y arrive plus. Je vais dormir là et attendre.

LA JOURNALISTE : Attendre ?

LE CAMERAMAN : ...

LA JOURNALISTE : Attendre quoi, Antoine ?

Attendre quoi ? C'est peut-être le moment, chers téléspectateurs de prendre un temps pour soi et de faire un bilan, oui, je vous invite chacun à prendre cet instant-là. De regarder derrière soi. Pour ma part, j'étais très heureuse de travailler pour cette chaîne magnifique, avec cette équipe incroyable, qui m'a donné la chance d'informer, jour après jours, et d'être sur le terrain... Je n'oublierai jamais... De mon arrivée en 2009 comme stagiaire jusqu'à aujourd'hui, je garderai avec moi... chaque instant de vie, chaque moment, de...Je voudrais remercier Antoine, Antoine, mon caméraman, mon...Et puis, et puis...ma famille...il faut que je les appelle...

*Elle tousse. Elle s'effondre dans les cendres.*

Il faut que je lui dise...Que je leur dise que je suis désolée, que j'aurais bien aimé être là plus souvent...Il faut que... Merde !

*Elle crache la cendre.*

Je suis vraiment heureuse d'avoir pu servir toutes ces années sur cette chaîne, et d'avoir été, au service de l'information, pour vous...Je crois qu'il y a un problème...  
Je crois que...

*La journaliste, affaiblie, s'allonge tout contre le cameraman. Tous les deux, se laissent ensevelir par les cendres.*

*Grand silence.*

*Il n'y a plus que les cendres qui tombent et le bruit de la ville en feu, au loin.*

*On voit Charlie et Morgane.*

*Elles sont assises l'une tout près de l'autre sur les rails. Abrisées sous un petit parapluie.*

CHARLIE : C'était un rêve que je faisais tout le temps. C'était toujours le même. Le même rêve en boucle qui se répétait pendant des nuits.

*Morgane fume.*

CHARLIE : La même impression bizarre à chaque fois au réveil. La même impression de réel. Un jour j'en ai parlé à ma mère. Parce que je pensais qu'il y avait un problème. Elle m'a dit que ça lui faisait ça quand elle était plus jeune, aussi. Mais qu'avec le temps, ça avait fini par se dissiper. Mais j'espère que pour moi, ça sera différent.

MORGANE : Dis, t'es sûre que tu veux fumer ?

*Charlie crapote et tousse.*

MORGANE : Merde. C'est la première fois ?

CHARLIE : Oui.

*Charlie tousse.*

MORGANE : T'avais jamais essayé avant ?

CHARLIE : Non.

MORGANE : Même pas une fois ?

CHARLIE : Non. Jamais.

MORGANE : C'est fou ça. T'es vraiment une pépite tu sais.

CHARLIE : Ah.

MORGANE : C'est rare les gens comme toi dans ce monde. Si pure. J'espère que tu t'en rends compte de ça : à quel point tu es précieuse.

*Morgane prend la tête de Charlie entre ses mains.*

MORGANE : T'es une fille incroyable. Tu ne devrais pas te sous-estimer autant tu sais, tu es un petit bijou, faut jamais que tu l'oublies, ça.

CHARLIE :..

MORGANE : Je suis sérieuse. T'es un bijou.

CHARLIE : Un bijou oui.

MORGANE : Et demain ça sera la meilleure soirée de tous les temps, tu vas voir, le genre de soirée inoubliable dont les gens parleront encore dans dix ans.

CHARLIE : Tu crois ?

MORGANE : Il y aura un avant et un après cette soirée c'est clair.

CHARLIE : J'espère que Dinah viendra.

MORGANE : Après, c'est peut-être mieux qu'elle vienne pas, non ?

*On entend des tirs de mortiers au loin.*

*Ça vient du cœur de la ville.*

CHARLIE : C'est quoi ce bruit ?

MORGANE : Ça doit être la manifestation. A mon avis, ça commence à chauffer, là-bas.

CHARLIE : J'ai envie d'aller voir.

MORGANE : Aller voir quoi ?

CHARLIE : Ce qu'il se passe en ville.

MORGANE : Franchement, je ne sais pas. On est bien là, non ?

CHARLIE : T'as pas envie d'aller voir, toi ?

MORGANE : Non.

CHARLIE : T'es pas drôle.

MORGANE : Eh, c'est pas censé être drôle ce qui se passe là-bas.

*Temps.*

Tu sais ce qu'on devrait faire Charlie ?

CHARLIE : Non.

MORGANE : On devrait monter un business, toi et moi.

CHARLIE : Comment ça un business ?

MORGANE : Demain à ta soirée, on va vendre.

CHARLIE : Vendre quoi ?

MORGANE : Suffit de trouver un fournisseur. Je connais des gens, ils pourront nous aider.

CHARLIE : Franchement j'ai pas très envie de tremper dans ce genre d'histoire.

MORGANE : T'as peur ?

CHARLIE : Non. C'est juste que je ne le sens pas ton affaire. En plus, Dinah sera jamais d'accord...

MORGANE : Arrête avec Dinah.

CHARLIE : Quoi ?

MORGANE : Dinah, elle n'est pas là à ce que je sache. Et puis elle n'est pas obligée de savoir.

*Temps.*

MORGANE : Imagine. On pourrait partir en vacances ensemble avec tout le fric qu'on va se faire.

CHARLIE : Tu veux partir en vacances ?

MORGANE : Bah, oui, pourquoi pas mener la belle vie, un peu.

CHARLIE : Tu veux qu'on parte en vacances ensemble ?

MORGANE : On pourrait aller en Italie.

CHARLIE : ...

MORGANE : On ne peut pas toujours vivre dans la peur, Charlie, à un moment, il faut...

CHARLIE : Oui, je sais.

MORGANE : Vivre pour de vrai, tu vois.

CHARLIE : Ouais.

MORGANE : Je vais parler aux gens que je connais.

CHARLIE : D'accord.

MORGANE : Je suis vraiment contente qu'on soit amies, qu'on se soit trouvées, toi et moi.

*Temps.*

CHARLIE : Dis, Momo.

MORGANE : Quoi ?

CHARLIE : Parfois, j'ai des impressions qui m'envahissent. Des sales impressions de catastrophe qui arrive.

MORGANE : Ça te fait ça, là, maintenant ?

CHARLIE : Oui.

MORGANE : Il ne se passe rien, là, pourtant. Tout va bien. On discute.

CHARLIE : Oui, je sais. Mais alors pourquoi j'ai quand même cette impression ?

*Silence.*

MORGANE : Tu sais quoi, t'as raison, on devrait aller s'amuser un peu. Allez !

*Morgane se lève tout d'un coup et descend sur la route.*

MORGANE : Tu viens ?

CHARLIE : T'es sûre ?

MORGANE : Mais oui, viens !

*Charlie descend sur la route et s'arrête devant l'affichage public.*

*Elle remarque que les avis de recherche ont été recouverts par de nouvelles affiches électorales.*

CHARLIE : Non mais alors là je n'y crois pas.

*Au loin, on entend des tirs de mortiers, des feux d'artifices.*

MORGANE : Tu viens Charlie ?

CHARLIE : Oui, j'arrive.

*Charlie arrache les affiches électorales par petits bouts. C'est trop bien collé. Ça prend du temps.*

*Charlie se retrouve seule.*

## EMBRASER LE MONDE EN SILENCE

*Dans une Citroën AX.*

*Lancelot est assis sur le siège conducteur. Dinah sur le siège passager. Sur la banquette arrière des tas d'affaires.*

*Ils sont maintenant à l'abri des cendres.*

*Va et viens des essuie-glaces.*

LANCELOT : Attends. Donne-moi ça.

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : Je vais te débarrasser.

*Dinah donne son manteau et sa banane à Lancelot.*

*Lancelot s'extrait de la voiture. Ouvre le coffre.*

*Il pose les affaires de Dinah dans le coffre.*

*Devant le coffre il reste un temps, regarde le contenu.*

*Il ferme le coffre et retourne s'asseoir sur le siège conducteur.*

*Lancelot ne démarre pas.*

*Temps.*

DINAH : Tu ne démarres pas ?

LANCELOT : ...

DINAH : Qu'est-ce que t'attends pour démarrer ?

LANCELOT : ...

DINAH : Eh, tu fais quoi ?

LANCELOT : Je sais qui tu es.

DINAH : Comment ça ?

LANCELOT : C'est toi. La fille du parc.

DINAH : La fille du parc ?

LANCELOT : Oui. Je savais bien que je t'avais déjà vu quelque part.

DINAH : Quoi ?

LANCELOT : C'était toi, la fille dans le parc qui buvait dans les bières de tout le monde.

DINAH : Attends. De quoi tu parles ?

LANCELOT : Tu as bu dans ma bière à un moment. Je me rappelle. C'était à une soirée, dans le parc. C'était l'été du bac. Tu étais avec lui.

DINAH : Avec qui ?

LANCELOT : Simon. Tu ne parlais pas aux autres. Tu ne parlais qu'à lui.

DINAH : Je t'ai dit. Je ne vais jamais aux soirées, moi.

LANCELOT : Pourquoi tu m'as menti ?

DINAH : Pardon ?

LANCELOT : Depuis tout à l'heure tu me fais bien marcher avec tes histoires de frère.

DINAH : Pardon ?

LANCELOT : T'es pas du tout la sœur de Simon, en fait, tu fais que mentir.

DINAH : Mais si. Bien sûr que si.

LANCELOT : Tu me diras, ça vous fait déjà ça en commun.

DINAH : ...Et puis ça se voit, non, que je suis sa sœur ?

LANCELOT : Qu'est-ce que tu me veux exactement ?

*Silence.*

LANCELOT : Je me rappelle, tu sais. On était dans le parc. On dansait tous autour du braséro. Tout le monde dansait à part vous deux. Vous vous teniez à l'écart, vous, vous étiez assis tout près l'un de l'autre dans les herbes hautes.

DINAH : Je crois que tu te trompes complètement, là.

LANCELOT : Je ne l'avais jamais vu comme ça, Simon. Parler à une fille comme ça.

DINAH : C'était pas moi, la fille du parc.

LANCELOT : A un moment, Simon s'est levé, il a dit comme ça « Je reviens » et toi tu es partie avec lui. Il n'est jamais revenu.

DINAH : C'était pas moi, la fille.

LANCELOT : Je vous ai suivi.

DINAH : Pardon ?

LANCELOT : Je crois que lui, il avait remarqué ma présence. Il savait que j'étais là.

DINAH : Pourquoi t'as fait ça ?

LANCELOT : Vous vous êtes allongés près des balançoires. J'étais là. A quelques mètres de vous, derrière les grands arbres. J'ai tout vu.

DINAH : Tu as vu quoi ?

LANCELOT : Ce qu'il s'est passé près des balançoires. Je l'ai vu. Se coller contre toi.

*Dinah gifle Lancelot.*

DINAH : T'es un grand malade.

*Temps.*

C'était pas moi la fille du parc.

C'était pas moi.

Je n'y étais pas à cette soirée.

*Temps.*

Comment tu peux dire ça, que je suis une menteuse ? C'est mon frère, mon frère jumeau. Je ne vais pas mentir sur ça.

*Temps.*

Ce que tu as vu. Ce que tu as cru voir dans l'herbe, ça s'est passé avec une autre.

LANCELOT : Je vous regardais et tout d'un coup, je me senti mal, d'être venu là, de vous avoir suivi.

DINAH : Tu te sentais mal ?

LANCELOT : Oui.

Je suis presque sûr qu'il m'a vu. Je me souviens d'avoir senti son regard sur moi.

DINAH : Est-ce que je t'ai fait mal ?

LANCELOT : Hein ?

DINAH : Quand je t'ai frappé à l'instant.

LANCELOT : Oui.

DINAH : Tant mieux.

*Silence.*

*Dinah sort brusquement de la voiture.*

*Claquement de portière.*

*Elle se retrouve dans la tempête.*

LANCELOT : Eh ! Tu vas où, attends ! C'est dangereux !

*Dinah ouvre le coffre avec difficulté pour récupérer ses affaires. Elle enfle son manteau, reprend sa banane.*

*Temps.*

*Lancelot la rejoint.*

DINAH : C'est quoi tout ça ?

LANCELOT : Attends.

DINAH : C'est quoi ce bordel ?

*Dinah sort des chaussures du coffre.*

LANCELOT : Rends-moi ça. On va discuter calmement, d'accord ?

DINAH : Qu'est-ce que tu fais avec ça ?

LANCELOT : Viens, dans la voiture, je vais t'expliquer.

DINAH : J'ai pas besoin d'explication. Je veux juste que tout s'arrange.  
Je veux juste qu'il soit là.  
Qu'il revienne et que tout s'arrange.

LANCELOT : Elles étaient avec la veste, d'accord ? Je les ai trouvées avec la veste. Je te jure.

*Elle fond en larmes.*

LANCELOT : Eh.

*Temps.*

LANCELOT : Remonte dans la voiture s'il te plaît.

*Temps.*

LANCELOT : S'il te plait, ça devient dangereux ici. Vraiment.

*Elle court dans les cendres. Il la poursuit.  
Elle glisse.  
Il la rattrape.*

LANCELOT : Viens.

*Dans les cendres, Lancelot la prend dans ses bras. Dans les bras de Lancelot, Dinah pleure.*

LANCELOT : Ça va aller, d'accord. Viens. On va se poser un peu dans la voiture. On va parler.

*Temps.*

Viens dans la voiture.

*Temps.*

S'il te plaît.

La nuit on se retrouvait là. On passait des heures dans la nuit à faire des tours en voiture.

Viens.

S'il te plaît.

On va simplement boire des coups et parler un peu.

*Ils remontent dans la voiture.*

LANCELOT : Je suis désolé, vraiment.

DINAH : ...

LANCELOT : Tu veux boire quoi ?

*Il cherche une bouteille de vodka sous le siège passager.*

Pardon. Tu peux...Il y a une bouteille, sous ton siège normalement.

*Dinah attrape la bouteille. Elle l'ouvre et boit une gorgée. Elle tend la bouteille à Lancelot.*

LANCELOT : J'ai du jus de pomme, pour diluer si tu veux.

*Lancelot attrape une bouteille de jus de pomme derrière son siège. Dans la boîte à gants, des gobelets. Il procède au mélange.  
Il boit.*

LANCELOT : Eh, ça va ?

DINAH : Je ne sais pas pourquoi je pleure.

LANCELOT : C'est pas grave. Pleure.

DINAH : Ça coule tout seul.

LANCELOT : Non mais pleure, ça fait du bien.

DINAH : Je ne sais pas pourquoi je pleure, c'est bête.

*Ils ne se disent rien. Ils boivent. Parfois des vagues de larmes submergent Dinah.*

LANCELOT : Ecoute, si tu veux je peux te la donner.

DINAH : Hein ?

LANCELOT : La veste. Ça ne me dérange pas de te la donner.

DINAH : Ah bon ?

LANCELOT : Oui. Ça ne me dérange pas de te la donner.

*Il enlève la veste et la lui donne.  
Temps.*

LANCELOT : Tu sais, moi, je suis fils unique. Mes parents, ils n'ont jamais voulu d'autre enfant après moi.

DINAH : ...

LANCELOT : Ils m'ont raconté que jusqu'à mes dix ans, je faisais que pleurer. Mais moi j'ai aucun souvenir de tout ça. Je me rappelle pas du tout de mon enfance. De comment j'étais, et de pourquoi je pleurais. Mes souvenirs, ils commencent après.

DINAH : Comment tu t'appelles ?

LANCELOT : Lancelot. Enfin, tout le monde m'appelle Lancelot.

DINAH : Lancelot, est-ce que ça te dirait d'être mon frère ?

LANCELOT : Quoi ?

DINAH : Je sais, ça peut paraître un peu fou, dit comme ça.

LANCELOT : ...

DINAH : ...Ça sort un peu de nulle part.

LANCELOT : Bah oui, ça sort vraiment de nulle part, là.

DINAH : T'es pas obligé de dire oui, je veux dire, c'est une proposition. Je le prendrai pas mal si tu refusais.

LANCELOT : Tu veux que je sois ton frère ?

DINAH : Oui.

LANCELOT : Et Simon ?

DINAH : Tu ne seras jamais mon vrai frère, évidemment, mais on aura qu'à faire comme si.

LANCELOT : Je sais pas. Faut que je réfléchisse. Tu comprends, je ne sais même pas comment tu t'appelles.

DINAH : Dinah. Moi, c'est Dinah.

LANCELOT : C'est compliqué d'être le frère de quelqu'un qu'on connaît à peine.

DINAH : Je trouve qu'on se connaît bien quand même.

LANCELOT : Pas assez pour être frère et sœur. Je suis désolé, mais ça me paraît un peu fou, tout ça. Faut que tu me laisses le temps de réfléchir.

DINAH : Oui. Tu peux prendre le temps de réfléchir.

LANCELOT : Oui. Je vais réfléchir à tout ça.

*Silence.*

*A l'extérieur de la voiture, le ciel se dégage lentement.*

LANCELOT : Regarde.  
C'est eux, regarde !

*Temps.*

C'est eux.

Ils nous parlent.

Ils essayent d'entrer en communication avec nous.

DINAH : Qui ça, eux ?

*Lancelot sort de la voiture.*

*Dinah reste seule à l'intérieur.*

*Elle sert contre elle la veste rouge.*

Regarde ! C'est incroyable.

*Temps.*

Merde. Est-ce que vous pouvez répéter ? Je n'ai pas compris votre message ! Je n'ai pas compris leur message, tu as compris quelque chose, toi ?

DINAH : Lancelot, qu'est-ce que tu fais ?

LANCELOT : Non ! Non ! S'il vous plaît ! Est-ce que vous pouvez répéter votre message ? Je n'ai pas compris ! Je ne parle pas votre langue !

*Plus il marche, plus il s'enfonce dans les cendres.*

DINAH : Lancelot, s'il te plaît, reviens.

LANCELOT : Regardez ! S'il vous plaît ! Vous pouvez atterrir dans la neige, elle est molle ! Vous pouvez venir me chercher ! Je suis votre enfant, je le sais, je l'ai toujours su. Je suis cet enfant là que vous avez oublié sur cette aire d'autoroute intergalactique qu'est la Terre, et ce n'est pas grave, je ne vous en veux pas, non pas du tout...

DINAH : Ne me laisse pas !

LANCELOT : Vous savez je vous attendais ! Depuis trop longtemps déjà. Vous me voyez ? Oui vous me voyez !

Je vous vois, aussi !

*Lancelot lève les bras au ciel.*

Tout est authentique, maintenant, entre vous et moi.

*Simon enlève ses chaussures.  
Des Air force one blanches.*

*Il enlève sa veste rouge.*

*Il la plie et la pose par terre, sur la  
route qui longe l'ancienne ligne de  
chemin de fer.*

*Dans la Citroën AX.  
Dinah est seule dans la voiture, recouverte de cendres.  
Elle serre contre elle la veste rouge.*

*Charlie marche sur la route. Elle porte un gilet jaune, un masque à gaz, et tient avec fermeté un sac en plastique contenant deux kebabs.*

CHARLIE : Dinah ! Eh, Dinah ! Qu'est-ce que tu fais là-dedans ?

*Elle toque à la vitre de la voiture.*

CHARLIE : Qu'est-ce que tu fais dans cette voiture ?

*Charlie monte dans la Citroën AX et s'assoit sur le siège conducteur. Elle enlève son masque.*

CHARLIE : Mais c'est quoi cette bagnole ?! Elle est à qui cette voiture ?

*Temps.*

Mais elle est à qui cette voiture ? Il y a quelqu'un qui habite ici ou quoi ? C'est quoi cette odeur de chien mort ?

DINAH : Je suis désolée Charlie.

CHARLIE : Quoi ?

DINAH : J'aurais pas dû partir comme ça.

CHARLIE : Ah. Mais c'est rien ça.

DINAH : J'aurais pas dû m'enfuir.

CHARLIE : C'est pas grave. C'est pas grave du tout. Tiens. Ils avaient plus de sauce samouraï alors je t'ai pris algérienne.

DINAH : ...

CHARLIE : Putain, je te jure, c'est vraiment la folie en ville. C'est vraiment le bordel, la police a bouclé tout le centre-ville. Heureusement le grec toujours ouvert est resté ouvert.

*Temps.*

Eh, Dinah.

*Temps.*

CHARLIE : Dinah. Il faut que je te dise quelque chose.

DINAH : T'es venue en vélo ?

CHARLIE : Quoi ?

DINAH : T'es habillée comme un cycliste.

CHARLIE : Dinah, je te jure, c'était incroyable, je me suis retrouvée derrière les barricades, j'étais au milieu d'un gigantesque nuage de gaz lacrymogène. J'arrivais plus à respirer. Ça criait de partout, j'ai cru que j'allais y passer et plus jamais te voir. Heureusement il y a un mec qui est venu me sauver. Il m'a prêté un masque.

DINAH : De quoi tu parles ? T'étais avec qui ?

CHARLIE : C'est un mec. Max, il s'appelle Max. Je le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu avant. Il est vraiment sorti de nulle part.

DINAH : Je ne comprends pas ce que tu racontes.

CHARLIE : On a couru se mettre à l'abri. Il m'a dit que c'était vraiment chaud, là, qu'il fallait faire vraiment attention, parce que les flics étaient hyper vénères, comme quoi ils chargeaient depuis tout à l'heure, ou je ne sais pas quoi. Max, il était super en colère. J'ai jamais vu quelqu'un d'aussi déchaîné. A un moment il m'a donné une bière. Il m'a dit : Bois pas, c'est un cocktail.

DINAH : Je comprends pas.

CHARLIE : Toute la ville est dehors, Dinah... je sais pas combien ils sont, au moins 2000, sans rigoler, je ne savais pas qu'il y avait autant de personnes dans cette ville ! Bon. J'exagère peut-être, mais c'était vraiment noir de monde. T'aurais vu ça, olala !

DINAH : Mais qu'est-ce que t'es allée faire là-bas ?

CHARLIE : Le mec, là, Max, il m'a aidé à retrouver les autres. Et Dinah il faut que je te dise un truc...

DINAH : Quels autres ?

CHARLIE : Au milieu de tout ce chaos moi j'ai eu l'étincelle. Même Momo elle m'a dit, que j'étais pas comme d'habitude. Survoltée, elle a dit que j'étais survoltée et qu'elle ne m'imaginait pas comme ça.

DINAH : J'étais sûre que t'étais avec Momo.

CHARLIE : On était comme une meute.

DINAH : Cette fille je la sens pas du tout, je comprends pas ce que tu lui...

CHARLIE : On avançait dans la ville comme une meute, personne ne pouvait nous arrêter. C'était comme dans un film. J'avais mon petit cocktail à la main. J'arrêtais pas de penser à ce que tu m'avais dit. Alors je suis allée devant le garage automobile et...

DINAH : Qu'est-ce que j'ai dit, quoi moi ?

CHARLIE : Tu sais.

DINAH : Non. Je sais pas, non.

CHARLIE : Tu as dit qu'il faudrait faire comme la fille au lance-flammes. Que si tu pouvais tu cramerai bien le garage de ton père.

DINAH : Ah oui.

CHARLIE : Oui. Bah, tu sais il n'y avait pas besoin de lance-flammes.

DINAH : Hein ?

CHARLIE : Suffisait d'un petit cocktail.

DINAH : Attends. Quoi ?

CHARLIE : Je l'ai lancé le plus loin possible.

DINAH : T'es sérieuse, là ?

CHARLIE : Toute la façade est partie en fumée, Dinah. C'était trop beau. T'aurais vu ça. J'ai essayé de t'appeler. J'aurais voulu que tu sois là. Que tu vois ça.

DINAH : Mais t'es dingue !

CHARLIE : Tu m'as dit que tu avais envie de tout faire cramer.

DINAH : Oui.

CHARLIE : Bah voilà. Tout a brûlé maintenant.

DINAH : Mais t'es dingue ! T'es dingue de faire ça !

CHARLIE : C'était trop beau.

DINAH : Charlie...

CHARLIE : Momo, elle m'a dit de me barrer, et d'en parler à personne.

DINAH : Mais t'as carrément péter les plombs, là !

CHARLIE : Après je suis retournée dans le cœur de la foule, et il y avait des journalistes de TF1 et de BFM....

DINAH : Mon père va carrément péter un câble, là.

CHARLIE : Je crois que j'ai réussi à passer à la télé. A un moment j'étais derrière une journaliste. Elle était en direct. Je sais pas si on m'a vue. J'espère qu'ils l'ont diffusé, ça. Au grec de la gare, tout le monde regardait les infos. J'ai demandé s'ils m'avaient vue, mais personne ne m'a répondu. Comme quoi, faut pas rigoler, là, l'heure est grave. Blablabla, pas le moment de faire le pitre...Apparemment il y a même un ministre qui va venir demain.

DINAH : ...

CHARLIE : Le ministre de l'intérieur. C'est le chef qui a dit ça. C'est fou quand même, non ?

DINAH : Ouais. C'est fou.

CHARLIE : Que ça nous arrive à nous...Dans une si petite ville.

DINAH : C'est fou. Ouais.

CHARLIE : Apparemment, le mouvement est vraiment en train de prendre de l'ampleur. Dans plein d'autres villes aussi c'est en train de péter. On va organiser une marche à Paris dimanche. C'est à 14H. Tu viendras ?

DINAH : Je ne sais pas, Charlie, là, je sais pas du tout.

*Temps. Charlie croque dans son sandwich.*

CHARLIE : Ça m'a fatigué, moi quand même...tout ce chaos.

*Temps.*

Tu manges pas, toi ?

*Silence.*

C'est fou, quand même.

DINAH : Ouais.

CHARLIE : Pour une fois qu'on parle de nous à la télé.

*Charlie croque dans son kebab.*

*Temps.*

DINAH : Personne n'a jamais fait un truc aussi fou pour moi.

CHARLIE : Je le referais mille fois encore.

DINAH : Un jour, je ne sais plus lequel exactement, il m'a dit que pour moi il serait prêt à faire quelque chose d'irréparable.

CHARLIE : C'est normal. Tu ferais pareil.

DINAH : Oui.

CHARLIE : Oh my god ! Il y a même les clés de la voiture ! C'était comme ça ? Tu l'as trouvée comme ça la voiture ou tu as braqué quelqu'un ?

*Silence.*

CHARLIE : Olalalala mais c'est la folie. Elle est à qui cette voiture ?

DINAH : Elle est à mon frère.

CHARLIE : Ton frère ?

DINAH : C'est la voiture de mon frère.

CHARLIE : Ah. Je savais pas qu'il avait une voiture Simon.

*Long silence.*

*Dinah croque à son tour dans un kebab.*

CHARLIE : Alors, Dinah, je t'emmène où comme ça ?

DINAH : ...

CHARLIE : Si ça te dit, on pourrait partir, là, tout de suite, maintenant.

DINAH : ...

CHARLIE : Partir loin d'ici... Loin de tout ça et changer de vie... Reprendre tout à zéro... Repartir sur de bonnes bases ?

DINAH : Ouais. Si on avait le permis et si on savait conduire.

CHARLIE : Ouais. Si on savait conduire, évidemment. Tu voudrais aller où ?

*Long silence.*

*Dinah allume l'autoradio.*

DINAH : Charlie...

CHARLIE : Quoi ?

DINAH : Est-ce que je peux dormir avec toi ?

CHARLIE : ...

DINAH : J'ai pas envie de dormir toute seule cette nuit.

*Il y a une chanson qui passe à la radio : le feu du ciel de Véronique Sanson (version 1969).*

*Simon ouvre le jerrican d'essence.  
Il le verse entièrement sur lui.*

*Odeur d'essence.*

*Il sort de sa poche une cigarette et  
un briquet.  
Il allume sa cigarette.*

*Par le feu,  
Il s'immole.*

*Dans le feu, on dirait qu'il danse.*

**FIN**

# Reçue

Marine Bedon

*À Cécile  
Et à mes sœurs*

*Un monologue pour une femme.*

*Un monologue, parce qu'il y a des choses qui ont besoin d'être dites.*

*Des voix, parfois, viennent rompre le récit : la voix du souvenir, ou celle des autres (proches et personnel médical) qui rappellent, derrière la parole fluide, les ruptures que le corps imprime ; autant de voix que la comédienne peut prendre en charge.*

# 1.

Reçue  
Mon nom  
Et mon prénom  
Écrits  
Sur la fiche  
Au milieu des autres  
Des noms que je ne connais pas  
Personne  
Aucun de mes camarades  
Seulement mon nom à moi  
Tout en bas

B. pourtant  
Deuxième  
Dans l'alphabet

Ma mère m'a prise dans ses bras  
Je ne sais pas si, au milieu des autres,  
Elle a pu lire  
Ou si elle a lu  
Sur mon visage  
Mais elle m'a prise dans ses bras  
Fait rare  
Suffisamment  
Pour être noté

Nous avons pris le train  
Ensemble  
Pour la première fois  
Sans doute une des premières fois dans un train  
Pour ma mère  
Pour aller voir  
La fiche  
Celle avec les noms  
Placardés dans le hall de ce qui allait devenir  
Mon école  
Ou presque  
Certainement pas vraiment  
Mais ce hall-là que je traverserai  
Quotidiennement

Voilà  
J'étais reçue

Reçue,  
Tout en bas

Un chemin vers le ciel  
Tracé  
À la craie  
Sur le goudron de la cour d'école  
Un escargot  
Des cerceaux  
Et la petite fille qui joue  
Seule  
À la marelle

Au retour de la ville  
Le soir-même  
Des résultats  
L'été, la musique grondait  
C'était le bal  
Au village  
Les amis  
Déjà là  
Déjà  
Ivres  
À mon arrivée

Alors, à peine sortie du train  
Lavée des quais  
La fête, dans la ferme de l'amant  
De ses parents – le premier  
Celui qui voulait m'épouser  
Voulait des enfants de moi  
Celui qui  
Plus tard  
Bien plus tard  
Trop tard  
Dira « monstre »  
Quand je ne voudrai pas  
Tout ça

Dans la cour de la ferme familiale  
Les tables en U avec des nappes dessus  
De l'alcool  
Des feuilletés  
Des saucisses au four  
On avait  
Dansé, traversé les prés  
Pour continuer  
Plus ivres encore  
Et le dos arraché  
Par les fils du barbelé

On avait  
Ri  
Fumé  
Et on s'était évanoui dans la nuit

Saut à pieds joints jusqu'au soleil

J'étais reçue  
Pour elles, et pour eux  
Les amis de la fête  
Ceux du bal  
Populaire  
Reçue comme on réussit  
Un examen difficile  
Pour moi :  
Mon nom sur la liste, la même  
Que Sartre,  
Que Beauvoir  
Et tous les autres  
Que je ne connaissais pas  
Bourdieu, Foucault  
Derrida  
L'accès  
Quelque part  
Comme dans les rêves de la petite fille  
D'une vie  
Bourgeoise  
Au milieu des gens  
Éléphants  
Qui parlent comme dans les livres  
Qui savent  
Et qui vivent  
Comme dans les films

Tous les enfants réunis  
Dans une seule salle de classe  
Un tableau blanc  
Un tableau noir  
Et la maîtresse qui court  
Entre les rangs  
Lit l'histoire  
Compte les billes  
Puis annonce  
Le quotient

On avait  
Levé le verre  
Chanté  
La chanson qui fait  
Lever le verre  
Celle  
Crasse  
Sur le cul de la bergère

Et ce soir-là  
Le goût du vin  
Des chansons sous la tonnelle  
D'été  
Les danses et même  
Les rires des amis  
Ce soir-là tout ça comme déjà  
Différent  
Pour celle revenue de la grande ville  
Qui avait pleuré et ri quand elle avait vu  
Son nom sur la liste  
Reçue  
La fille revenue  
Par le train, le métro  
Ses portes qui assomment  
Dévorent  
Ses portes qui écrasent les gens non habitués  
De la campagne  
Reçue  
La fille qui danse dans le goût presque neuf  
De la fête  
Du bois du plancher  
Celui du bal  
D'été  
Qui craque sous les pas

L'odeur du parquet  
De l'huile de lin  
Des albums dans les bacs en plastique  
La petite fille  
La tête penchée  
Les cheveux devant les yeux  
Qui regarde et qui sent  
L'objet dans ses doigts

C'était bien mérité  
La fête  
Quand même  
Fin d'une course effrénée

D'une vie  
Sans détours  
Et sans temps  
Avec tous ses manqués  
Les repas ratés  
Les sorties en famille  
Les moments partagés  
Ratés  
Les jours importants  
Ceux qu'il ne faut pas  
Manquer  
Les balades, les promenades  
Du dimanche  
L'été, les jours fériés  
Le petit matin  
Aussi  
Les souffrances des siens  
Celles qu'on aurait aimé voir  
Les regrets plus tard  
De n'avoir pas été  
Là  
Absorbée par les livres  
Les lignes écrites à la main  
Ne plus savoir  
Voir  
Ne plus entendre  
Rien  
Là, pourtant  
Au milieu des autres  
Des siens  
Sur la table de la cuisine  
Imposant le silence  
Des tyrans

Et la grand-mère  
Heureuse de la nouvelle  
- « On peut pas dire  
C'est pas volé  
Parce que fallait voir  
C'était pas faire semblant  
La petite  
Du matin jusqu'au soir  
La tête dans les livres  
Les yeux qui se plissent  
Et la santé qu'on abîme »

La grand-mère  
Qui se réjouit  
Sans vraiment comprendre la petite-fille  
Là

Au beau milieu du monde  
Qui se plante  
L'ordinateur sur la table  
Bien veiller à ne pas la déconcentrer  
Celle qui écrit  
Et qui lit  
Qui ne voit pas  
La maison qui brûle, la sœur qui hurle, la mère qui pleure  
Celle qui n'entend rien mais est là  
Au milieu du monde

La petite fille  
Première  
À la course  
Première  
Devant tous les enfants  
Et devant les garçons

J'avais réussi

J'allais faire  
De grandes études  
Grandes et belles  
Études  
Promise à un avenir  
*Brillant*  
Comme ils disent, à l'École  
Il est *brillant*  
Elle est *brillante*  
Et ça vous les suspend, là  
Au beau milieu d'un ciel  
Supérieurs  
Supérieures  
Inaccessibles  
Que vous courbez la tête tellement ça brille  
Vous éblouit  
De tant de génie  
Mot haï  
Aujourd'hui  
Vomi  
Comme j'ai vomi l'alcool, ce soir-là  
Après avoir fêté  
Mon nom sur la liste

Imiter  
En secret dans la chambre  
La maîtresse

La professeure  
De langue, de français  
Ses manières  
Ses gestes  
Le ton de sa voix  
Sa toux  
La façon  
De refermer le stylo  
L'odeur qui se dégage  
Du classeur  
Celle du papier  
Des amandes et du lait  
Sucré

Ces autres  
Qui cachent la vue de ma mère  
Qui empêchent de lire la liste, affichée dans le hall  
Je les reconnais  
Certains  
Soulagés de voir leur nom  
Et qui au fond  
S'y attendaient  
Ils étaient là  
Les jeunes hommes  
Dans les couloirs  
Parlaient trop près  
Quand j'attendais mon tour, devant la salle d'examen  
Les gars  
Obligés de venir me parler  
Chemise, veste ajustée  
Chaussures cirées  
Venir pour dire  
Expliquer, définir, revenir  
Sur ce qu'ils ont montré  
Aux jurés  
L'exercice de la raison à l'œuvre  
Restitué en direct  
À celle  
Qui écoute et se tait  
Dans son haut mal taillé :  
Et voilà comment  
Eux  
Encravatés, même  
Les pieds dans des souliers  
Immaculés  
Voilà comment  
Eux  
Ils ont *brillé*

Pas manqué  
Leur nom est là  
À côté du mien  
Il est là

Tout en haut

Odeur d'urine  
Sous la chaise  
De la petite fille qui n'ose pas  
Demander

Et les moqueries, plus tard  
D'un de ceux  
Qui ira au collège avec elle  
Puis rentrera au village  
Travailler au garage  
Du père

« - La fille qui s'était pissée dessus »

1#

- Du comté  
C'est ça qu'il vous faut  
Au goûter  
Du comté  
Vous avez même plus de muscles  
Plus de quoi  
Vous porter

/

- ça remonte à quand  
La dernière fois  
Que vous les avez eues ?

Ah oui, tant que ça ?

Et vous en voulez,  
Des enfants ?

Parce que là...

/

- Eh ben t'as pas grossi  
Hein ?  
Elle a pas grossi  
La petite  
Tellement maigre  
La radio  
On pourrait la lui faire au briquet

/

- Du sport  
Vous en faites beaucoup ?  
Ah non ?

Comme ça  
Vous êtes  
Comme ça  
Des fois  
Faut pas trop s'en poser  
Des questions

Pas de compétition ?  
Ah oui ?

Alors ça reviendra  
Ou pas  
Vous reviendrez quand vous en voudrez

Des enfants

/

- Je veux juste te dire que je m'inquiète  
Pour toi ;  
Que ton père se fait du souci,  
Voilà

## 2.

- « Il fait quoi  
Ton père ? »  
Oui parce que ta mère  
On s'en fout pas mal

On demande  
Souvent  
Facilement  
Pas pour l'enquête sociologique  
Pour les reconnaissances  
Potentielles  
Les aires d'exercice  
Du pouvoir  
- « Alors il fait quoi, ton père ?  
Diplomate  
Biologiste  
Chimiste  
Médecin ?  
Chef d'entreprise  
Chercheur, professeur  
Responsable  
De banque ?  
Ingénieur ?

De la politique ? »

- « Verrier »  
Ça fait artiste  
Ou artisan  
Comme la fois où mon professeur avait souri : « c'est bien, ça,  
verrier »  
« C'est un beau métier »  
Et mon rictus, gênée :  
« Euh  
Il fait pas des bijoux  
Pour des gens en vacances  
Il surveille des machines  
Qui font des bouteilles  
En verre »  
Et la gêne de l'autre  
Le visage qui se ferme  
Comme si vous aviez  
Perdu quelque chose  
Pas chercheur  
Ni diplomate

Aristocrate  
Ou rentier  
Pas même artiste,  
Mon père  
Mais verrier  
Verrier  
Ça tait  
Ce que ça dit

Mon père  
À moi  
Ancien copilote  
De rallye automobile  
(Ça faisait rêver les copains  
À l'école)  
Surveillance  
Des machines  
Celles qui emballent le café  
Dans l'usine, la même  
Que sa mère avant lui  
Et aussi  
Des machines qui coulent des bouteilles :  
Ouvrier spécialisé  
Mon père  
À moi

Mais ça,  
Ça se dit pas  
Ça se tait

Pourtant  
Ça vaut pas moins  
Mais c'est comme ça  
Ce sont les autres qui décident  
Et qui la dictent  
La loi

Goujons  
Gardons  
Carpes  
Koi  
Alevins  
Brèmes  
Ablettes  
Perches  
Soleil  
Et poissons chats  
Qu'on tue à chaque fois

Pas militaire non plus  
Mon père  
Dur pourtant  
Mais pas militaire, pas  
De grands voyages  
De déménagements  
Pas de direction  
De fondation  
Pas de relation  
Dans la vie de mon père  
Mais  
Des voitures  
Des carpes, des silures

La petite fille, concentrée  
Qui apprend à mettre le fil  
Les plombs  
Et, tout au bout  
L'hameçon

- « Et la musique ? »  
Deuxième question  
Après la profession du père  
« Elle joue quoi ?  
Piano, violon ?  
Guitare ou contrebasse ?  
Flûte  
Traversière ?

Ah non ?  
Pas envie ?  
Pas le temps ?  
Ah oui ? »

Ça incommode  
La fille qui se tait  
Ne joue pas  
Ne connaît pas  
La musique  
Est-elle  
Paresseuse ?  
Pas suffisamment  
Curieuse ?  
Je me demande :  
C'est quoi le problème avec moi ?

Elles  
Pianistes  
Et violonistes  
Ou guitaristes  
Chanteuses  
Lyriques  
Soufflent dans des tubes  
Avec la grâce des filles riches  
Toutes  
Belles  
Minces comme des fils  
Avec des lunettes  
Rondes  
Des fronts  
Hauts  
Et presque pas de sourcils  
Celle, fille du diplomate  
Libanais,  
La peau transparente  
Et les cheveux qui doivent sentir bon  
Le café  
Des robes extravagantes  
Et un pas si  
Assuré  
Belle comme on aime  
Y penser

La petite fille  
Fière  
De ses trophées  
Comme les héros de son père  
La coupe  
Bleue  
Dans la salle à manger  
La verte à côté  
Celles qui couronnent  
Les exploits de la petite fille  
À la pêche à la ligne

- « Pas de  
Danse classique ?  
Vraiment ?  
Ta démarche  
Élégante  
Et ton port de tête  
J'ai cru  
...  
Comment ça se fait ? »

Mon corps de prolétaire  
Travaillé pour leur plaisir

- « Et la foi ? »  
Quatrième question  
Quand on veut faire mine  
Qu'on s'intéresse à toi  
« Juive, catholique  
Protestante ?  
Crise  
Mystique ?  
Athéiste forcenée  
Après avoir confronté  
La divinité ? »

Chose qu'on apprend  
Quand on fait partie des murs  
Ces murs  
Gris  
Qui vous écrasent  
Ici  
On a toujours à voir  
À faire  
Avec Dieu  
On l'aime  
On le rejette  
Mais on a tous  
Dans sa commode  
Les cadeaux  
De communion  
La Bible  
Dessinée, illustrée  
Les gosses qui sautent  
Rouge, bleu, jaune  
Les ballons  
Celle qui dit que la vie  
Que ta vie  
C'est de l'or  
La Bible en trois  
Quatre exemplaires  
Qu'on l'aime ou le déteste  
Il y a toujours à faire  
À voir avec Dieu

La petite fille qui demande  
À la sortie  
De l'école du village

- « Où vont les autres  
Maman ? »  
- « Au *catéchisme* »  
Mot mystérieux  
Qui dit l'endroit de la fête  
Après l'école  
Des retrouvailles des autres enfants  
*Le caté*  
On en parle  
Dans la classe  
La cour de récré  
La petite fille qui semble avoir manqué  
Des jeux, être exclue  
Des secrets  
- « Maman,  
Qu'est-ce qu'on y fait ? »

- Vous êtes perfectionniste  
N'est-ce pas ?  
Bonne à l'école  
Tout ça  
Vous aimez  
La solitude  
Le sport, même  
Je crois ?

Vous voyez, c'est comme si  
Je vous connaissais  
Déjà  
Profil type  
Le désir de maîtrise  
Puis encore le contrôle  
De soi

/

- Disparaître  
C'est ça que vous voulez,  
Pas vrai ?

/

- Vous viendrez le jour,  
D'abord  
Pour un suivi  
Les activités  
Pour parler  
(Vous n'êtes pas très causante  
Je vois ?)  
Et puis on avisera  
Si les choses s'arrangent  
Si vous prenez des forces  
Et cetera

/

- Tracez  
Vos contours  
Sur la feuille  
Choisissez  
La couleur  
L'épaisseur  
Et tracez vos contours  
Sur la feuille

/

- Seule ?  
Vous vous sentez  
Seule ?  
Personne  
À qui parler ?

/

- Ou alors  
Qu'on la regarde  
La fille  
Discrète  
Parfaite  
Sous tous rapports  
La fille qui réussit  
Sa vie ?  
Une manière  
À elle  
Puis à d'autres  
Comme elle  
De se faire entendre  
Quand on ne sait pas  
Parler ?

### 3.

Une chose qui m'a surprise  
Très vite  
C'est la manière dont les gens  
D'une même famille  
Le père, la mère,  
Se parlent  
Se respectent  
Comme des inconnus  
S'écoutent  
Sont attentifs  
Et attentives  
L'un à l'autre  
Cette forme  
De gentillesse, de politesse  
Des gens qui pourtant se connaissent  
Si bien  
- Est-ce que tu as froid ?  
- Oh, pardon, je t'ai coupé  
Tu étais en train  
De parler  
- Veux tu  
Mon gilet ?  
- Je ne voulais surtout pas  
T'offenser  
- Tu veux qu'on échange ?  
C'est mon tour  
À la vaisselle

Autre chose  
Encore :  
Quand ils parlent de leur génitrice  
Ou de celle de leur mère  
Ils disent « maman » et « grand-maman »  
« Hier maman m'a dit... », « c'est grand maman qui m'a appris »  
Ça m'étonne, presque  
Ça me gêne  
C'est ta mère  
Pas la mienne

La mère qui rit et se moque  
De la petite fille qui rêve  
De devenir  
Un jour  
Coiffeuse

- « Parce que toi  
Tu peux mieux que ça »  
Mieux ? Il y a pas mieux  
Que le ciseau cranté dans les cheveux

Il y a d'abord la fille  
Blonde  
Jeune  
Brillante  
Presque amie  
Pour qui je suis  
Je représente  
Le quota populaire  
M'emmène  
Chez sa grand-mère  
Ses œuvres de charité  
Et les soirées philo, dans le salon  
Données par le neveu, Professeur au collège de France  
- « Alors comme ça  
Il est mécano  
Votre père ? »  
Dit le grand-père  
- « Il aime bien ça  
Les voitures ? »  
(Pourquoi on s'inquiète comme ça  
De ce qu'aime mon père ?)  
Rencontrés  
Dans un rallye, la grand-mère et le grand-père  
(Pas celui des voitures  
Pas celui de mon père)  
Amoureux encore  
Le petit déjeuner au lit  
Depuis la lune de miel  
La grand-mère  
Aux petits soins  
Pour le papi qui oublie  
- « Alors comme ça  
Il est mécano, votre père ? »  
Encore une fois

Et la petite fille  
À qui on répète  
Le père, la mère  
Tu gagneras  
De l'argent  
Par toi-même  
Travailleras  
Dur s'il le faut

Et jamais ne seras dépendante  
D'un homme  
Jamais

Et un beau jour  
La jeune fille blonde  
Brillante  
S'était fiancée  
Dans la salle de bal  
Du château familial  
Et autour d'elle  
Les amis

- « Rohmer, tu connais pas ?  
La nuit chez Maud  
Pascal  
Tout ça ?  
Le genou de Claire »  
Puis toutes ces affaires

- « Ah, la valse, tu dances pas ?  
...  
Tu veux à nouveau  
Du champagne ? »

Et, au petit matin,  
Suspendu :  
Le duc  
En pied  
Avec ses gants dans la main  
Blancs  
Froissés  
Et ses collants roses  
Ridicules  
Dans ses chaussons dorés  
La toile de maître  
La fierté de l'ancêtre  
Pour ne pas oublier  
Qui vous êtes  
Et d'où vous venez

Voilà ce soir-là  
Sous les yeux de l'aïeul  
La jeune fille  
Celle tout en haut  
Tout en haut de la liste  
La jeune fille  
S'était fiancée

Et il y a celle  
Presque amie, elle aussi  
Qui vous dit  
Comme ça  
Comme on dit  
Bonjour, ça va ?  
- « Non mais toi  
C'est pas pareil  
Il y a jamais eu de livres  
Chez toi »

Parce que pour elle  
Les romans  
Les polars  
De ma mère  
Les livres sur l'histoire  
L'Égypte  
Qui la fascine depuis toute petite  
Tout ça  
Ça n'existe pas

Il y a  
Ce qui existe  
Et ce qui n'existe pas

Ma mère  
N'existe pas

Et puis il y a  
Encore  
Le cynisme  
Implacable  
De ceux qui ont versé dans l'athéisme  
Jeunes hommes  
Bourgeois  
Philosophes  
Qui humilient le monde  
La vie, à coups de marteau  
Se prennent pour  
Nietzsche  
Bataille  
Parce qu'ils ont lu Artaud  
N'aiment pas  
Les femmes  
Se moquent  
Des pauvres  
Ces hommes jeunes  
Bourgeois

En bande  
Qui détruisent tout sur leur passage  
Ils ont leur place  
Entre les murs  
Gris  
De l'École  
C'est là qu'on le cultive  
L'esprit dégénéré de l'élite qui n'a plus rien  
À prouver

Et la petite fille  
À qui la mamie  
Dit  
Qu'elle aurait aimé  
L'école  
Les études  
Qu'elle avait  
Les capacités  
La volonté  
Et le goût du travail  
Et puis  
Qu'elle a pas pu  
Qu'on avait décidé  
Pour elle  
La ferme, les bêtes  
Et la vie qu'elle a eue

Et puis  
Au beau milieu du gris des murs  
Il y a celui qu'on rencontre  
À la bibliothèque de l'école  
Différent  
Plus vivant  
Celui qui vous apprend  
L'assurance  
Celle des corps  
Du sien  
Et du vôtre  
Il y a quelque chose  
Comme ça  
Dans cet endroit  
Ça existe  
Ici  
La facilité d'être  
Facile  
D'avoir un corps  
Tout ce qui vous semble insurmontable  
Tellement facile

Facile  
Dans sa bouche  
Le plaisir  
Les morceaux de chair  
Les membranes  
Vulve, clitoris  
Vagin, verge  
Pénis  
Facile  
Entre ses lèvres  
Ses doigts  
Cet autre  
Son pull aux mailles épaisses  
Semblables aux vêtements  
Que portent les miens  
Qui sentent la fumée de bois  
L'humidité  
La bouse des vaches  
Cet autre  
Pas si étranger, en apparence  
Immédiatement ami  
Ou détaché du clan  
Des ennemis  
Parce qu'il a grandi  
Entre Paris et un village agricole  
Dans une maison humide chauffée avec le bois  
Des forêts  
Le charme des vieilles pierres, et de l'histoire qu'elle porte entre ses poutres  
La maison secondaire choisie  
Avec goût, celui des gens  
Distingués  
Semblable à celle  
De mes grands-parents  
Paysans  
Moins confortable, plus *dans son jus*  
Celle qui fera l'héritage  
Bourgeois

Cet autre  
Ami, amant  
Qui me dira un jour  
Pour me rassurer  
Anéantir l'inquiétude de celle  
Qui n'a pas vu l'Orient, les Amériques  
Pas traversé l'Atlantique  
À peine connu  
Paris  
Qui ne porte pas avec elle les charmes des contrées  
Lointaines  
Les récits, les odeurs, les cheveux lourds et noirs

Les tresses  
Des poèmes  
Qu'elle est plus exotique  
À ses yeux  
Que la fille du diplomate  
Libanais  
Que la jeune Kurde  
Que la fille à l'accent  
Espagnol  
Celle qui parle  
Italien, russe

Chambéon  
Et la plaine céréalière  
Plus exotique que Moscou  
Beyrouth  
Milan ou Téhéran

Le papi qui hisse la vierge  
Tout en haut de la montagne  
Avec les hommes  
De la famille  
Les amis

La vierge  
Stoïque  
Qui regarde vers la plaine  
Des étoiles dans les cheveux

- Vous les retrouverez  
Un jour  
Elles reviendront  
Elles reviennent toujours  
Même que vous regretterez  
Les années sans  
Enfin, c'est pas prêt d'arriver  
Pour l'instant

/

- Vous écrivez :  
*Mon corps en vrac*  
Est-ce que vous pouvez  
Nous expliquer ?

/

- Vous devez les prendre  
Les avaler  
Les cachets  
C'est pour votre bien  
Votre santé  
Vous rechignez ?  
Peur ?  
Pas envie ?  
Pas confiance?

Faudrait savoir  
Décider  
Vous voulez ou pas  
Vous soigner ?

/

DUPHASTON - Conditions  
D'administration

Deux comprimés par jour  
Pendant 9 jours  
En deux prises espacées  
De 21 jours

Informations à connaître  
Avant de prendre le médicament

Les THS comportent certains risques  
Dont vous et votre médecin devez  
Tenir compte  
Un examen clinique sera effectué  
Avant prescription, incluant un examen

De vos seins  
Et un examen  
Pelvien  
Ce médicament  
Comporte certains effets  
Indésirés :  
Hyperplasie endométriale  
Cancer de l'endomètre  
Cancer du sein  
Et ovarien  
Caillots sanguins  
Accident vasculaire cérébral  
Crise  
Cardiaque.  
Si vous avez des maux de tête  
Sévères  
Inexpliqués  
Ou une migraine  
Consultez  
Immédiatement  
Un médecin.

#### 4.

C'est pas rien  
D'être là  
La chance  
Ça s'appelle  
Mieux :  
Le mérite  
Ce qu'on dit  
Tu rentres là  
Ton tout petit nom  
Tout en bas  
Et l'argent qui tombe  
Tous les mois  
Tu as bien travaillé  
Bien vu tes autres crever  
Bien ratées, les vacances à la mer, les veillées  
Bien assumé tes lendemains de soirée  
Tu savais ce que tu voulais  
Tu l'as eu  
Tu peux être  
Heureuse  
Heureuse et fière  
De toi  
Rappelle-toi  
Qu'il y en a d'autres  
Des comme toi  
Puis des pauvres  
Des plus mal lotis  
D'autres dans la misère  
D'autres de la colère  
Qui la voudraient bien

Ta place

On dit  
Méritocratie  
Donne la chance  
À celles  
Et à ceux  
Comme moi  
À ces gens que personne  
Ne connaît  
De pouvoir  
Côtoyer, approcher  
Toucher même

L'élite  
La chance  
Les petits qui rencontrent  
Les grands

Rencontrent  
Et puis c'est tout  
Ne s'en mêlent pas  
Vraiment

Alors on se promène  
Au milieu des autres  
Comme si de rien  
La fille du diplomate libanais  
La petite fille  
De l'historien célèbre  
Le neveu  
Du philosophe qu'on étudie à l'École  
Et tous les autres  
Et toutes les autres  
Encore  
Et on se tait  
Quand on ne comprend pas  
Comment s'y prendre  
De quoi ça parle  
À la sortie du spectacle  
Dans la queue de la cantine  
Ça parle bien  
Avec des références, des mots compliqués  
Des noms  
Savants  
Et plus tard,  
Le soir même, peut-être  
Se rendre compte  
Qu'on avait compris  
Bien sûr  
Que c'était simple  
Le soir même  
S'en vouloir déjà  
Prendre ses doigts  
Entre ses dents  
Regretter  
Le mutisme  
Lâche, celui  
Qui trahit la bêtise  
Vous trahit  
La fille-carpe  
Truite, trop bête pour être instruite  
S'installer

Rapidement  
Dans le rôle de la *fil*le  
Qui figure  
Se plante et se tait

- « Tu souris trop »  
On me dit  
Cacher  
L'ignorance  
Dissimuler  
Le manque  
D'assurance  
La bêtise  
L'absence  
De curiosité  
De génie  
Et de vivacité  
D'esprit  
Dans un sourire  
Celui de celle qui n'a pas compris  
Ou trop tard  
Où elle mettait les pieds

Le père qui gobe  
Rapidement, nerveusement  
Les bonbons, les sucreries  
Avale par poignées  
Les pastilles Vichy, et oublie d'en laisser  
À la petite fille

J'ai appris  
À me fondre  
Dans le décor  
Je me suis confondue  
Au point  
De ne plus pouvoir être discernée  
À peine visible  
Les contours  
Flous  
Infiniment  
Flous  
Et le corps  
Tailladé  
Dans la chair à grands traits  
Pour épouser  
Le monde des autres  
Celle

Qui ne savait plus qui elle était  
D'où elle venait  
Ce en quoi  
Elle croyait  
Ni les figures d'autorité  
Auxquelles se référer

Les mêmes films  
En boucle sur la télé  
Cendrillon  
Titanic, Rose  
Celles  
Qu'on regarde  
Sans écouter  
Ou qui se taisent  
Pour ne pas gêner

Parce que la petite fille sait que dans leur  
tête  
Il y a des choses  
Qui pourraient heurter

J'ai appris  
Aussi  
Le cinéma étranger  
D'art  
Et d'essai  
Les films russes  
La cuisine japonaise, chinoise même  
Le béaba  
Tout ce qu'on ne m'a pas  
Inculqué  
Dans ce monde où on ne m'a pas appris  
À danser  
La musique  
Ni même  
À regarder  
Où tout semble avoir été  
Manqué  
Mon monde à moi  
Celui  
D'où je viens  
(Et on oublie comme ça  
La mère qui s'est sacrifiée  
Le temps pris sur le travail  
Pour lire les histoires, jouer dessiner  
Tout ce que la mère a fait  
A montré

Et qui a rendu possible  
Ce qui est arrivé  
Ce qu'on est  
Devenue  
La mère qui a tant donné  
Aimé  
Comme elle a pu  
Tout ce qu'on a oublié quand on est entrée  
Et que les autres ont décidé  
De la valeur des choses)

Et puis  
J'ai aimé  
Entre ces murs  
Ri  
J'ai rêvé  
En faire partie  
Je me suis sentie  
Privilégiée  
Entrée  
Dans un monde  
Nouveau  
Inédit  
J'ai  
Fait la fête  
Les confettis  
Dansé  
L'amour  
Gâché  
De l'argent  
Mangé  
Des pâtisseries  
J'ai vécu  
J'y ai cru  
Je les ai méprisés  
Les autres  
Les miens  
Le monde  
D'avant  
Moins beau  
Intelligent  
Moins élégant  
J'en ai été  
Un peu  
De ces gens

Ceux que la petite fille imaginait  
Autrement

Et quand je reviens  
Parmi les miens,  
Ceux que je ne connais pas  
Mais qui font partie  
Faisaient partie  
De ma vie  
On me confond  
Avec elles  
On me dit  
- « Bourgeoise »  
Et me voilà flattée  
Et quand je dis  
L'École  
Reçue  
Les autres  
Ceux des miens ou presque miens  
Qui la connaissent  
L'École  
Son nom qui brille, mais n'en sont pas  
N'ont pas  
Leur nom sur la liste  
Ces autres  
Me regardent et courbent la tête  
À chaque fois  
Impressionnés  
Presque gênés  
D'être pris sur le fait  
Possible  
De la bêtise

Moi  
La fille aux seins plats  
Et le pouvoir  
Nouvellement acquis  
De faire naître la honte  
Chez les miens

La petite fille, la télé  
Rose  
DeWitt Bukater  
Sur le pont  
Prête à sauter  
Et le paquebot qui coule  
Au milieu des cris  
Et des chants  
Des nantis

4#

*Et puis un jour  
Un jour de canicule  
Un jour de vent, de sable  
Un jour de grand retour  
  
Le sang sur mes cuisses*

## 5.

Je cherche ma mère  
Dans les couloirs de l'École  
Identiques  
Derrière chaque porte  
Des gens étranges  
La tête peinte  
En gris  
Et qui me dévisagent  
Parlent une langue  
Étrange  
Qui ne m'est pas adressée  
« Ma mère, ma mère »  
Je crie  
On ne veut pas me la donner  
J'ai peur et j'ai mal  
Je veux ma mère  
Manque  
Mal  
Peur  
Encore, ma mère

Rendez-la moi

Réveil trempé  
Les draps, l'oreiller  
Cauchemar

Et dans un sommeil  
À demi  
Je pense :

Il faudrait tout brûler pour la retrouver

Les gravats  
Des murs gris au réveil  
Et la question qui hante

Où sont passés les miens ?

Ma mère ?  
Mes grands-parents ?  
Ma sœur  
Mon père ?

Mes amis  
Du lycée ?

Que reste-t-il  
Encore  
De ce que j'ai été ?  
De ce que sont ces autres que j'ai quittés ?  
Comment  
Les retrouver ?  
Il y a tout  
Ce que j'ai oublié  
Les mots  
Ceux que j'ai appris  
Et ceux qu'ils ont chassés  
Comment  
Les retrouver ?

Il faudrait faire  
Tomber les murs  
Entrer les miens  
Par  
Effraction  
Infiltrer  
Ce monde qui se reproduit sans relâche  
Avec ses exceptions pour légitimation  
L'infiltrer  
Comme s'infiltré l'eau dans le paquebot  
Il faudrait faire  
Manger  
Les paysans, les ouvriers, les infirmières  
Sur la pelouse des privilégiés  
Les faire  
Danser, au gala, à Noël  
Au milieu des paillettes  
Des confettis  
Leur faire goûter  
Au monde  
Qui brille

Il faudrait  
Choquer  
Des habitudes  
Mêler  
Des habitus

Bâtir des ponts  
Rallier les rives

Et trouver sa place  
Quelque part, à l'embouchure

Dans l'estuaire  
Là où les poissons, les mammifères  
Se retrouvent  
Comme dans la mer

Et puis je pense  
L'École  
L'élite  
Les postes  
De pouvoir  
Les tentatives pour rattraper  
Le retard  
Tout ça, le savoir :  
Pas une erreur  
Pas  
Une injustice  
Mais  
Une revanche  
Celle  
D'une lignée  
Méprisée  
Tout ça  
Comme le désir exaucé  
Des femmes à qui je dois  
La vie  
La curiosité  
L'amour de l'école  
Des maîtres  
Des maîtresses  
Et la peur de rater  
Mon histoire  
Et celle des femmes  
Mes autres  
Qui la portent  
La revanche  
De ma grand-mère  
Des femmes avant elle  
Autour d'elle  
La revanche  
De celles qui ont dû  
Rester  
De toutes celles qui n'ont pas pu  
Partir  
La revanche, aussi  
De mon père  
Qui a toujours  
Haï  
« Les intellectuels »  
Violence contre violence  
Rejet contre rejet

Et l'incompréhension qui les soutient  
Revanche, pas vengeance  
Incursion là où on fait tache, où on sonne  
Faux

Rappeler  
Qu'on existe  
Qu'ils existent  
Et qu'on est prêts  
Cette fois-ci  
Légitimes  
À prendre la place  
Qu'on n'a plus peur  
De mal se tenir  
Ou de ne pas savoir quoi dire

## ÉPILOGUE

Finalemment  
Ce qu'il restera de tout ça  
Dans la poussière  
Grise  
Des murs effondrés  
Dans la mémoire  
De la fiche  
Mon nom  
Des autres qui sont là  
Ce qu'il restera  
De tout ça  
C'est ma mère  
Qui m'a prise dans ses bras

Marcos Caramés-Blanco

# Gloria Gloria



*éditions* THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction éditoriale : Pierre Banos.

« Afin de résister à la destruction, la haine de soi ou le désespoir à vie, nous devons nous débarrasser de la condition de méprisée, de la peur de devenir le *ils* dont ils parlent avec tant de dédain, refuser les mythes mensongers et les morales faciles, et nous voir nous-mêmes comme des êtres humains – avec nos défauts – et extraordinaires. Nous toutes, extraordinaires. »

**Dorothy Allison, *Peau*, traduit par Nicolas Milon, 1999**

© 2023, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-896-5 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : CCO padreoscar.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Gloria Gloria*, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD ([www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)).

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Ouvrage publié avec le soutien du dispositif d'insertion professionnelle de l'Ensatt et du Centre national du livre.

## Personnages

GLORIA est une femme.

RITA est sa meilleure amie.

JOSÉ est son mec.

PAULE est sa patronne.

MARINE LE PEN est une personnalité politique fasciste d'extrême droite.

SERVEUSE est un métier.

QUIDAM est un homme inconnu.

CONDUCTEUR est une fonction.

*Les passages centrés et en italique sont un ralenti.*

*c'est un jour*

*sans raison apparente*

*qu'en sortant de chez elle*

*il fait nuit*

## Playlist

DANIEL BALAVOINE, *Aimer est plus fort que d'être aimé* (1985)

LOU REED, *Perfect Day* (1972)

AYA NAKAMURA, *Djadja* (2018)

BRITNEY SPEARS, *Work Bitch* (2013)

LYDIA LUNCH, *Atomic Bongos* (1980)

ARCA & ROSALÍA, *KLK* (2020)

PNL, *À l'Ammoniaque* (2018)

PATTI SMITH, *Gloria: In Excelsis Deo* (1975)

RITA. - C'est là, là, tout de suite, tout à l'heure.

*silence*

C'est la journée d'hier. C'est maintenant.

C'est hier.

Aujourd'hui c'est hier. D'hier *silence* que je parle.

Aujourd'hui c'est d'hier que je parle.

*silence*

T'es rentrée chez moi comme une tempête, t'avais l'air complètement tarée, complètement, complètement tarée, d'un coup tu débarques, tu frappes à la porte, j'ouvre, toi tu transpires comme une dingue, c'est un truc de malade ton maquillage coule de partout tu fais peur à voir, c'est marrant on dirait que t'as mis les doigts dans la prise ou quelque chose, t'es rouge tomate, des poils ont repoussé sur tout ton visage, au début j'ai cru que tu pleurais mais je crois que j'ai eu une hallu ou je sais pas parce que normalement tu pleures jamais, jamais, jamais, tu pleures jamais, alors là je te prends dans mes bras et tu me demandes si tu peux dormir à la maison alors évidemment je dis oui, bien sûr que tu peux dormir à la maison ça va pas, bien sûr que tu peux dormir là, bien sûr, donc tu rentres chez moi, tu poses tes affaires et là tu prends une douche et ensuite on fait un gros gâteau au chocolat méga fondant qu'on bouffe comme des cochonnes devant la télé toutes les deux, on rajoute trois tonnes de chantilly et puis, bon, je sais pas, on dit pas grand-chose, on suit ce qui se passe à la télé et là tu *silence* non rien, rien, rien rien, rien *silence* bon ma Gloria je vais pas tourner autour du pot pendant trente ans en fait, je veux juste comprendre, en fait je sais pas je veux juste comprendre comment ça se passe en fait, comment tu marches en fait, je sais pas, je vais peut-être jamais comprendre, peut-être c'est vrai, mais bon j'aimerais bien je sais pas comme ça si à la fin je comprends toujours pas je lâche l'affaire, je sais pas, j'irai me promener, je boirai un coup, je sais pas, j'irai faire les courses, je penserai à autre chose, je sais pas, je vais peut-être me planter dans mon truc là, mais là maintenant j'ai envie de retracer le parcours pour trouver le truc que je comprends pas en fait, le fil que j'ai perdu, je sais pas à chaque fois que je perds un truc tu me dis de retracer le parcours, et du coup là je vois pas quoi faire d'autre, je sais pas, une prière à saint Antoine, je vois pas, enfin, bon, non je sais pas, je sais plus, je t'avoue que je suis paumée là, enfin je sais pas en fait, je sais pas, c'est simple Gloria,

je veux juste comprendre comment tu marches en fait, comment tu fonctionnes en fait, parce que je croyais que je savais, et *silence* je sais pas, enfin je veux juste comprendre, c'est tout, c'est pas grand-chose, je veux juste savoir si j'ai rêvé *silence* ou si c'était vrai, parce que bon peut-être que j'ai fumé en fait, peut-être que j'ai - *silence* putain j'ai l'impression que tout est faux, *silence* tout est complètement faux, *silence* que cette journée est un cauchemar, ou un rêve, oui, je crois que c'est - c'est - un rêve, un rêve *silence* hyperréaliste, oui, un rêve *silence* c'est ça, un rêve *silence* enfin j'en sais rien, je sais pas -

*long silence*

Gloria ?

*long silence*

Bon...

*silence*

J'y vais alors.

C'est parti.

Je vais être précise et puis voilà.

*silence*

J'ai qu'à être précise et puis c'est tout.

*long silence*

Bon...

*silence*

Allez.

*c'est un jour  
sans raison apparente  
qu'en sortant de chez elle  
il fait nuit  
elle avait pris avec elle son reste de javel  
sur le retour du travail  
bouteille fermée  
c'est l'hiver  
il est tard le soir  
elle fait une ligne de containers à ordures devant sa maison  
il fait froid  
il y en a six  
elle les colle  
tousjours pressée  
elle ouvre un à un les containers  
il y a de la neige  
elle sort de son sac à main du papier journal  
il est tard la nuit  
le sol est gelé  
elle fait de grandes boules de journal  
elle ne voit pas grand-chose  
elle les fourre dans les containers  
elle sort de son sac à main un flacon d'alcool à désinfecter  
un pas*

RITA.- Ta journée, Gloria, c'est d'abord, chaque jour, un matin de long silence.

L'horloge tourne.  
5 h 30 du matin.

Les choses se passent dans le même ordre que tous les jours, dans le même sens que tous les jours et dans le même silence que tous les jours.

Il y a ce long silence.

*long silence*

Et soudain, le réveil sonne.

RFM.

José n'entend rien.

Sommeil lourd, il dit tout le temps.

Sommeil lourd.

Ta morning routine commence comme ça.

5 h 31.

Tu ouvres les yeux.

Tu plies la nuque, lèves la tête, écoutes.

Tu te mets assise.

Courbatures.

Regard vers José qui dort.

Tu écoutes la chanson qui passe à la radio jusqu'à la fin.

L'AMOUR TE PORTE DANS TES  
EFFORTS<sup>1</sup>

Balavoine.

5 h 35.

Fin de la chanson.

Tu tends le bras droit, éteins le radioreveil, gardes le bras tendu, attrapes tabac, feuilles, filtres sur la table de nuit.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles.

Soupir de soulagement.

1. Daniel Balavoine, « Aimer est plus fort que d'être aimé », *Sauver l'amour*, 1985.

Tu fredonnes.

*AIMER EST PLUS FORT QUE D'ÊTRE  
AIMÉE*

5 h 45.

Tu sors du lit.

Courbatures aux jambes.

Tu marches très lentement vers la cuisine, lances un café, vas aux toilettes, lèves ta chemise de nuit, baisses ta culotte, t'assois sur la cuvette, urines, te relèves, remets ta culotte, baisses ta chemise de nuit, retournes à la cuisine.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles.

Soupir de soulagement.

5 h 55.

Le café est prêt.

Tu te sers.

Deux sucres.

Tu sors deux biscottes directement du paquet, les trempe dans le café, les manges.

Tu esquisses un sourire.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles.

Tu tousses.

Soupir de soulagement.

6 h 00.

Tu te déplaces lentement vers la salle de bains.

Tu te pèses.

Tu prends une douche très rapide, te rases les aisselles et les jambes.

Tu sors de la douche.

Tu touches tes joues, ouvres le tiroir, sors une crème dépilatoire pour visage.

Tu l'appliques.

Tu attends.

Tu te regardes dans le miroir, enlèves la crème et les poils.

Soupir de soulagement.

6 h 20.

Tu vas dans la chambre, retires ta culotte et ta chemise de nuit, attrapes de quoi te vêtir dans l'armoire, commences à t'habiller, enfiles un tee-shirt manches longues noir, t'arrêtes, passes une culotte, passes un collant, enfiles une jupe en rentrant le ventre, retiens ta respiration, retiens bien, boutonnes la jupe, soupire de soulagement.

Tu te plies légèrement en deux.

Douleurs au ventre.

Tu rentres le tee-shirt dans la jupe, prends un doliprane, un antidépresseur, des hormones, tousses.

Soupir.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles.

Tu tousses encore.

Soupir.

6 h 30.

Tu retournes aux toilettes, mets une nouvelle serviette hygiénique, sors.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles.

Soupir.

6 h 40.

Tu retournes, encore, dans la salle de bains, te brosses les dents, sors le maquillage, te regardes dans le miroir, ris.

Tu ris encore, un peu plus fort, t'asperges le visage d'eau, te sèches en tâtonnant doucement, appliques le fond de teint sur ton visage, te regardes dans le miroir, te masses les joues, te masses le front, les tempes, respire profondément.

Soupir d'apaisement.

Fond de teint sur le cou et le décolleté.

Soupir de soulagement.

Tu mets de l'anticernes, puis du blush, bien rose, tu souris, attrapes un crayon noir, te dessines des sourcils à traits marqués, te redessines le visage, fard à paupières, bleu nuit, eye-liner, tu agis très rapidement mais avec minutie, mascara, bien partout, deuxième couche, bien partout, highlighter, pour la lumière, baume à lèvres, pour hydrater, rouge à lèvres, bien rouge, gloss, pour briller.

Tu t'observes.  
Tu expires.  
C'est la fin du maquillage.  
Tu pousses un grand soupir de soulagement.  
Tu t'enroules une.  
Tu te la grilles devant le miroir.  
Soupir de soulagement, encore.  
Tu prends du parfum, t'asperges le cou, asperges la pièce, les poignets, lances un regard vers la porte - la culotte.  
Long soupir.

6 h 55.

Tu entres dans la chambre.  
Tu dis tes premiers mots de la journée.

GLORIA.- José réveille-toi.  
*long silence*

C'est l'heure.

*silence*

José? Jojo?

*silence*

José?

JOSÉ.- Oui?

GLORIA.- C'est l'heure. Réveille-toi.

JOSÉ.- Mmmmm. Rrrrr. Ppppp. Xxxxx. Rrrrr. Zzzzz.  
*silence*

GLORIA.- Ho.

JOSÉ.- Oui?

GLORIA.- Réveille-toi.

*silence*

HOOOOOOOOOOOO.

JOSÉ.- Oui?

GLORIA.- RÉVEILLE-TOI PUTAIN.

*silence*

HOOOOOOO HÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉ HOOOOOOOOOOOO.

*silence*

HO.

*silence*

TOUS LES JOURS PUTAIN.

*silence*

HO RÉVEILLE-TOI PUTAIN DE MERDE tous les jours tous les jours tous les jours TOUS tu me fais la même là tu me fais la même tu me dis de te réveiller *réveille-moi réveille-moi réveille-moi s'il te plaît blabla* ET TOUS les matins c'est pareil sérieux tu me fais chier HO TU ME FAIS CHIER RÉVEILLE-TOI RÉVEILLE-TOI RÉVEILLE-TOI RÉVEILLE-TOI SAC À MERDE.

JOSÉ.- Je suis debout. Je suis debout.

GLORIA.- Tu crois que ça me fait plaisir de gueuler là comme ça à peine levée là à peine -

*silence*

PUTAIN DEBOUT CONNARD.

JOSÉ.- Ça va ça va ça va ça va ça va ça va.

GLORIA.- Non ça va pas non. Tu saoules.

RITA.- Il te fait un câlin.

Tu le repousses légèrement.

JOSÉ.- Viens là.

RITA.- Il commence à te toucher.

Tu dois trouver une excuse.

GLORIA.- J'ai mes règles José.

JOSÉ.- T'es crade.

RITA.- Il se lève, s'habille, va aux toilettes, pisse la porte ouverte, sort des toilettes, se dirige vers la cuisine, s'assoit sur une chaise. Toi tu le suis, lui sers un café, t'en prends un autre.

GLORIA.- T'as un entretien aujourd'hui ?

*silence*

Je te parle.

JOSÉ.- Quoi ?

GLORIA.- T'as un entretien aujourd'hui ?

*silence*

Allô ?

*silence*

Y a quelqu'un ?

JOSÉ.- Lâche-moi les couilles tu veux ?

RITA.- Il engloutit le café puis part au café boire un autre café.

Long silence et grand soupir.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles.

7 h 10.

Tu allumes la télévision.

Télématin.

Tu disposes sur la table basse tous tes vernis à ongles, en choisis un après longue hésitation entre deux, l'applique assez mal sur tes ongles même si tu t'appliques.

À la télévision, Marine Le Pen.

MARINE LE PEN.- La France n'est pas un hôtel.

GLORIA.- T'es marrante Marine.

RITA.- Pendant que tu discutes avec elle, tu mets du vernis partout.

MARINE LE PEN.- L'État a le droit de choisir qui vient... et qui reste chez lui.

RITA.- Vernis sur la table.

GLORIA.- La France ça c'est clair c'est pas un hôtel ça non.

RITA.- Vernis sur les bords.

MARINE LE PEN.- Un étranger... qui représente un danger...

RITA.- Vernis sur les doigts.

GLORIA.- Un hôtel elle a fumé elle.

RITA.- Vernis sur les habits.

MARINE LE PEN.- ... quel qu'il soit...

RITA.- Vernis sur le nez.

GLORIA.- Ça c'est clair c'est sûr c'est pas un hôtel putain.

RITA.- Vernis sur les meubles.

MARINE LE PEN.- ... n'a rien à faire sur notre territoire national.

RITA.- Vernis sur les dents.

GLORIA.- Ça c'est clair c'est clair c'est sûr elle a bien raison c'est loin de l'être un hôtel.

RITA.- Tu regardes tes ongles : vernis partout.

MARINE LE PEN.- La France n'est pas un hôtel.

RITA.- Tu éteins la télé.

GLORIA.- Allez tchao-bye Marine à la limite la France c'est un vieux camping sauvage genre tu dors dans la nature par terre sans matelas dans la boue ce genre de délire oui la France un hôtel la France elle est marrante Marine elle est marrante la France c'est pas un hôtel non sans blague ça c'est sûr on est pas au quatre-étoiles putain.

RITA.- Tu observes tes doigts.

GLORIA.- Je l'aime bien elle est marrante elle s'est crue au quatre-  
étoiles elle.

RITA.- Tu ris.  
Tu chantes.

GLORIA.- *AIMEEEEEER EST PLUUUUUUS FORT QUE D'ÊTRE  
AIMÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉ.*

RITA.- Tu ne prends pas le temps de laisser sécher.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles pleine de vernis.

Soupir de soulagement.

Tu te lèves.

GLORIA.- AÏE.

RITA.- 7 h 25.

Tu lances une lessive.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles devant la machine à laver.

Tu tousses.

Nausée.

Ça pue.

Soupir d'épuisement.

7 h 35.

Tu allumes ton téléphone portable.

Tu regardes Facebook, Snapchat, Instagram, Ma Banque, regardes  
combien il te reste, tu ris, enfiles des écouteurs, attrapes l'aspirateur, le  
branches, et comme chaque matin tu composes mon numéro tout en  
allumant l'aspirateur.

Tu te mets à parler très fort en même temps que tu inspires.

GLORIA.- ALLÔ ALLÔ OUAIS COUCOU MA GROSSE VACHE  
COMMENT TU VAS OUAIS OUAIS OUAIS AH AH OUAIS  
NON OUAIS C'EST VRAI ÇA ARRÊTE TES CONNERIES TU  
MENS TU ME RACONTES DES CONNERIES TOUT LE  
TEMPS T'EN AS PAS MARRE ARRÊTE HA HA HA HA  
PUTAIN T'ES DRÔLE TOI HEIN OUAIS AH OUAIS NON

OUAIS AH OUAIS OUAIS AH OUAIS OUAIS OUAIS  
OUAIS AH OUI OUI OUI C'EST CE QUE JE LUI AI DIT BON  
DE TOUTE FAÇON J'EN AI JUSQUE-LÀ TU VOIS ET TOUT JE  
SENS QUE ÇA VA ÊTRE UNE BONNE JOURNÉE DE MERDE  
DÉJÀ EN PLUS J'AI ENFIN BREF NON NON ATTENDS NON  
MAIS TU LE CROIS BAH OUI C'EST CE QUE JE LUI AI DIT  
QUOI QUOI J'ENTENDS PAS ALLÔ ALLÔ TU M'ENTENDS  
TOI AVEC L'ASPIRATEUR JE SUIS DÉSOLÉE MAIS C'ÉTAIT  
TOI OU L'ASPIRATEUR DONC J'AI CHOISI LES DEUX J'AI  
PAS LE TEMPS QUOI JE TE DIS ÇA TOUS LES JOURS BON  
ÉCOUTE TU ME FATIGUES HA HA HA HA HA ET TU SAIS  
PAS NON QUOI QU'EST-CE QUE TU DIS HA HA HA HA  
TU ME FAIS RIRE PUTAIN J'EN PEUX PLUS DE TOI MA  
GROSSE HA HA HA HA HA HA HA HA HÉ TU SAIS AH  
OUAIS OH PUTAIN ET T'AS VU L'AUTRE ELLE M'A DIT  
MADAME LE TORCHON GENRE ELLE M'APPELLE  
MADAME QUAND ÇA L'ARRANGE ALLÔ OUI JE BOSSE  
AUJOURD'HUI BAH TOUJOURS CHEZ PAULE DEPUIS QUE  
L'AUTRE ELLE A CLAMSÉ EN MÊME TEMPS QU'EST-CE  
QUE JE PEUX Y FAIRE OUAIS OUAIS NON MAIS TU SAIS  
ELLE FAIT TROP LA BELLE EN MODE JE SUIS TROP CHIC  
ET TOUT MAIS ELLE SE CHIE DESSUS À LONGUEUR DE  
JOURNÉE DONC TU VOIS CE QUE JE VEUX DIRE BREF SI  
SI JE TE JURE SI SI ELLE SE CHIE DESSUS ELLE SE PISSE  
DESSUS OUI BON QU'EST-CE QUE TU VEUX FAUT BIEN  
PARCE QUE LÀ À FORCE AVEC JOSÉ JE SAIS PAS CE QU'ON  
VA BOUFFER OUI AU CAFÉ IL EST OUI ÇA MÊME IL  
M'EMMERDE OUI BON OUI FAUT QUE JE TE LAISSE J'Y  
VAIS OUAIS ALLEZ JE DOIS Y ALLER OUI HA HA HA HA JE  
TE LAISSE OUI JE TE LAISSE NON RACCROCHE TOI NON  
MAIS ALLEZ HA HA HA HA JE VAIS ME PISSE DESSUS  
REGARDE-NOUS ON DIRAIT UN COUPLE DE VIEILLES  
GOUINES LÀ HA HA HA EN MODE JE T'AIME JE T'AIME  
MA RITA JE T'AIME FORT HA HA HA HA HA NON C'EST  
TOI QUI RACCROCHES JE TE DIS EH RACCROCHE ALLEZ  
TU SAIS J'AIME PAS BON ALLEZ ON RACCROCHE TE  
QUIERO AMIGA TE QUIERO MUCHÍSIMO À PLUS TARD

TRAVAILLE BIEN UN BESO MOUAAX MOOAAAXX  
MOUUUACCCCCC -

RITA.- Tu raccroches.

Tu débranches l'aspirateur.

Tu te poses une minute sur le canapé, regardes à gauche, regardes à droite, mets ta main dans la culotte, te touches rapidement, t'arrêtes net. Tu souris.

GLORIA.- N'importe quoi.

RITA.- Long soupir.

Tu te lèves, rigoles.

Tu chantes fort.

GLORIA.- AIMEEEEEEEEEER EST PLUUUUUUUUUUUS FORT QUE  
D'ÊTRE AIMÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉ

RITA.- Tu regardes ta montre : 7 h 55.

Tu passes une dernière fois aux toilettes.

Tu vérifies ta serviette hygiénique, urines.

Tu commences ta prière du matin.

GLORIA.- Je te salue Marie, pleine de graisse.

RITA.- Tu ris.

GLORIA.- Le Seigneur est avec toi.

S'il te plaît, Marie, sois ma copine.

Fais que ça soit pas trop dur aujourd'hui.

Fais qu'on arrête de m'emmerder.

Parce que là tu vois j'en peux plus.

J'en ai jusque-là.

S'il te plaît.

Marie.

Ma copine.

S'il te plaît.

S'il te plaît.

Fais tout péter.

S'il te plaît.

Pour moi.

Fais ton taf.

Maintenant.

Maintenant et à l'heure de ma mort.

Je t'aime ma belle.

Amen.

RITA.- Tu t'essuies, tires la chasse, te lèves, remets la culotte, remets le collant, reboutonnes la jupe, rentres le tce-shirt, sors des toilettes.

Tu regardes ta montre, enfiles un manteau, enfiles tes talons, attrapes le sac-poubelle, fais un nœud, le soulèves.

8 h 00.

Tu pars au travail en faisant claquer tes talons.

Long silence dans la maison.

*un pas*  
*elle ouvre le flacon*  
*deux pas*  
*elle fait attention à ne pas glisser sur ses talons*  
*elle ouvre la bouteille de javel*  
*rapide*  
*elle vide le flacon d'alcool dans la bouteille de javel*  
*toujours le froid*  
*elle ferme la bouteille*  
*toujours faire attention à ce qu'il n'y ait personne*  
*elle secoue*  
*elle regarde à droite*  
*elle secoue*  
*elle regarde à gauche*  
*elle secoue*  
*elle ouvre la bouteille*  
*si on la voyait elle serait insultée*  
*elle asperge le tout*  
*les gens hurleraient*  
*elle imbibe bien le papier journal*  
*les médias commenteraient*  
*elle vérifie que tout est bien mouillé*  
*la police débarquerait*  
*elle ferme la bouteille*

RITA. - 8 h 15.  
Tu es sur la route.  
L'heure tourne.  
C'est une route sur laquelle tu marches sans fin, à pied, pour te rendre partout.  
Pour aller au travail, une demi-heure de marche.  
Pour les courses, vingt minutes.  
Pour tout le reste, une bonne heure.  
Tu traverses chaque jour les paysages ruraux à l'abandon.  
Une route de campagne.  
Une ligne droite.

Tu traces les kilomètres sur le bord de la route.  
Tu avances.  
Les voitures passent vite.  
Il n'y a pas de trottoir.

Tu branches tes écouteurs, roules ta cigarette, regardes l'heure sur ton téléphone, tousses, vérifies ta tenue, suis le rythme de la musique, avances.

OH IT'S SUCH A PERFECT DAY, I'M  
GLAD I SPENT IT WITH YOU<sup>2</sup>

Tu affrontes les regards des quidams qui passent à pied ou en voiture.  
Tu tiens le regard et accélères.

AIMER EST PLUS FORT QUE D'ÊTRE  
AIMÉE

Tu avances sans détour, rapidement, le souffle coupé, sur la ligne droite et définic.  
Tu tapes le rythme sur le bitume, poings serrés.  
Tu es prête à courir.

Cette ligne droite sur laquelle tu marches semble souvent n'être rien pour les quidams.  
C'est pas grand-chose, ils se disent.  
C'est pas grand-chose.

2. Lou Reed, « Perfect Day », *Transformer*, 1972.

C'est sortir, marcher dans la rue, avoir un travail, arriver à l'heure, rentrer chez soi.  
C'est faire ses courses, avoir un mec, une relation durable, manger, dormir, se laver.  
C'est pas grand-chose.  
La banalité.

Pourtant toi tu tiens ta ligne prête à courir la fuite.  
Tu marches.

Il y a souvent des insultes.  
*silence*

Elles te passent au-dessus.

Tu t'en fiches.

De toute façon, tu es pressée.  
Alors tu marches.

AIMER EST PLUS FORT QUE D'ÊTRE  
AIMÉE

8 h 35.

Tu arrives chez Paule.  
Tu entres.  
Elle n'est pas là.

PAULE.- Gloria ?

RYTA.- Tu n'entends rien.

Tu as toujours tes écouteurs.

PAULE.- Gloria ?

*silence*

T'es là ?

*silence*

Gloria ? Gloria !

*long silence*

GLOOOOORIIIIIAAAAAAAAAAAAAA !

GLORIA.- Quoi ?

PAULE.- AH VOUS ÊTES LÀ RÉPONDEZ QUAND JE VOUS APPELLE JE ME SUIS INQUIÉTÉE.

GLORIA.- Pardon.

PAULE.- JE HURLE JE HURLE JE SUIS RIDICULE.

GLORIA.- Oui c'est vrai.

PAULE.- QUOI C'EST VRAI QUOI ?

GLORIA.- Rien rien.

PAULE.- QUE JE SUIS RIDICULE ?

GLORIA.- Non Madame non.

PAULE.- TU ES OÙ ? TU ES EN BAS ?

GLORIA.- J'avais mes écouteurs pardon.

PAULE.- TU ES EN BAS ?

GLORIA.- Oui Madame Paule oui je viens d'arriver.

PAULE.- GLORIA MA GLORIA JE SUIS SI HEUREUSE QUE TU SOIS LÀ.

GLORIA.- Eh bah Madame je viens juste travailler hein.

PAULE.- NON PARCE QUE J'AI BESOIN DE VOUS TOUT DE SUITE LÀ JE SUIS -

GLORIA.- Vous êtes où ?

PAULE.- DANS LA CHAMBRE, JE SUIS COINCÉE.

GLORIA.- Ah.

PAULE.- VIENS.

GLORIA.- Oui une seconde une seconde.

PAULE.- NON GLORIA PAS UNE SECONDE TOUT DE SUITE JE PEUX PLUS LÀ.

GLORIA.- Oui oui j'arrive j'arrive.

*silence*

PAULE.- GLORIA!

GLORIA.- Oui quoi?

PAULE.- VENEZ.

GLORIA.- Oui mais où?

PAULE.- DANS LA CHAMBRE GLORIA JE L'AI DÉJÀ DIT.

GLORIA.- Mais Madame qu'est-ce que vous faites encore au lit -

PAULE.- GLORIA VENEZ S'IL VOUS PLAÎT J'AI EU UNE CONTRARIÉTÉ.

GLORIA.- Oh non.

PAULE.- SI SI.

GLORIA.- Oh non vous avez encore -

PAULE.- OUI. VIENS.

GLORIA.- Mais vous avez encore?

PAULE.- OUI OUI TOUT À FAIT OUI.

GLORIA.- Mais vous -

PAULE.- OUI GLORIA JE ME SUIS -

GLORIA.- Oui?

*silence*

PAULE.- FAIT DESSUS.

GLORIA.- Je comprends pas : fait quoi?

*silence*

Fait quoi Madame Paule?

*long silence*

Madame ça va?

PAULE.- CACA GLORIA. CACA. CA. CA. JE ME SUIS CHIÉ DESSUS ET JE NE PEUX PAS SORTIR DU LIT ÇA FAIT DEUX HEURES QUE JE SUIS COINCÉE LÀ J'AI MAL AU DOS ET IL Y A DE LA MERDE PARTOUT DONC MAINTENANT J'AI

BESOIN QUE TU VIENNES ET QUE TU M'AIDES À SORTIR ET QUE TU NETTOIES TOUT ÇA.

GLORIA.- Ah oui d'accord.

PAULE.- QUOI?

GLORIA.- D'ACCORD MADAME D'ACCORD J'ARRIVE.

*long silence*

PAULE.- JE ME SUIS CHIÉ DESSUS VOILÀ T'ES CONTENTE J'AI CRACHÉ LE MORCEAU T'ES CONTENTE?

GLORIA.- Oui Madame oui très contente très contente.

RITA.- Tu vas dans sa chambre.

Tu fais ce que tu as à faire.

Tu la soulèves.

Tu changes les draps.

Tu désinfectes.

PAULE.- Bonjour au fait, Gloria.

GLORIA.- Vous avez dit quoi?

PAULE.- Bonjour Gloria.

GLORIA.- Comment?

PAULE.- BONJOUR.

GLORIA.- Bonjour Madame.

PAULE.- Je suis contente de vous voir.

RITA.- Tu lui donnes des lingettes.

Elle s'essuie.

Elle reprend ses esprits.

PAULE.- Faudrait qu'on fasse les plinthes aujourd'hui.

GLORIA.- Oui d'accord.

PAULE.- Elles sont pleines de poussière ça me donne des allergies vous comprendrez que c'est vraiment infernal.

GLORIA.- C'est clair c'est l'enfer.

*silence*

PAULE.- Vous pouvez aérer ?

GLORIA.- Oui.

*silence*

PAULE.- Bon.

*silence*

GLORIA.- Oui ?

PAULE.- Vous allez commencer par passer un coup dans les pièces d'eau puis vous passerez par la cuisine - la gazinière a bien besoin d'un petit coup de crème à récurer -, la chambre évidemment et tutti quanti alors. Voilà.

*silence*

De toute façon vous êtes là toute la journée non ?

GLORIA.- Oui oui, oui oui.

PAULE.- À midi aussi ?

GLORIA.- Je vous fais à manger mais je rentre chez moi pour la pause.

PAULE.- OH NON C'EST PAS VRAI moi qui me faisais une joie de partager le repas avec vous, Gloria décidément vous -

*silence*

ATTENDEZ ne me dites pas que vous rentrez pour faire manger votre mari.

GLORIA.- C'est pas mon mari.

PAULE.- GLORIA ENFIN je vous prenais pour une femme ÉMANCIPÉE une femme INDÉPENDANTE mais visiblement vous vous faites marcher dessus là.

GLORIA.- Je me fais pas marcher dessus.

*silence*

PAULE.- Il ne peut pas se faire à manger tout seul ?

*silence*

Les mots me manquent pour ces hommes-là.

GLORIA.- Oui ?

*silence*

PAULE.- Bon...

*silence*

C'EST L'HEURE DE L'ASPIRATEUR MA SŒUR... *silence* HA ! HA !

*silence*

RITA.- 12 h 30.

La route dans l'autre sens.

Les pâtes dans l'eau bouillante.

La passoire.

Tu rentres et tu prépares à manger pour José.

Tu essaies d'avoir une conversation.

GLORIA.- T'as trouvé du travail ?

*silence*

T'as trouvé du travail connard ?

*silence*

Putain mais t'as trouvé du travail ou pas ?

JOSÉ.- Encore des pâtes.

GLORIA.- Réponds-moi ho. Est-ce que t'as trouvé du taf ou pas ?

JOSÉ.- Elles sont dégueulasses tes pâtes la grosse.

GLORIA.- T'as trouvé du travail ?

JOSÉ.- J'en ai marre je te jure de tes pâtes toutes blanches toutes sèches là je te jure que j'en ai ras le cul en fait.

GLORIA.- Réponds à ma question.

*silence*



Personne ne se méfie d'un rouge à lèvres, d'un antidouleur, d'un peu de progestérone, d'une cigarette, d'un fond de teint, d'un peu de javel, d'un somnifère, d'un plat trop gras, trop sucré, trop salé, d'un antidépresseur, d'un fard à paupières, d'une culotte, d'un mascara, d'une paire de talons.

Personne ne se méfie de toi, Gloria.

Tu ne te méfies pas non plus.  
Je ne me méfie pas.

Personne ne se méfie du tout.

Long silence dans la maison.

*elle ferme la bouteille*

*heureusement il n'y a personne*

*elle jette la bouteille vide dans un des containers*

*elle sort son briquet*

*elle sort une cigarette déjà roulée*

*elle l'allume*

*elle fume quelques taffes*

*heureusement il n'y a personne*

*silence*

*elle jette la cigarette au milieu*

*silence*

*feu*

RITA.- 13 h 30.

Tu te prépares pour retourner au travail.

Avant de te rendre à nouveau chez Paule, tu m'appelles.

Tu parles toujours très fort.

GLORIA.- ALLÔ ALLÔ OUAIS OUAIS RE RECOUCOU MA  
GROSSE VACHE D'AMOUR COMMENT TU VAS OUAIS  
OUAIS OUAIS BAH ÉCOUTE NON OUI C'EST ÇA COMME  
D'HAB OUI OUI OUIEH NON ATTENDS TOI DIS-MOI ÇA A  
PAS ÉTÉ TROP DUR CE MATIN NON AH OUAIS AH HA HA  
HA HA OH NON MA PAUVRE ÇA ME FAIT DU MAL  
D'ENTENDRE ÇA MA PAUVRE OUI PUTAIN NON MAIS CE  
MATIN MOI C'ÉTAIT L'AMBIANCE AUSSI ELLE S'ÉTAIT  
CHIÉ DESSUS QUAND JE SUIS ARRIVÉE OUAIS OUI NON  
AH TU DOIS Y ALLER OH NON MA PAUVRE OUI J'AURAI  
TROP AIMÉ PASSER PLUS DE TEMPS AVEC TOI OUI ON SE  
RAPPELLE OUI OUI OUI AH OUI OUI OUI CARRÉMENT  
C'EST CLAIR OUI CARRÉMENT OUI C'EST CLAIR OUI T'AS  
RAISON OUI ALLEZ ON SE RAPPELLE APRÈS ALORS OUI  
ALLEZ ON RACCOCHE TE QUIERO AMIGA TE QUIERO  
MUCHÍSIMO À PLUS TARD TRAVAILLE BIEN UN BESO  
MOUAX OUI MERCI MOOUUUAUACCCCCC

RITA.- Tu reprends la route.

OH IT'S SUCH A PERFECT DAY, I'M  
GLAD I SPENT IT WITH YOU

Tu changes de musique.

HELLO PAPI MAIS QUE PASA ?  
J'ENTENDS DES BAILS ATROCES  
SUR MOI<sup>3</sup>

Tu changes.

YOU WANT A HOT BODY? YOU WANT  
A BUGATTI? YOU WANT A MASERATI?  
YOU BETTER WORK, BITCH<sup>4</sup>

3. Ava Nakamura, « Djadja », NAKAMURA, 2018.

4. Britney Spears, « Work Bitch », Britney Jean, 2013.

Tu changes.

I AM BONGO CRAZED WITH THE  
CRAZY BEAT, MAKES ME STAMP  
AND SHOUT, GET UP ON MY FEET<sup>5</sup>

14 h 00.

Tu arrives chez Paule à nouveau.

Tu enlèves tes écouteurs, écrases ton mégot devant la porte, ouvres.

Paule est assise sur un fauteuil.  
Elle porte un peignoir fin en soie.

PAULE.- Rebonjour ma Gloria comment allez-vous depuis ce  
matin ?

GLORIA.- Il fait froid il fait froid.

PAULE.- C'est vrai.

GLORIA.- Vous allez choper la crève Madame Paule habillée  
comme ça.

PAULE.- Non mais c'est qu'en fait -

GLORIA.- Je vais aller faire votre vaisselle.

PAULE.- Non mais attendez attendez vous la ferez après. Vous  
voulez un café ?

GLORIA.- Non non j'en ai déjà bu ça va ça va.  
*silence*

PAULE.- Bon je voulais prendre un bain en fait.

GLORIA.- Ah.

PAULE.- Avec tout ce qui s'est passé ce matin vous comprendrez  
que finalement j'ai besoin d'un petit peu plus d'hygiène que ça  
d'ailleurs je suis vraiment vraiment désolée de tout ça je me sens  
un peu honteuse enfin bon c'est les méfaits de l'âge ce petit  
problème d'incontinence et cetera et cetera et puis bon voilà  
heureusement que tu es aussi adorable et compréhensive, aussi

5. Lydia Lunch, « Atomic Bongos », Queen of Siam, 1980.

généreuse, enfin c'est vrai tu es si humaine c'est une chance que vous soyez là avec moi et -

GLORIA.- Oui oui.

PAULE.- Non mais c'est vrai à midi après avoir mangé j'ai fait une petite prière pour vous voilà.

GLORIA.- Ah d'accord d'accord.

PAULE.- Et puis n'allez pas raconter ça à droite à gauche hein.

GLORIA.- Oui Madame oui.

PAULE.- Bon.

*silence*

Gloria ?

GLORIA.- Oui ?

PAULE.- Vous allez me le faire couler tu seras gentille.

GLORIA.- Oui.

RITA.- Les choses se passent vite.

C'est ce qui t'a le plus surprise.

Tout s'enchaîne.

Tu ouvres le robinet de la salle de bains.

Tu rinces le fond de la baignoire.

Tu vérifies la température de l'eau.

Tu bouches le trou d'évacuation.

Tu attends que ça se remplisse.

Tu sors des serviettes et un gant.

PAULE.- Ça vous embête si je me mets nue aujourd'hui ?

*silence*

J'ai pas le courage d'enfiler un maillot de bain.

GLORIA.- D'accord Madame d'accord.

PAULE.- Vous êtes sûre ?

GLORIA.- Je m'en fiche Madame je suis pas lesbienne.

PAULE.- Non mais c'est pas la question. Vous pourriez être gênée, mal à l'aise.

GLORIA.- Allez-y allez-y c'est bon je m'en fous.

PAULE.- D'accord. Je suis contente de vous avoir.

GLORIA.- Oui Madame oui.

RITA.- Elle s'appuie sur toi pour monter dans la baignoire. Une jambe, puis l'autre.

Tu lui maintiens le dos pour qu'elle s'assoie.

Elle est assise.

Tu lui mouilles les cheveux.

PAULE.- Houla c'est chaud c'est chaud Gloria c'est chaud.

GLORIA.- Pardon Madame pardon.

RITA.- Tu baisses la température.

PAULE.- Vous savez Gloria je n'aime pas vous faire de reproches.

GLORIA.- Oui ?

PAULE.- Je n'aime pas cela. Ça me brise le cœur parce que je vous aime beaucoup et vous le savez.

RITA.- Tu appliques le shampoing.

PAULE.- Tu es certainement une des plus belles choses qui me soient arrivées dans ma vie ces dernières années.

*silence*

GLORIA.- Oui ?

PAULE.- Bon.

GLORIA.- Qu'est-ce qu'il y a ?

PAULE.- Plusieurs choses Gloria, plusieurs choses.

GLORIA.- Plusieurs choses, plusieurs choses.

PAULE.- Pourquoi vous répétez ?

GLORIA.- Non rien rien.

PAULE.- Bon.

*silence*

Bon.

GLORIA.- Ouj Madame ?

RITA.- Tu masses le cuir chevelu.

PAULE.- Bon eh bien avant d'avoir mon petit incident de ce matin j'avais prévu d'avoir une petite discussion avec toi.

GLORIA.- Oui ?

RITA.- Tu rinces.

PAULE.- Eh bien je dois vous dire qu'il y a des choses qui ne sont pas très clean dans vos prestations pour lesquelles je vous rémunère. J'en suis vraiment désolée. Déjà il y a les retards et puis je trouve que tout n'est pas toujours nickel il y a de la poussière et puis parfois je vous répète des choses et -  
*silence*

Attendez mais je viens de voir -

GLORIA.- Oui ?

PAULE.- Mais c'est dégueulasse.

GLORIA.- C'est dégueulasse ?

PAULE.- OH MON DIEU GLORIA.

GLORIA.- MON DIEU ?

PAULE.- MAIS C'EST HYPER SALE.

GLORIA.- C'est hyper sale ?

PAULE.- C'EST SALE OUI C'EST SALE OH MON DIEU MAIS REGARDEZ LE FOND DE LA BAIGNOIRE C'EST HYPER SALE.

GLORIA.- C'EST SALE OUI C'EST SALE.

PAULE.- Non mais regardez c'est dégueulasse.

GLORIA.- Non mais c'est dégueulasse.

PAULE.- Pourquoi tu répètes tout ce que je dis ?

RITA.- Très vite.

Très très très vite.

PAULE.- C'est pas propre du tout.

GLORIA.- C'est pas propre du tout.

PAULE.- Enfin arrêtez de répéter tout ce que je dis.

GLORIA.- Arrêtez de répéter tout ce que je dis.

PAULE.- Gloria !

GLORIA.- Gloria !

PAULE.- GLORIA ENFIN !

GLORIA.- GLORIA ENFIN !

PAULE.- BON AIDEZ-MOI À ME LEVER JE DOIS SORTIR DE LÀ.

GLORIA.- BON AIDEZ-MOI À ME LEVER JE DOIS SORTIR DE LÀ.

PAULE.- Gloria vous devenez folle ?

GLORIA.- Madame vous devenez folle ?

PAULE.- ARRÊTEZ DE RÉPÉTER ARRÊTEZ !!!!!

GLORIA.- ARRÊTEZ DE RÉPÉTER ARRÊTEZ !!!!!

PAULE.- Aidez-moi à me lever.

GLORIA.- Aidez-moi.

PAULE.- Gloria arrêtez.

GLORIA.- Arrêtez.

RITA.- Tu ris.

Tu as un fou rire.

Tu as un immense fou rire.

À gorge déployée.

GLORIA.- HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA!  
PAULE.- ARRÊTEZ DE RIRE.

GLORIA.- HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! -

PAULE.- ET PUIS GLORIA VOUS DEVRIEZ FAIRE ATTEN-  
TION AVEC CE SÈCHE-CHEVEUX BRANCHÉ JUSTE À CÔTÉ  
DU BAIN.

GLORIA.- ET PUIS MADAME VOUS DEVRIEZ FAIRE ATTEN-  
TION AVEC CE SÈCHE-CHEVEUX BRANCHÉ JUSTE À CÔTÉ  
DU BAIN... *silence* HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! -

PAULE.- Gloria je veux sortir.

GLORIA.- Madame je veux sortir.

PAULE.- Sortir d'où enfin tu racontes n'importe quoi là stop Gloria  
stop stop stop.

GLORIA.- STOP.

*long silence*

RITA.- Tu commences à te pencher pour la relever.

PAULE.- Gloria il va sérieusement falloir que vous vous calmez là  
je ne sais pas ce qui vous arrive mais vous avez une sacrée attitude  
qui ne vous ressemble pas quoi que tu réussisses quand même à  
me faire rire enfin bon vous êtes marrante à dire n'importe quoi  
là vous êtes bien rigolote et puis ce que je voulais -

RITA.- En attrapant une serviette, tu fais tomber le sèche-cheveux dans la  
baignoire.

PAULE.- Ce que je vou - lais -

RITA.- Le corps de Paule commence à trembler avec vigueur.  
Elle pousse de tout petits cris aigus.  
Elle tremble.

Tu regardes le corps de Paule, puis tu regardes la prise, puis le sèche-  
cheveux, puis encore le corps de Paule.  
Tu ne bouges pas.

GLORIA.- Oh merde.

RITA.- Elle tremble.

GLORIA.- Oh merde merde merde merde merde -

RITA.- Elle tremble.

GLORIA.- merde merde merde merde merde -

RITA.- Elle tremble.

GLORIA.- merde merde merde merde merde merde merde  
merde merde merde -

RITA.- Elle tremble, tremble, tremble, tremble, tremble, tremble.

GLORIA.- merde merde merde merde merde -

RITA.- Elle tremble.

GLORIA.- merde merde merde -

RITA.- Elle tremble.

GLORIA.- merde.

RITA.- Tu ne bouges toujours pas.

La lumière saute.  
Étincelles.

*long silence*

GLORIA.- Madame ?

*silence*

Madame ?

*très long silence*

RITA.- Paule est morte.

GLORIA.- Putain.

*silence*

Bon.

RITA.- Très vite.

Tu sors de la salle de bains.

Tu attrapes tes affaires.

Tu ouvres les tiroirs.

Tu prends de l'argent liquide.

Tu mets tes écouteurs.

Ton manteau.

Tu prends ton sac à main, retournes dans la salle de bains, attrapes le reste de javel et un flacon d'alcool à désinfecter.

Tu sors.

*long silence*

15 h 45.

Tu reprends la route.

I AM BONGO CRAZED WITH THE  
CRAZY BEAT, MAKES ME STAMP  
AND SHOUT, GET UP ON MY FEET

*feu*

le tout s'enflamme

elle regarde

la température augmente

elle sourit

il fait chaud

elle prend un selfie devant le feu

elle écrit PYROMANE

la neige fond lentement

elle jette un pavé sur sa maison

ses pieds sont mouillés

elle brise une vitre

le corps de l'homme est dedans

humidité du sol

elle prend la route

le corps de son mec est dedans

la devanture de sa maison prend feu

le corps est resté à l'intérieur

elle prend la route

le feu est derrière

elle marche

elle ne sait pas si le corps est toujours corps

personne ne l'a vue

le corps dort

elle accélère le pas

il dort

*elle ne sait pas si le corps de son mec est devenu cadavre*

*elle avance*

*elle respire*

*elle respire*

*elle respire*

*elle respire*

RITA.- Un kilomètre à pied.

Deux kilomètres.

Trois.

Quatre.

Cinq.

Six.

Il fait déjà nuit.

16 h 30.

Au milieu de la route vide que tu traverses, il y a un McDonald's.  
Tu t'arrêtes devant.

Il n'y a pas grand monde.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles sur le parking.

Tu entres.

Tu te mets dans la queue.

Soupir de soulagement.

SERVEUSE.- Bonjour Monsieur, bienvenue chez McDonald's.  
Qu'est-ce que vous désirez manger ?

RITA.- Tu touches tes joues, tes cheveux.

Tu la regardes dans les yeux.

Elle fait un énorme sourire.

GLORIA.- Madame.

SERVEUSE.- Oui ?

GLORIA.- Non Madame.

SERVEUSE.- Vous désirez ?

*silence*

GLORIA.- Que vous m'appeliez Madame, déjà. Ensuite on voit.

SERVEUSE.- Ah. Madame oui. Pardon.

*silence*

Ha ! ha ! Oui. D'accord. D'accord, Madame, d'accord.

*silence*

Vous désirez Madame ?

*silence*

RITA.- Tu la regardes droit dans les yeux.

GLORIA.- Menu Maxi Best Of Big Tasty Bacon avec frites et coca.

SERVEUSE.- Onze euros soixante-dix s'il vous plaît.

*silence*

GLORIA.- J'ai pas fini.

*silence*

SERVEUSE.- Pardon. Autre chose ?

GLORIA.- Une boîte de nuggets.

SERVEUSE.- Combien ?

GLORIA.- Y a quoi ?

SERVEUSE.- Quatre. Six. Neuf.

*silence*

GLORIA.- Neuf.

SERVEUSE.- Sauce ?

GLORIA.- Barbecue. Chinoise. Moutarde.

SERVEUSE.- Vous pouvez en prendre que deux.

*silence*

GLORIA.- Barbecue. Chinoise. Moutarde.

*silence*

SERVEUSE.- Ok. Bon.

*silence*

Ça sera tout ?

GLORIA.- Non.

*silence*

SERVEUSE.- Qu'est-ce que vous voulez d'autre ?

GLORIA.- Je sais pas.

*silence*

SERVEUSE.- Ha ! ha ! ha -

*silence*

GLORIA.- Je vais prendre un cheeseburger sans cornichons. Un McChicken. Et un McFlurry pour le dessert.

SERVEUSE.- À quoi ?

GLORIA.- M&M's caramel double nappage.

SERVEUSE.- Vous le récupérez plus tard ?

GLORIA.- Non maintenant.

SERVEUSE.- Ok.

*silence*

C'est tout bon ?

*silence*

GLORIA.- C'est tout bon.

*silence*

SERVEUSE.- Vous allez tout manger ?

GLORIA.- Pardon ?

*silence*

SERVEUSE.- Vous allez -

*silence*

Ok donc ça fera vingt-neuf euros et cinquante centimes s'il vous plaît.

RITA.- Tu payes avec l'argent que tu as pris chez Paule.

Tu prends ton plateau, vas t'asseoir.

Tu enlèves le papier qui enrobe la paille en plastique, la plantes dans l'opercule du gobelet.

Le crissement de la paille te provoque un frisson.



SERVEUSE.- Madame c'est quoi cette histoire vous avez -

GLORIA.- Tchao-bye.

RITA.- Tu jcttes ton plateau sur la serveuse, la glace sur le quidam.

SERVEUSE.- HOOOOOOOOOOO.

QUIDAM.- HÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉÉ.

RITA.- Tu pars en courant.

QUIDAM.- HO AÏE HO REVIENS LÀ QUE JE TE FASSE LA  
PEAU OUAIS VA TE CACHER LÀ TU FAIS FLIPPER  
TELLEMENT T'ES LAIDE OUAIS ELLE EST MALADE ELLE  
ELLE EST COMPLÈTEMENT MALADE ELLE.

SERVEUSE.- JE VAIS APPELER LA POLICE JE VAIS APPELER  
LA POLICE JE VAIS APPELER LA POLICE GROSSE TRUIE.

RITA.- Tu cours.

Tu branches tes écouteurs.

'TOY VIVIENDO LA VIDA, AY, COMO  
YO QUERÍA<sup>6</sup>

RITA.- Tu exploses de rire.

GLORIA.- HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA!  
HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA! HA!  
HA! HA! HA!

RITA.- Tu traces.

Tu m'appelles.

Je ne réponds pas.

Tu me laisses un message vocal.

GLORIA.- ALLÔ ALLÔ AAAAALLÔÔÔ T'ES LÀ AH NON  
C'EST LA MESSAGERIE MERDE.

RITA.- Tu marches.

Un kilomètre à pied.

6. Arca & Rosalía, « KLK », *KiCk i*, 2020.

Deux.

Trois.

Quatre.

RITA.- Il fait nuit noire.  
Tu te diriges vers chez toi.  
Il est 18h 15 quand tu t'arrêtes à l'épicerie.  
Tu entres.  
Tu te diriges vers le rayon fruits et légumes, prends une douzaine de tomates, les pèses, vas à la caisse, payes, sors.  
Tu réessaies de m'appeler mais je ne réponds pas cette fois-ci non plus.

GLORIA.- ALLÔ OUAIS QUAND TU VEUX TU RÉPONDS  
AMIGA HEIN ALLEZ RAPPELLE-MOI QUAND TU PEUX  
BISE MOUAC

RITA.- Tu t'en roules une.  
Tu te la grilles.  
Soupir de soulagement.  
Tu reprends la marche.  
19h 00.  
Arrivée chez toi à nouveau tu prépares à manger comme le midi.  
Comme promis, tu fais une sauce tomate pour les pâtes du soir.  
Il y a quelque chose de différent.  
C'est léger.

À ce moment précis de la journée, tu ne saurais être heureuse.  
À ce moment précis de ton existence, tu ne saurais être heureuse de préparer la sauce tomate comme d'habitude, sourire et mettre la table, avoir l'air en forme, mener la conversation, continuer à sourire, débarrasser la table, faire la vaisselle, sourire, aller rejoindre José au lit, sourire, avoir un rapport sexuel avec lui s'il en a envie, sourire, dormir, te lever à 5h 30, sourire encore en nettoyant la merde.

C'est trop tard en fait.

C'est trop tard.

*silence*

Mais bon, tu enfiles un tablier et laves les tomates.  
Tu les mets à mijoter dans la cocotte.  
Il faut compter une heure.

*elle respire*

*elle est rentrée chez elle*

*elle respire*

*elle a fait sa valise*

*elle respire*

*elle accélère*

*essoufflée*

*elle a fait une sauce tomate*

Tu te roules une cigarette.  
Tu te la grilles.  
Soupir d'angoisse.

Pendant que les tomates mijotent, tu vas dans la chambre, attrapes une valise, prends tout ce que tu peux prendre dans les placards, remplis la valise au max.

Tu la refermes en t'asseyant dessus pour tasser.

**Tu remplis un sac à main avec les produits de la salle de bains.**

Tes affaires sont presque prêtes.

José rentre.

GLORIA.- Merde merde merde merde merde merde -  
JOSÉ.- Gloria ?

GLORIA.- merde merde merde - OUI MON MINOU ?  
JOSÉ.- Ça sent super bon.

GLORIA.- Merci mon cœur je suis aux toilettes j'arrive.  
JOSÉ.- Prends ton temps prends ton temps.  
GLORIA.- Merci.

RITA.- Très vite.  
Tu reposes tout.  
Tu déballes en vitesse.

Tu remets tout dans les placards, ranges la valise, retournes à la cuisine.  
JOSÉ.- Ça a été toi aujourd'hui ?

GLORIA.- Ouais.  
*long silence*

JOSÉ.- Eh bah pour une fois que je te demande.  
*silence*

GLORIA.- Faut que j'aille mixer les tomates.

RITA.- Très vite.

Tu vas dans la salle de bains, attrapes la boîte de somnifères, reviens à la cuisine, vides la boîte de somnifères dans la cocotte-minute, prends du sucre en poudre, en mets une grosse dose, attrapes le bras-mixeur, appuies bien fort sur le bouton, commences à mixer.

GLORIA.- Eh merde les pâtes.

RITA.- Tu attrapes une casserole, la remplis d'eau, mets du sel, mets à chauffer à feu très fort.

JOSÉ.- ÇA VA LA GROSSE ?  
RITA.- Tu mixes.

JOSÉ.- TU VEUX LES BRAS D'UN HOMME POUR T'AIDER ?

RITA.- Tu mixes, tu mixes, tu mixes, tu mixes, tu mixes.

JOSÉ.- BON...  
*silence*

T'ES PAS BAVARDE CE SOIR.

RITA.- Tu mixes mixes mixes mixes mixes.  
Tu ne veux plus qu'on voie de morceaux de cachets dans la sauce.  
Il faut qu'elle soit rouge vif.  
Tu ne veux plus voir de blanc.  
Il faut qu'elle soit rouge sang.

L'eau des pâtes bout.  
Tu y mets des spaghettis.

Tu recommences à enfoncer le bouton du mixeur, de plus en plus fort, sans interruption.

Le bras-mixeur surchauffe.

Tu le lâches d'un coup.

GLORIA.- CHIER.

RITA.- Une odeur de cramé et une minuscule nuée de fumée envahissent la cuisine.

GLORIA.- Fait chier.

RITA.- Tu ouvres une fenêtre, remues la sauce avec une cuillère en bois, observes.  
Tu chuchotes.

GLORIA.- Ça a l'air pas mal.

RITA.- Il est 20h00.

Tu attrapes une nappe, deux assiettes, deux fourchettes, deux couteaux, deux verres, une bouteille de vin rouge du fond du placard, mets la table en trois secondes.

JOSÉ.- Ah ça sent bon on va se régaler putain.  
*silence*

Hé mais t'as même sorti le vin rouge mais on fête un truc ou quoi?

RITA.- Les pâtes sont prêtes, tu les passes à la passoire.

JOSÉ.- Merde c'est ton anniversaire c'est ça ?  
*silence*

Non...

RITA.- Tu sers deux assiettes en mettant d'abord les spaghettis que tu recouvres de ta sauce.  
Tu les apportes sur la table.

JOSÉ.- Gloria, je suis le plus heureux des hommes là.

GLORIA.- Bon ap.

JOSÉ.- Merci ma belle. T'es la meilleure.

RITA.- Il t'embrasse sur le coin de la bouche.  
Tu fais un mouvement vers l'arrière.  
Il recommence une deuxième fois.

GLORIA.- Mange ça va être froid.

JOSÉ.- MMMMMHHHHHHH.

RITA.- José mange.

Tu ne touches pas ton assiette.  
Tu lui sers un verre de vin.  
Tu attends.

JOSÉ.- Tu manges pas ?

GLORIA.- Je suis patraque.  
*long silence*

JOSÉ.- Putain c'est trop bon t'as mis quoi dedans ?  
*silence*

Tu sais que j'ai dégoté un entretien demain, ils cherchaient quelqu'un pour des chantiers tu vois, j'y vais demain, je pense que ça va être sympa de reprendre le travail, moi je suis pas compliqué.  
*silence*

Et j'ai trouvé ça sans l'aide de ces enflures de pôle emploi mes couilles hein t'as vu -  
*silence*

J'ai croisé Rita au café au fait elle t'a dit -  
*silence*

Et alors Paule elle s'est encore chié dessus cet aprèm ou pas -  
*silence*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! Elle alors.  
*silence*

Bon...

*silence*

Bon bon.

*silence*

Bon, bon, bon.

*long silence*

MAIS PUTAIN QU'EST-CE QUE T'AS J'ESSAIE DE TE PARLER ET TU DIS RIEN TU FAIS CHIER LÀ HO.  
*long silence*

C'EST INCROYABLE ÇA QUAND MÊME JE SUIS LÀ BLABLABLABLA ET TOI T'ES MUETTE COMME UNE TOMBE NON MAIS QU'EST-CE QU'Y FAUT FAIRE ?  
*long silence*

Bon.

RITA.- Il bâille et tu te tais.

JOSÉ.- Je vais aller au lit de toute façon.

RITA.- Il bâille et tu te tais.

JOSÉ.- Je vais juste finir mes pâtes et mon verre de pinard tu vois.

RITA.- Il bâille et tu te tais.

JOSÉ.- Et puis -

*silence*

GLORIA.- Oui ?

JOSÉ.- Et puis tu vois -

*silence*

GLORIA.- Oui ?

JOSÉ.- Le soleil -

*silence*

Peut-être qu'il *silence* se lèvera plus *silence* demain si on fait le changement d'heure en suivant l'étoile du *silence* Berger non *silence* tu crois pas enfin c'est ce que j'ai dit à Rita quand je l'ai vue elle avait *silence* une planète sur l'œil tu sais depuis son opération *silence* elle a perdu ses oreilles elle m'a demandé si tu les avais vues *silence* tu lui feras des bisous partout quand tu la vois *silence* des bisous partout partout partout *silence* elle était grande grande grande grammmm. Rrrrr. Ppppp. Xxxxx. Rrrrr. Zzzzz.

RITA.- José s'endort.

Sa tête tombe dans l'assiette de pâtes.

*long silence*

Tu souris.

GLORIA.- Jojo ? José ?

*silence*

Réveille-toi, c'est l'heure.

*long silence*

Sommeil lourd ouais.

*silence*

Bonne nuit connard.

RITA.- Très vite.

Tu retournes dans la chambre, remplis à nouveau la valise, récupères le sac à main avec les produits d'hygiène et le maquillage, les médicaments. Tu mets un manteau.

Tu ouvres un placard et sors un marteau, retournes à la table, te mets assise face à José, le marteau à la main.

Tu observes son crâne avec attention.

GLORIA.- C'est si simple, si -

RITA.- Le téléphone sonne.

C'est moi.

GLORIA.- ALLÔ OUAIS COUCOU MA GROSSE VACHE OUAIS BAH ENFIN TU M'APPELLES OUAIS TOI TRANQUILLE TU ME SNOBES UN PEU NON ÇA VA OUAIS OUAIS AH AH OUAIS OUAIS C'EST VRAI BON ÉCOUTE JE VAIS LA FAIRE COURTE EST-CE QUE JE PEUX PASSER CHEZ TOI LÀ PARCE QUE J'AI BESOIN DE PRENDRE UN PEU L'AIR OUAIS NON OUAIS RIEN DE GRAVE OUAIS NON OUI RIEN NON JE TE JURE JUSTE LÀ J'EN AI JUSQUE-LÀ TU VOIS NON JE TE JURE T'INQUIÈTE OUI JE PEUX ALORS PASSER BON BAH D'ICI UNE BONNE HEURE PARCE QUE LÀ JE SUIS À PIED ET LE TEMPS QUE J'ARRIVE ET TOUT ÇA OUAIS OK PARFAIT OK OUAIS ALLEZ ON RACCROCHE TE QUIERO AMIGA TE QUIERO MUCHÍSIMO À PLUS TARD OUI JE TE DIS OUI SI Y A UN CHANGEMENT UN BESO MOUAAX MOOAAXX MOUUUACCCCC

RITA.- Tu observes le crâne de José encore et encore. Ce sont de longues minutes.

Il y a un très long silence.

Tu te lèves.

Tu serres le marteau.

Tu t'approches de lui.  
Tu observes.

GLORIA.- C'est si simple.

RITA.- Tu t'arrêtes.  
Tu regardes.

Tu t'en roules une.  
Tu te la grilles.  
Tu regardes.

Le crâne.  
Les pâtes.  
Le marteau.  
Soupir.

Tu fixes le marteau.  
Tu vas lui éclater la tête dans l'assiette.  
Lui exploser le crâne.

Soupir.  
*long silence*

Tu ranges le marteau dans ton sac à main.  
Tu sors.

Silence infini dans la maison.

## C'EST À CE MOMENT-LÀ PRÉCIS

*sans raison apparente  
qu'en sortant de chez elle*

*il fait nuit*

*elle avait pris avec elle son reste de javel*

*sur le retour du travail*

*bouteille fermée*

*c'est l'hiver*

*il est tard le soir*

*elle fait une ligne de containers à ordures devant sa maison*

*il fait froid*

*il y en a six*

*elle les colle*

*toujours pressée*

*elle ouvre un à un les containers*

*il y a de la neige*

*elle sort de son sac à main du papier journal*

*il est tard la nuit*

*le sol est gelé*

*elle fait de grandes boules de journal*

*elle ne voit pas grand-chose*

*elle les fourre dans les containers*

*elle sort de son sac à main un flacon d'alcool à désinfecter*

*un pas*

*elle ouvre le flacon*

deux pas

elle fait attention à ne pas glisser sur ses talons

elle ouvre la bouteille de javel

rapide

elle vide le flacon d'alcool dans la bouteille de javel

toujours le froid

elle ferme la bouteille

toujours faire attention à ce qu'il n'y ait personne

elle secoue

elle regarde à droite

elle secoue

elle regarde à gauche

elle secoue

elle ouvre la bouteille

si on la voyait elle serait insultée

elle asperge le tout

les gens hurleraient

elle imbibe bien le papier journal

les médias commenteraient

elle vérifie que tout est bien mouillé

la police débarquerait

elle ferme la bouteille

heureusement il n'y a personne

elle jette la bouteille vide dans un des containers

elle sort son briquet

elle sort une cigarette déjà roulée

elle l'allume

elle fume quelques taffes

heureusement il n'y a personne

silence

elle jette la cigarette au milieu

silence

# feu

le tout s'enflamme

elle regarde

la température augmente

elle sourit

il fait chaud

elle prend un selfie devant le feu

elle écrit **PYROMANE**

la neige fond lentement

elle jette un pavé sur sa maison

ses pieds sont mouillés

elle brise une vitre

le corps de l'homme est dedans

humidité du sol

elle prend la route

le corps de son mec est dedans

la devanture de sa maison prend feu

le corps est resté à l'intérieur

elle prend la route

le feu est derrière

elle marche

**elle ne sait pas si le corps est toujours corps**

personne ne l'a vue

le corps dort

elle accélère le pas

il dort

**elle ne sait pas si le corps de son mec est devenu cadavre**

elle avance

elle respire

elle respire

elle respire

elle est rentrée chez elle

elle respire

elle a fait sa valise

elle respire

elle accélère

essoufflée

elle a fait une sauce tomate

elle tient sa valise

elle avance

elle respire

elle a tout mixé

elle regarde droit devant

elle respire

les poubelles

elle respire

**elle ne sait pas si le corps de José est devenu cadavre**

elle respire

elle avance en faisant claquer ses talons

**elle poste le selfie sur les réseaux**

elle respire

le feu progresse

**elle poste le selfie sur les réseaux sociaux**

elle avance

**PYROMANE**

elle marche

elle n'a plus de maison

elle respire

**PYROMANE**

elle respire

**PYROMANE**

elle n'a plus de maison

elle respire

**GLORIA**

respire

PYROMANE

*respire*

GLORIA

PYROMANE

*respire*

GLORIA

*elle respire*

GLORIA TUEUSE

*elle respire*

TUER

*elle avance*

TUER

*elle avance*

JOSE

*elle respire*

PAULE

*elle respire*

TUER

TUER

TUER

G

TUER

L

TUER

O

TUER

R

TUER

I

TUER

A

TUER

les réseaux

TUER

TUER

elle signe

GLORIA A TUÉ

elle signe

GLORIA A TUÉ

ce n'est pas un accident

TUER

ce n'est pas un accident

GLORIA A TUÉ

elle respire

TUÉ

elle avance

TRÈS LONG SILENCE

RITA.- Il est minuit.

*silence*

Nous sommes couchées dans mon lit.

Tu es dans mes bras.

Ta tête s'est posée au creux de mon aisselle.

Ton bras longe ma poitrine.

Il fait chaud et tes petits cheveux me chatouillent doucement.

Tu es contre moi.

Tu m'en robes.

Ton corps me gante et je suis bien.

*silence*

Je suis bien, là, avec toi.

Je suis bien.

Il y a un très long silence.

*long silence*

GLORIA.- Rita.

*silence*

RITA.- Gloria.

*silence*

GLORIA.- Rita ?

RITA.- Oui Gloria ?

*silence*

GLORIA.- Rita ma Rita j'ai besoin d'être sûre.

*silence*

J'ai besoin de *silence* Rita ma Rita j'ai besoin de savoir de

*silence* savoir d'être *silence* sûre j'ai besoin d'être *silence* sûre ma

Rita j'ai besoin d'être *silence* certaine et d'avoir l'esprit tranquille

j'ai besoin de savoir *silence* ce qui se *silence* passe j'ai besoin de

*silence* ressentir ce qui se *silence* passe avec confiance j'ai besoin

j'ai *silence* besoin *silence* j'ai *silence* besoin *silence* besoin d'être

*silence* sûre.

RITA.- Mais respire ma Gloria enfin respire enfin qu'est-ce qu'il se *silence* sûre de quoi sûre *silence* de quoi ?

GLORIA.- Sûre que *silence* non.

RITA.- Sûre de quoi ma Gloria ?

GLORIA.- Sûre et *silence* certaine.

RITA.- De quoi ?

GLORIA.- Je sais pas j'ai besoin de *silence* certitudes là je sais plus j'ai besoin de *silence* savoir d'être certaine *silence* d'être *silence* convaincue *silence* d'être -

RITA.- Dis-moi.

GLORIA.- Sûre de si -

RITA.- Que ?

GLORIA.- De si tu m'*silence* aimes.

RITA.- Si je t'aime ?

GLORIA.- Si tu m'aimes *silence* oui.

RITA.- Mais enfin *silence* enfin *silence* ma Gloria ma vie enfin tu -

GLORIA.- Quoi ?

RITA.- Tu nous vois.

GLORIA.- Oui je vois oui *silence* je nous *silence* vois.

RITA.- Je t' -

GLORIA.- Ma Rita avant de te rejoindre j'ai fait des choses pas bien j'ai fait des choses pas bien pas bien du tout du tout du tout du tout du tout j'ai fait de la merde de la grosse merde et maintenant je suis dans la merde dans la grosse merde dans la *silence* ma Rita *silence* j'ai besoin d'aide et je veux être sûre que tu m'aimes.

RITA.- Je t'*silence* aime.

GLORIA.- Je t'aime.

RITA.- Je t'aime.

GLORIA.- Je t'aime.

RITA.- Je t'aime.

GLORIA.- Je t'aime je t'aime je t'aime je t'aime je t'aime. *silence*

RITA.- Bon.

*silence*

Maintenant dis-moi.

GLORIA.- Ok.

*silence*

RITA.- Tu te redresses.

Tu tends ton bras, attrapes tabac, feuilles, filtres.

Tu t'en roules une.

Tu te la grilles.

Soupir.

*long silence*

Bon...

*silence*

Je crois que j'ai déjà tout dit.

Et moi je ne suis pas plus avancée.

Toi tu racontes et t'endors progressivement.

Tu piques du nez et continues.

Il fait chaud.

RITA.- Gloria mais Gloria mais *silence* mais pourquoi mais pourquoi mais pourquoi mais -

GLORIA.- Pour rien ma Rita pour rien pour rien pour rien pour rien rien.

RITA.- mais pourquoi mais pourquoi pourquoi mais pour -

GLORIA.- Rien. Rien. Rien.

RITA.- Il t'a frappée ?

GLORIA.- Non.

RITA.- Il t'a fait *silence* des choses que *silence* tu -

GLORIA.- Non.

RITA.- Il l'a cherché?

GLORIA.- Non.

*silence*

RITA.- MAIS GLORIA ENFIN MA GLORIA MA -

*long silence*

GLORIA.- Oui?

RITA.- MAIS COMMENT TU PEUX DORMIR LÀ? COMMENT TU PEUX DORMIR? *silence* GLORIA? *silence* HO!

GLORIA.- Oui?

RITA.- Tu dors?

GLORIA.- Je t'aime.

RITA.- Mais tu dors?

GLORIA.- Non *silence* je repose mes yeux.

*silence*

RITA.- Mais -

GLORIA.- Désolée. Je suis crevée.

*silence*

RITA.- Mais -

GLORIA.- Je suis trop bien là.

*long silence*

RITA.- Mais enfin Gloria on ne tue pas quelqu'un sans raison si?

GLORIA.- Je sais pas si il est mort ou pas.

*silence*

RITA.- ON NE TUE PAS QUELQU'UN SANS RAISON ON NE TUE PAS QUELQU'UN SANS RAISON ON NE -

*silence*

Mais enfin je sais pas t'es sûre qu'il t'a rien fait? T'es sûre qu'il t'a pas *silence* JE SAIS PAS MOI JE SAIS PAS qu'il t'a rien fait qu'il -

GLORIA.- Nada.

RITA.- Mais enfin mais -

*silence*

GLORIA.- Il aurait pu.

RITA.- QUOI?

GLORIA.- Bah il aurait pu quoi.

*silence*

Il aurait pu.

*silence*

RITA.- Te faire mal?

GLORIA.- Ouais. Il aurait pu.

*silence*

Il aurait pu.

*long silence*

RITA.- Il aurait pu.

*silence*

GLORIA.- Elle aussi.

RITA.- Quoi elle aussi?

GLORIA.- Bah -

*long silence*

RITA.- Gloria.

GLORIA.- Rita.

RITA.- Gloria.

GLORIA.- Rita.

RITA.- GLORIA!

GLORIA.- T'es tellement douce. Ta peau. C'est incroyable. J'aime ton corps. Je me sens bien là.

*silence*

Je me sens bien.

*long silence*

RITA.- Moi aussi je me sens bien.

*silence*

Je crois que je -

GLORIA.- Je t'aime Rita.

RITA.- Je crois que je suis amoureuse de toi.

GLORIA.- Moi aussi.

RITA.- Tu m'embrasses.  
Je t'embrasse.

Nous nous embrassons.

RITA.- Je t'aime -

GLORIA.- Je t'aime je -

RITA.- La nuit est longue et efface le jour.

J'enlace ton corps grand et gros dans mon corps frêle et petit.

Tout est élastique : le temps, les silhouettes, le silence, la couleur grise de la nuit, la couleur noire de la nuit.

Tu te loves tout entière contre la petite chair de mon bras, mon ventre, mes cuisses.

Chacune de nos parcelles de corps est couverte de l'autre.

Les peaux et les poils composent un être nouveau.

Les muqueuses et la sueur le recouvrent tout entier.

Tu fusionnes avec moi.

Je fonds.

Tu m'embrasses à nouveau.

C'est comme de la vapeur.

Il fait super chaud.

*silence*

La nuit est douce et appelle sans crier le jour qui vient.

GLORIA.- Rita -

*silence*

RITA.- Oui?

GLORIA.- C'était juste *long silence* facile.

*silence*

C'était juste facile *long silence* de se sentir bien.

*long silence*

RITA.- Tu te sens bien ma Gloria?

GLORIA.- Je suis bien.

RITA.- Il est trois heures du matin et je m'endors dans tes bras.

L'heure passe trop vite.

L'heure m'emmerde.

Je ne sais pas si toi tu dors ou si tu reposes tes yeux, comme tu dis.

*silence*

Dans mon rêve l'image de toi se décuple et vous devenez des milliers, des millions, des milliards de Gloria.

*silence*

J'ouvre parfois un œil - ta joue est plaquée contre la mienne.

Tu piques.

T'es belle.

Tu es plus belle que les milliards de toi de mon rêve.

*silence*

La nuit est longue et efface le jour.

*silence*

Ce matin, le radioréveil n'a pas sonné à 5 h 30.

*très long silence*

Gloria?

GLORIA.- ALLÔ COUCOU MA GROSSE VACHE PETIT MESSAGE SUR LE RÉPONDEUR BON J'ESPÈRE QUE ÇA VA HEIN TU SAIS T'ÉTAIS TELLEMENT CHOUPETTE QUAND JE ME SUIS LEVÉE C'ÉTAIT INCROYABLE HA HA HA HA BREF JUSTE POUR TE DIRE QUE JE REVIENS BIENTÔT D'ACCORD IL EST 5h30 DU MAT' LÀ ET J'AIE NVIE D'ALLER FAIRE UN TOUR DONC TOI TU RESTES AU CHAUD ET JE TE PROMETS QUE JE REVIENS VITE JE REVIENS VITE TU PRENDS SOIN DE TOI ET JE REVIENS BIENTÔT *silence* BON QUIERO MUCHÍSIMO VRAIMENT TU T'IMAGINES PAS ET - OUI AUSSI JE T'AI LAISSÉ DU CASH ET UN BON D'ACHAT POUR MCDO SUR LA TABLE COMME ÇA T'ES TRANQUILLE AU CALME UN PEU OK JE TE FAIS DE GROS BISOUS MA GROSSE MA VIE À TRÈS VITE À TRÈS TRÈS VITE UN BESO MOUUUACCCCC MOUAX MOUAX

JE T'ÁIME (OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS)  
À LA FOLIE (OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS)  
PASSIONNÉMENT (OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS)  
À L'AMMONIAQUE (OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS OUAIS)<sup>7</sup>

7. PNL, « À l'ammoniaque », *Deux frères*, 2019.

JESUS DIED FOR SOMEBODY'S SINS  
BUT NOT MINE<sup>8</sup>

GLORIA.- Je peux monter ?

CONDUCTEUR.- Ça dépend pour quoi, je suis pas à la recherche de services de -

GLORIA.- Je suis pas pute, je veux juste faire de la route, j'ai pas un rond.

CONDUCTEUR.- J'ai rien contre les professionnelles du sexe vous savez.

GLORIA.- Alors là moi non plus putain. Ça c'est clair clair clair. C'est juste que là tout de suite je fais du stop et pas du racolage en fait.

CONDUCTEUR.- Ça me va ok pardon. Vous allez où ?

GLORIA.- Je vous suis. Posez-moi quand je vous saoule.

CONDUCTEUR.- Montez.

PEOPLE SAY "BEWARE!"

BUT I DON'T CARE

THE WORDS ARE JUST

RULES AND REGULATIONS TO ME, ME

GLORIA.- C'est cool ce que vous écoutez j'aime bien.

CONDUCTEUR.- C'est Patti Smith.

GLORIA.- Excellent.

CONDUCTEUR.- Elle est fabuleuse.

*silence*

GLORIA.- Et vous faites quoi là au milieu de la nuit ?

CONDUCTEUR.- Je sais pas. J'erre. J'avais besoin de faire un tour loin, alors j'ai pris la voiture et ça fait vingt-quatre heures que je roule sans but.

8. Patti Smith, « Gloria: In Excelsis Deo », *Horses*, 1975.

GLORIA.- Parfait. Tout ce qu'il me faut.  
*silence*

Et dans la vie ?

CONDUCTEUR.- Je sais pas si je vous dis.

GLORIA.- Tu sais j'ai buté ma patronne cet aprèm je peux tout entendre.

*silence*

Je t'ai tutoyé, désolé.

CONDUCTEUR.- T'inquiète.

*silence*

Je fais des spectacles. Je suis drag-queen.

GLORIA.- Mais non.

CONDUCTEUR.- Si si.

GLORIA.- À Paris ?

CONDUCTEUR.- Ouais.

GLORIA.- J'y crois pas.  
*silence*

C'est quand même un truc de malade que le premier mec qui me prend c'est pas un vieux relou qui veut me tripoter le cul mais une QUEEN de la capitale qui veut bien traîner avec une grosse bouseuse comme moi dans son auto. Comme quoi des fois. Je vis ma meilleure vie là. Tu m'amèneras voir un de tes spectacles ?

CONDUCTEUR.- Ouais mais faut que tu viennes à Paname.

GLORIA.- J'ai tout mon temps. Tu roules depuis là-haut ?

CONDUCTEUR.- Ouais mais je pense que je vais rentrer là, je taffe demain.

GLORIA.- Ça va en faire de la route putain.

CONDUCTEUR.- Vive la planète -

GLORIA.- T'as un blase ?

CONDUCTEUR.- Quoi ?

GLORIA.- Un nom de scène, de star.  
*silence*

CONDUCTEUR.- Tu vas te moquer.

GLORIA.- Dis toujours.

*silence*

CONDUCTEUR.- LaVerge Mary.

GLORIA.- MEC T'ES LA VIERGE MARIE ?

CONDUCTEUR.- Ouais enfin la -  
*silence*

Oui en gros.

GLORIA.- INCROYABLE.

*silence*

Eh bien je te salue Marie, pleine de graisse.  
*long silence*

CONDUCTEUR.- Et toi du coup c'est quoi ton nom ?

AND HER NAME IS, AND HER NAME  
IS, AND HER NAME IS, AND HER  
NAME IS

G.

L.

O.

R.

I.

A.

G. L. O. R. I. A. (GLORIA)

GLORIA.- Je vais pas te le dire tout de suite tout de suite, va.

CONDUCTEUR.- Ok.

*silence*

GLORIA.- On a encore de la route.

CONDUCTEUR.- Ouais.

*long silence*

GLORIA.- Hé Marie -

CONDUCTEUR.- Oui ?

GLORIA.- Non rien -

*silence*

Je peux m'en griller une ?

CONDUCTEUR.- Ouais vas-y, vas-y.

*long silence*

GLORIA.- Hé Marie -

CONDUCTEUR.- Oui ?

*silence*

GLORIA.- Merci.

*silence*

CONDUCTEUR.- Tu veux pas dire amen plutôt ?

*silence*

GLORIA.- Amen, amen.

*long silence*

Hé Marie t'as pas du gloss ?

CONDUCTEUR.- Boîte à gants.

GLORIA.- Paillettes. Mon préféré.

CONDUCTEUR.- MON préféré.

*silence*

GLORIA.- Oh et puis tu sais quoi ?

CONDUCTEUR.- Quoi ?

*silence*

GLORIA.- La flemme.

G. L. O. R. I. A. (GLORIA)

Ce livre n'aurait jamais existé sans :

- le regard et la présence de mes camarades écrivaines de la promo 80 de l'Ensat : Aïcha Euzet, Lydie Tamisier, Grégoire Vauquois, Elyssa Leydet-Brunel et Guillaume Pras ;
- l'accompagnement par la lecture, la discussion et l'exigence des membres du studio dramaturgique de cette même école : Enzo Cortmann, Pauline Peyrade, Samuel Gallet, Marion Aubert, Mariette Navarro, Guillaume Poix, Natacha de Pontcharra et Sylvain Prudhomme ;
- les conseils et la réflexion que m'ont apportés, au moment de l'écriture, Olivier Neveux, Elsa Dorlin, Christophe Pellet, Magali Mougel, Laura Tirandaz, Jean-Marie Piemme, Sarah Delaby-Rochette et Katell Jan ;
- tous les comités de lecture et les plateformes de soutien aux écritures contemporaines qui œuvrent à faire circuler et découvrir les textes, et ont permis à celui-ci de vivre beaucoup plus que ce que j'aurais pu imaginer ;
- la confiance, la curiosité et la détermination des éditions Théâtrales, et tout le travail de chaque personne de leur équipe ;
- le soutien depuis tant d'années de ceux avec qui tout a commencé dans une toute petite salle jaune vif qui pue au fond d'une cour de récréation : Fanny Brulé-Kopp, Julie Clugery, Lucas Faulong, Pauline Fois, Marie Héloïre, Orane Lemâle, Pierre Mas et Gaïa Oliari-Inés ;
- la simple existence de beaucoup d'individus dont je ne saurais faire ici la liste exhaustive, ainsi que les œuvres de trop nombreux·ses artistes et penseur·ses.

Merci à vous toutes.

Samaële Steiner

# J'attends la foudre

*et autres textes*

Préface de Mariette Navarro



*éditions* THEATRALES

*Pour Marie Daguerre,  
à la suite de nos échanges et discussions.*

*Pour Sofia, Johana, Sasha et Yaëlle,  
que je vois grandir chaque jour  
et qui me font réfléchir autrement.*

*Pour Mo, lectrice attentive,  
à qui on doit un texte plus long  
et le fait que la grand-mère ne meure pas.*

*Pour Laëtitia Botella,  
avec qui nous parlons, depuis le début, de ce feu.*

« Je crois qu'il n'y a pas de lumière en ce monde  
sinon ce monde

Et je crois que la lumière est »

**George Oppen, trad. Yves di Manno  
Poésie complète, Corti, 2011**

Hier il y a longtemps je me souviens d'un loup mort sur le bord du chemin  
personne ne le touche  
je vais le voir  
je m'arrête devant  
et un jour  
plus de chair  
plus de mouches  
les os gris blanc gris clair  
je reviens avec un sac  
je les mets tous dedans  
vrac  
je m'en fous de l'ordre  
- ils sentent la pluie et la terre -  
je ne veux pas en oublier un seul c'est tout  
et derrière la maison  
le grand champ en pente  
incliné comme une bouche  
je n'ai même pas à hésiter  
j'y vais  
jusqu'à la nuit disposer les os  
d'une façon ou d'une autre  
remettre en tas  
repartir du tas  
disposer autrement  
créer des formes au sol  
pas un loup  
pas toujours un loup  
des formes  
autre chose  
je ne comprends pas ce que je fais  
je joue  
le soir je remballe  
c'est mon père qui me dira un soir TU ÉCRIS QUOI LÀ-BAS SUR LA  
COLLINE?

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

J'ai vécu là.

Oui.

Loin de la ville la plus proche.

Petit chemin à flanc, depuis le bas s'enfoncée dans les bois c'est ocre

12 kilomètres

j'ai appris après que ce long trait c'est 12 kilomètres puis les bois la forêt.

- On va t'apprendre que ça se mesure.

Quoi ? Qui on ?

- On. Tu verras.

On.

Moi je regarde

je ne me vois pas jamais.

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

Très vite je comprends que je ne suis pas un arbre.

Quand je suis née mes parents ont planté un arbre j'allais le voir

on a grandi ensemble

et je croyais que moi aussi...

Mais non.

Quand il a ses premières feuilles

je n'ai rien, moi

première fleur

je reste là, sur mes jambes.

Énigme.

Première tristesse.

Première grande tristesse.

Ce jour-là je prends un miroir

je me regarde partout

nue

plusieurs heures  
je m'endors épuisée  
sur le carrelage.

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

J'attends la foudre

qui me changera en arbre

ça viendra d'en haut.

Corps de bois souple je crois que je vais aimer.

Je me prépare.

Être plongée dans le monde.

Vent.

Pluie.

Chants.

Tout.

On m'a raconté les histoires  
mais je veux pas de quelqu'un qui vienne

qui me délivre de quoi que ce soit  
pas de cheval

pas de moto

je veux la foudre

j'attends la foudre

le feu.

Devenir un arbre.

*Un temps de silence puis, comme si elle repartait de zéro / qu'elle recommençait :*

Ma grand-mère est là

elle creuse

petite femme

petite pelle

elle est arrivée hier.

- On va faire une mare.

Bon.

D'accord.

Pourquoi ?

- Tu vas voir, il suffit d'un peu d'eau.  
Ah.
- Dans quelques jours il y aura peut-être déjà une grenouille ou une araignée d'eau.  
Je ne suis pas sur la colline ce matin les os du loup sont restés sous mon lit.  
Je me suis assise.  
Je regarde.  
J'attends la foudre, oui mais ce matin ma grand-mère est là je voudrais voir arriver une grenouille je demande si la grenouille sera plus grande si la mare est plus grande.  
- Je ne pense pas.  
J'aime cette réponse parce qu'elle ne verrouille rien.  
Et puis le soir du deuxième jour il y a de l'eau.  
Je regarde le ciel les arbres autour se reflètent comme le pelage du monde je les regarde avec douceur ils bougent.  
- On va rentrer mon trésor.  
Je ne quitte plus l'eau des yeux je voudrais tout voir mais là projeté reflété sur cette petite surface.  
La porte de la maison est ouverte ma grand-mère sur le seuil parle avec ma mère et entre les paroles :
- ma grand-mère qui se plaint de ne plus y voir assez pour coudre
  - ma mère qui parle de la nuit, de ses douleurs aux dents
  - mon père qui aiguise le couteau (et régulièrement la lueur de l'acier passe sur ses yeux)
  - et la radio
  - les bruits du soir

- au loin la route  
Moi je pense ça :

ON SAIT QU'IL FAUDRAIT PLUS DE NUIT  
POUR COUDRE ET GRANDIR  
POUR QU'UN OISEAU  
UNE FOIS PEUT-ÊTRE  
VIENNE AIGUISER  
ENTRE NOS DENTS  
SON BEC

Et tout est venu de là.  
De la petite surface.  
Petite femme  
petite pelle  
petite mare  
petite surface  
mais le monde  
là  
celui d'autour  
ou peut-être l'attention  
le corps autrement ouvert  
moi peut-être plus grande  
différemment ouverte  
la distance entre la tête et les pieds devenue un chant, une échelle,  
un cou de cygne.

JE SUIS UN POINT DE CARAMBOLAGE.

On a creusé.  
On a creusé pendant deux jours  
et je me disais : je n'attends plus la foudre  
je ne veux plus être un arbre.  
Frappée par le choc de tous les pans de monde  
je suis rentrée  
j'ai mis ma joie pour peser  
pour que chaque pas laisse une trace  
je suis rentrée manger.  
*Un temps de silence.*

L'assiette est blanche  
 je me souviens de tout  
 mon père est là  
 heureux comme chaque jour  
 heureux que nous soyons  
 simplement ça : *que nous soyons*, qu'il existe cette possibilité d'être.  
 Il nous verse la soupe  
 elle est rouge ce soir  
 rouge et autre  
 c'est le monde que je mange  
 l'univers  
 tout ce qui tourne  
 les arbres  
 les chevaux  
 le loup  
 le lac  
 le grand loup sur le flanc mort  
 toutes les courses imaginées  
 ses os  
 le lourd sac sous mon lit  
 ses os  
 toutes les compositions sur la colline  
 en attendant  
 pour occuper les jours  
 en attendant quoi ?  
 Plus tard, bien plus tard, des années après - aujourd'hui -  
 avant tout le monde je descends l'escalier  
 seule  
 chaussures à la main  
 j'ai avec moi le sac  
 jusqu'au lac il y a 10 minutes  
 je ne cours pas  
 je ne peux pas  
 j'avance avec le sac  
 arrivée, je le jette  
 je l'ai lesté  
 il coule.

Au dernier moment je le rattrape  
 le hisse et tire sur le bord.  
 Jusqu'au torrent il y a 15 minutes  
 j'avance avec le sac  
 arrivée, je délie le sac  
 jette les os  
 un à un jusqu'au dernier  
 je les regarde partir  
 ils ne coulent pas  
 en fait ils sautent contre les pierres.  
 C'est cette image que je garde.

## TU ÉCRIS QUOI LÀ-BAS SUR LA COLLINE ?

Voix lointaine de mon père  
 il y a longtemps  
 à travers le temps  
 à travers moi  
 là  
 tu vois, ici.  
 Elle s'est posée ici la voix.  
 (*elle se touche la clavicule*)  
 Je sais pas pourquoi  
 je la sens ici.  
 (*elle se touche la clavicule*)  
 Tout le long  
 c'est par là que je l'entends.  
 Je n'avais rien répondu.  
 Et tout à l'heure, remontant le chemin  
 entre les pierres  
 les mots venaient  
 et je voulais répondre :  
 Je fais avec ce que j'ai  
 je combine  
 l'agencement produit des formes  
 je crois que je suis sur le point de comprendre  
 je ne sais pas quoi  
 je ne sais pas où  
 mes doigts vont vite

les os gris blanc gris clair  
ils ont cerné les creux, les bosses, les griffures, mes doigts  
Je me rends compte, là maintenant, que je fermais les yeux.

Mains dans le sac  
les yeux fermés  
un petit os des pattes appelle une vertèbre  
une côte, les cavités du crâne  
les doigts se referment  
à la lumière du jour l'os est nouveau  
chaque fois nouveau  
je le dispose  
parfois je le plante, après la pluie  
dans le sol gorgé d'eau  
ce qui apparaît me rend toujours joyeuse  
certaines formes reviennent  
j'ai donné des noms pour pouvoir y revenir :

LA GRANDE CLEF  
LE DEMI-MERLE  
LE DEMI-BEC  
L'ARBRE  
L'HOMME-VÉLO  
LES GRANDS PAS  
LA NUQUE RONDE  
J'ENTENDS  
LE SOL CARRÉ  
LE CHIEN ET LE COUTEAU

Puis j'ai voulu reproduire les nuages  
les dessins que je pouvais voir.

*Un temps de silence.*

Voix lointaine de mon père :  
TU ÉCRIS QUOI LÀ-BAS SUR LA COLLINE ?  
Je n'avais rien répondu  
et il était passé à autre chose.  
Et maintenant le sac vide je suis devant la porte  
et toi tu es debout déjà

je ne peux plus passer.  
Grand-mère, par la fenêtre je te vois  
petite silhouette penchée contre la table  
comme chaque matin  
tu notes un rêve de ta nuit.  
J'aurais voulu regagner ma chambre  
me recoucher sans que personne ne sache  
et tout à l'heure  
avec tout le monde, avec vous tous,  
me lever  
descendre  
garder le secret  
garder pour moi secrète cette nuit  
le sac ramassé sous le lit  
les os jetés à l'eau  
repris, puis jetés à nouveau.  
Garder le secret.

Je n'ai jamais su  
exactement  
qui tu étais.  
Tu es arrivée  
un jour au milieu de la semaine  
avec ton manteau  
ta valise  
- C'est ta grand-mère  
embrasse-la.

Je t'ai embrassée.  
Le lendemain tu as sorti une petite pelle.  
- On ne se connaît pas  
tu as 8 ans et je débarque  
de quoi on va parler ?

On va creuser ensemble  
tu vas voir.

J'ai dit d'accord.  
On a creusé...

Et les arbres grand-mère  
ils poussent jusqu'à quand ?

Jamais ils meurent ?

- Je ne sais pas exactement.

On a creusé.

Et les abeilles

tu sais

elles vont où ?

Et les étoiles ?

- On va creuser, mon trésor  
je sais pas.

On creuse pour quoi ?

- Pour se connaître

on creuse une mare

après on aura fait ça ensemble.

J'ai dit d'accord.

On a creusé.

Moi je voudrais être un arbre.

- Toi ?

J'attends la foudre

qui me transformera.

- Et tu attends depuis longtemps ?

Depuis toujours.

Depuis que je sais que je ne suis pas un arbre.

Ça viendra d'en haut

alors je regarde

ciel - soleil - les pointes des arbres - les avions - les oiseaux.

- Ce que tu imagines !

C'est très grand, là.

En disant ça tu as posé un doigt sur mon front

à la racine des cheveux.

Tu as la main chaude.

- On se prend dans les bras ?

La nuit est tombée sur le trou

les pelles inertes

couchées

à moitié obliques

on n'a pas parlé de la guerre d'Indochine

de ton mari

de ce que je ne savais pas encore

pas parlé de sa maladie

de sa mort lente

des années

de son visage qui roulait vers l'enfance

de ton absence

de cette brusque arrivée dans ma vie

dans la forêt.

On a parlé du reste.

Quelques jours plus tard devant la porte de ta chambre

j'ai attendu plusieurs minutes

tu avais rangé ta grande valise

plié les affaires

on t'avait donné la petite chambre, au fond

celle qui donne sur l'arrière

et quand tu viens m'ouvrir : la chaise

face à la fenêtre.

La petite chambre carrée.

Les rideaux pendus ouverts.

Le soir tombe sur ton cou

sur tes épaules

comme nous parlons lentement je le vois

pas après pas

vers l'obscurité

descendre

ta peau et tes cheveux devenir roses

puis violets

chaque pas de plus vers l'obscurité

et ton visage change

selon aussi

ce que tu me racontes

la lumière qui t'éclaire.

*Un temps de silence.*

C'est au dernier moment, tu allumes la lumière

j'allais sortir

tu parles de la course.

- Tu sais, on commence lentement, avec le bout des membres arrive le moment où chaque centimètre de toi court. Tu as couru des années tu as été sportive de haut niveau et moi je me rassois je ne savais pas.

- Tu cours, tu embarques tout, le corps est un troupeau, il mange par toutes ses bouches, la montagne est entamée, large tranche, face aube, tu prends, devant elle une vache noire, absolument seule, tu prends, le soleil sur le métal des montants de fenêtres, tu prends, et ce qui arrive par le dedans, les images qui montent, tu prends, rêves, bribes, souvenirs, tu prends.

Quelque chose s'ouvre porte ou boîte aux lettres métal contre métal dehors ça grince je me retourne à demi, bêtement vers la porte. Quand je reviens à toi tu t'es endormie la cuillère à la main je t'embrasse sur le front descends le petit escalier entre l'odeur du bois et l'odeur du mazout pousse la porte.

Dehors c'est une nuit totale. Mes parents parlent sur la terrasse je ne distingue que deux grandes courbes qui se regardent. La masse des arbres, ici, partout autour de nous et là-bas loin quelqu'un qui gratte. Je suis ici et là-bas.

Je ne veux pas me résoudre ne pas découdre tout ce qui en moi s'additionne. Je regarde aussi loin que possible jusqu'à voir se coudoyer les noirs de différentes épaisseurs, tailles, couleurs.

*Un temps de silence.*

Mes parents viennent de rentrer la lumière de la cuisine le bruit de la vie dans ce qu'elle a de mécanique et de joie et je rentre moi comme eux je rentre manger dans les assiettes blanches. JE SUIS UNE FORÊT.

*Un temps de silence.*

Maintenant le sac vide je suis devant la porte je cherche quoi te dire quand je vais rentrer. Je suis arrivée dans la nuit, tout à l'heure garé la voiture plus loin après 2 ans revenue ici.

On s'écrivait mais on ne se voyait pas.

La clef a joué dans la serrure

j'ai retrouvé la chambre intacte

les images au mur

le sac sous le lit avec les os dedans

je n'ai pas dormi

pris le sac

fouillé mes mains dedans

j'ai tout retrouvé

et dehors la nuit.

J'ai pris le sac et je suis sortie

mes chaussures à la main

sans bruit dans l'escalier.

Une fois dehors je me suis mise à rire

tout doucement

tu sais cette façon que tu as, toi

de rire

sans éclat

sans intention de clairomner

rire avec le dos comme tu dis toujours.

*Un temps de silence.*

Moi aussi je voulais courir  
 sentir monter le feu  
 traverser les étendues  
 ne pas avoir peur des distances  
 savoir ce que c'est que 12 kilomètres  
 le savoir avec les jambes  
 alors je suis partie  
 lycéenne sportive  
 on se voyait de temps en temps  
 puis école spécialisée, entre deux montagnes  
 discipline de fer  
 ne jamais rompre les promesses  
 avancer  
 eau  
 fruit  
 un peu de quoi tenir et go  
 remonte le sentier  
 pierres éboulées ce n'est pas un obstacle  
 pente  
 pente  
 jamais d'écho sous les pieds  
 le son mat  
 toujours mat  
 le regard déjà de l'autre côté  
 mentalement de l'autre côté  
 et un jour  
 un jour sans joie particulière  
 un jour de rien  
 une heure parmi les autres  
 quelque chose a lâché  
 très simplement  
 comme tombe un fruit  
 à force de  
 quelque chose a lâché  
 et la course est devenue un chant.  
*Un temps de silence.*

Je voulais te faire la surprise  
 apparaître en haut de l'escalier, tout à l'heure, avec les autres  
 t'embrasser  
 qu'on parle de la course  
 que tu me demandes  
 que je te raconte  
 et là je me sens comme une bête  
 debout derrière la porte  
 les mains sales  
 le bas de pantalon mouillé, plein de boue  
 et le sac vide.  
 Pas de questions  
 c'est à moi ça  
 s'il te plaît.  
 Je voudrais garder le secret.  
 Garder pour moi secrète cette nuit.  
 Le sac ramassé sous le lit  
 les os jetés à l'eau  
 repris puis jetés à nouveau.  
 Garder le secret.  
 Pas de questions.  
 Grand-mère  
 je n'ose pas rentrer.  
*Un temps de silence.*  
 Je courais et tout devenait évident  
 ce que j'avais toujours cherché  
 ce trajet entre les différentes choses  
 la colline, la forêt, les arbres entre eux, le sentier, le torrent, le lac  
 et, plus tard,  
 les voitures, les routes, les grands arbres taillés des villes, les métros  
 je comprenais une façon de lier  
 de lire les formes  
 d'assembler.  
*Un temps de silence.*  
 En partant j'ai perdu une amie  
 elle s'est endormie sur le chemin, debout.

On s'est appelées toutes les semaines elle continuait à me regarder partir debout sur le chemin passé les 6 premiers mois on a arrêté plus de nouvelles un signe de temps en temps, à l'improviste et plus rien. Lentement j'ai perdu le lien avec cet endroit : ici. Ici

*Un temps de silence.*

Dans le corps de ma mère, parfois je retrouve la rectitude des gens d'ici c'est âpre ça peut être doux. Des lignes quelque chose de vertical qui ne se dresse pas particulièrement qui se tient.

Ça je l'ai appris : *les lignes sont douces, on peut les longer.* Quand elles se croisent on pourrait rêver de s'y tremper jusqu'aux épaules. Entrer dans les lignes. Grand-mère, ça c'est toi aussi : les lignes la douceur et se dire que les points n'existent pas tant qu'on marche tant qu'on marche...

Dans le corps de ma mère c'est cette ligne-là qui ne s'arrête pas : TANT-QU'ON-MARCHE.

Et la vie et le langage, cette nécessité brutale d'emporter un bout du monde partout avec soi.

Il y avait chaque année un moment je voyais ma mère assise quelque part c'était souvent le soir et brusquement je comprenais pourquoi ces maisons pourquoi si loin les unes des autres pourquoi les paroles dites

pourquoi tant de patience pour ramasser les noix pourquoi ici ce tout petit morceau de monde.

*Un temps de silence.*

Grand-mère cette image : qu'on pourrait se baigner dans la croisée des lignes elle est belle elle me parle d'oiseaux de ciels d'oiseaux des grandes balançoires de plusieurs mètres de haut, sous les cèdres de mondes réversibles comme cette histoire écrite sur l'affiche dans ta chambre :

SOUS MON CORPS DES POISSONS  
QUI RESSEMBLENT À DES AVIONS  
AU-DESSUS DE MA TÊTE DES AVIONS  
QUI RESSEMBLENT À DES POISSONS

Je veux simplement dire qu'on peut parfois, quand tout arrive en même temps, imaginer autrement tout ce qui est là, autour : chaises – assiettes – montagnes – chat – cris du chat – soleil du soir...

Tout ce qu'il y a autour et les liens entre les choses ; et tu vois, la vitesse elle apporte tout ça, elle permet tout ça.

*Un temps de silence.*

Moi j'ai choisi le sprint c'est ça aussi que je voulais te dire. Le 100 mètres.

Ne pas rompre la vitesse jamais

les yeux deviennent les jambes

les jambes deviennent les yeux

ça s'ouvre dans le corps

là, je sais pas où

on ne regarde pas

on ne contemple pas

on traverse au même rythme :

paysages, pensées, douleurs, bruits du corps

on devient *le tout* et *la pointe*

pas alternativement  
 en même temps  
 tendu vers la ligne d'arrivée  
 et totalement dans la machine  
 chaque seconde :  
 morceau de corps / morceau de ciel  
 morceau de corps / morceau de ciel  
 bruits des autres  
 bruits du monde  
 morceau de corps / morceau de ciel  
 parce que tout se déploie  
 le nez capte des odeurs comme des arcs-en-ciel  
 les yeux crépitent  
 les jambes, les bras, deviennent des couteaux  
 c'est le corps entier qui s'approche de l'infini  
 avec dedans : le bruit, l'odeur du soufre.

On sent la pompe - le cœur -  
 on la sent  
 on sait qu'un jour elle s'arrêtera  
 mais on poursuit  
 morceau de corps / morceau de ciel  
 morceau de corps / morceau de ciel.  
 Je sais que ce n'est pas ton truc toi, la vitesse  
 moi ça me rend si puissante  
 on est à la limite  
 ça coule et  
 tout ce qui arrive dans le corps vient si vite qu'il faut inventer autre chose  
 on ne peut pas continuer à vivre et à comprendre comme si on était assise  
 à une table  
 toujours la même  
 avec, le cri des oies, les ombres des maisons, le trafic, la radio.

*Un temps de silence.*

Un matin je me suis levée  
 sans rien faire d'autre je me suis élancée  
 j'ai couru 10 minutes sur une plage  
 sans m'arrêter

très vite.  
 Je suis tombée brutalement  
 d'un coup  
 quand je suis revenue à moi j'ai vomi  
 j'étais griffée par le sable  
 le visage et les jambes  
 mais sous le tee-shirt bleu le corps était vaste.

*Un temps de silence.*

À mon amie j'ai parlé de cette course  
 de la vitesse  
 de tout ce que la vitesse fait naître  
 du corps devenu vaste  
 du feu  
 elle m'a demandé pourquoi je courais  
 je lui ai proposé de venir courir avec moi  
 elle n'est jamais venue.  
 Elle s'est endormie un 30 août sur le chemin  
 debout à me regarder partir.  
 On s'est perdues de vue.  
 Totalemment.

*Un temps de silence.*

À l'école de sport j'ai rencontré Nour, Camélia et Paul.  
 On s'est aimées à 4.  
 On ne se quitte plus.  
 Toustes ensemble.  
 On a commencé par rire  
 beaucoup

souvent  
 puis on s'est embrassées  
 pour aller plus loin  
 pour aller autrement  
 on s'est dit qu'il faut augmenter les distances imaginaires  
 entre main et épaule  
 entre épaule et nuque  
 entre nuque et tête  
 entre tête et pied.

On a écrit un court texte  
après une discussion d'une nuit toustes les 4.

*Elle sort un papier de sa poche, le déplie et le lit :*

IL Y A LA VIE QUI TE DIT QUE ÇA SE MESURE  
TU PEUX TOUCHER  
IL Y A UN DÉBUT, UNE FIN  
IL Y A LA RÉALITÉ ANATOMIQUE  
TRISTEMENT SÈCHE  
MAIS FERME LES YEUX  
DÉVISSE L'AMPOULE  
TIRE LE RIDEAU

D'UNE MANIÈRE OU D'UNE AUTRE, NUIT AU MILIEU DU JOUR  
TOUT DEVIENT HUMIDE ET LES DISTANCES GRANDISSENT

*Elle range précieusement le papier dans sa poche.*

C'est avec tout ça grand-mère  
qu'ici je ne suis plus tout à fait chez moi.  
Je viens reprendre part à la vie ici, quelques jours  
pour vous voir, tous  
papa, maman et toi  
pour parler avec toi  
mais j'ai besoin que tu m'aides  
que tu tournes la tête pour me laisser rentrer.

Ma pensée se perd  
je suis devant la porte  
le sac est vide  
je dis tout ce qui me façonne  
c'est aussi d'être là face à toi  
d'avoir vécu si vite ces derniers mois et d'être là  
les pieds mouillés  
de savoir que je reviens en étrangère  
que je reviens sans revenir  
sans tout à fait permettre que ce monde d'ici me reconnaisse.

*Un demi-temps de silence.*

Le jour commence à se lever  
je redécouvre

l'espèce d'amas de pierres  
la table, qui est devenue plus petite  
les trois chaises  
- sur la quatrième un grand pot de fleurs -  
la mare, couverte de lotus.  
Le bleu de l'aube je voudrais le mettre dans ma bouche.  
Mes dents et mes côtes claquent.  
Je laisse tout monter : froid - joie - peur.

*Un demi-temps de silence.*

Je n'ose pas rentrer.  
Grand-mère  
retourne-toi  
regarde-moi  
oui ce sera étrange tu ne t'y attends pas  
mais justement.

*Un demi-temps de silence.*

Je te raconterai un rêve  
en entrant  
je l'ai fait deux fois déjà  
et une fois cette nuit.

*Un demi-temps de silence.*

Je te regarde  
je ne peux rien faire d'autre  
tu refermes le cahier  
c'est beau de te voir dans cette pièce familière d'il y a longtemps  
au milieu de tout ce qui est là  
les objets, les plantes, les fenêtres.  
La lumière  
ton corps l'a prise  
depuis le début  
il est grand arc  
bois  
bois et ficelle  
la courbe est parfaite  
là, tout de suite

SAMAËLE STEINER

parfaite  
je ne sais pas comment tu fais  
il y a un feu  
là-bas  
tu crois que c'est loin  
je ne suis pas certaine  
chaque geste d'ici alimente ce feu  
c'était dans le rêve ça  
tu étais la pointe  
tu disais cela  
et je te voyais parce que la lumière  
avant d'éclairer le canard tout en bas dans la cour, te frappait  
naturellement  
et après  
dans le même rêve :  
crépuscule  
cheveux bouclés  
sur le mur chaud du soir  
un scorpion  
une fille  
bouclée  
prend une pierre  
rouge dans l'obscurité  
écrase la bête  
et la lumière  
sort  
du ventre  
d'entre les pattes  
et tout s'arrête là.

*Elle s'avance pour aller, enfin, ouvrir la porte.*

## K-libre

Marseille, septembre 2019